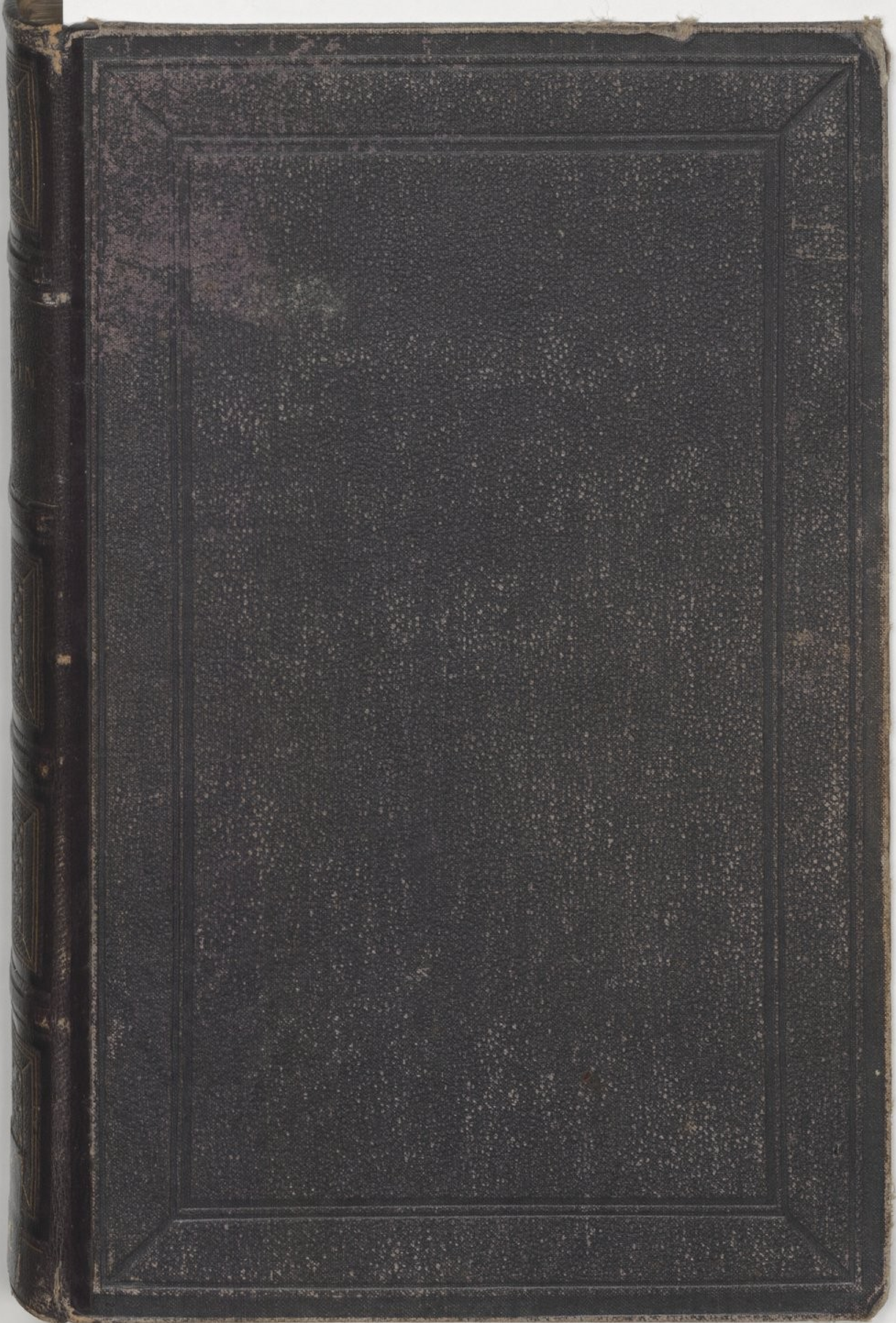
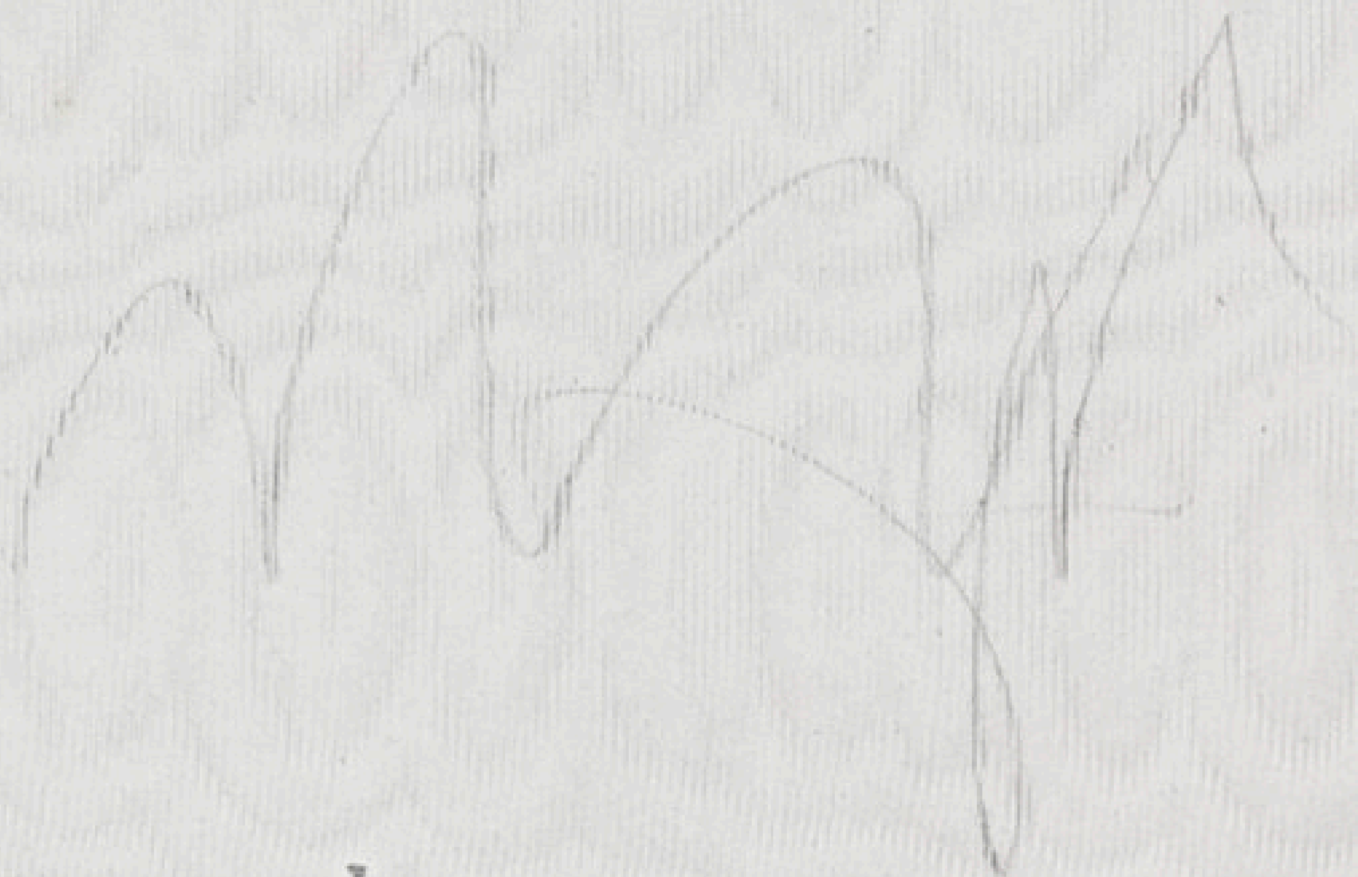
Le nouveau magasin des enfants











LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS



COLLECTION HETZEL. TYP. J. CLAYE, A PARIS.

LE

NOUVEAU MAGASIN

DES

ENFANTS

PAR

CHARLES NODIER — STAHL — OCTAVE FEUILLET — BALZAC
É. DE LA BÉDOLLIÈRE ET J. JANIN

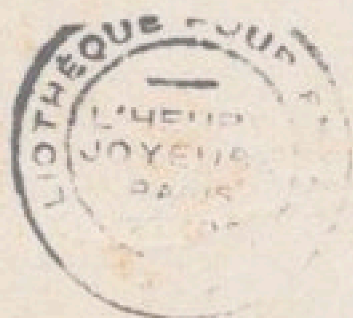
350 VIGNETTES PAR

MEISSONIER — TONY JOHANNOT — GÉRARD SEGUIN
BERTALL ET LORENTZ



PARIS
ÉDITION HETZEL
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

1860



TOM POUCE



I

Où il est question des parents de Tom Pouce.

Il était une fois, sous le règne du roi Arthur, une brave femme qui était très-charitable, et qui avait d'autant plus de mérite à l'être qu'elle était pauvre.

Pour toute fortune, elle possédait un champ qui n'était guère grand, et une vache. Mais son mari, qui était un brave homme comme elle était une brave femme, remuait si bien le champ et le labourait avec tant d'ardeur, et, d'un autre côté, le lait de la vache était toujours si bon, qu'ils vivaient contents ou à peu près dans leur petite demeure. J'ai dit *à peu près*, parce qu'il leur manquait en effet quelque chose pour être heureux tout à fait. « Pour qui travaillons-nous, se disaient-ils, et à qui reviendra notre cabane?

« Qui est-ce qui labourera notre champ quand nous serons vieux? s'écriait quelquefois le mari. Qui est-ce qui portera à la ville le lait de la vache? disait la femme à son tour. Il nous faudrait un enfant! » s'écriaient-ils tous deux. Et comme il est toujours bon d'espérer : « Attendons, reprenaient-ils, et espérons. »





II

L'enchanteur.

Un matin, dès l'aurore, l'enchanteur Merlin (c'était alors le beau temps des enchanteurs), un matin, dis-je, l'enchanteur Merlin, voulant sans doute mettre à l'épreuve la bonté de ces braves gens, s'en vint déguisé en mendiant frapper à leur porte et y demander l'aumône. La pauvre femme, qui était seule, parce que son mari était déjà dans le champ, le fit entrer pour qu'il pût se reposer, et lui donna pour se refaire tout ce qu'elle possédait, c'est-à-dire du pain noir et du lait; mais elle le

fit de si bonne grâce, et la nappe sur laquelle tout cela était servi était si blanche, que le grand Merlin assura qu'il n'avait, de sa vie, fait un meilleur repas, et que, pour la récompenser, il se fit connaître d'elle, promettant de lui accorder tout ce qu'elle pourrait souhaiter.

« Monsieur l'enchanteur, dit la bonne femme tout émue, j'ai un bon mari, j'ai un champ ensemencé, j'ai aussi une vache et la cabane où vous êtes, mais je n'ai point d'enfant. Ah! si j'avais un enfant! » dit-elle; et elle ajouta en pleurant : « Oui, un enfant ferait notre bonheur, ne fût-il pas plus grand que mon doigt...



— Mon Dieu oui, » dit le mari qui était revenu sur ces entrefaites.



Cette demande réjouit fort le grand Merlin,



qui, ayant bien regardé, sans en avoir l'air, le doigt de la pauvre femme, la quitta en lui disant qu'il ne fallait désespérer de rien, et avec l'idée de la satisfaire.

III

La reine des fées.

Mais comme le pouvoir des enchanteurs n'allait pas jusqu'à créer, Merlin résolut de se faire aider dans cette circonstance par la reine des fées; s'étant donc mis en route à travers les airs, il se rendit chez elle et lui exposa, après les compliments d'usage, les motifs de sa visite.

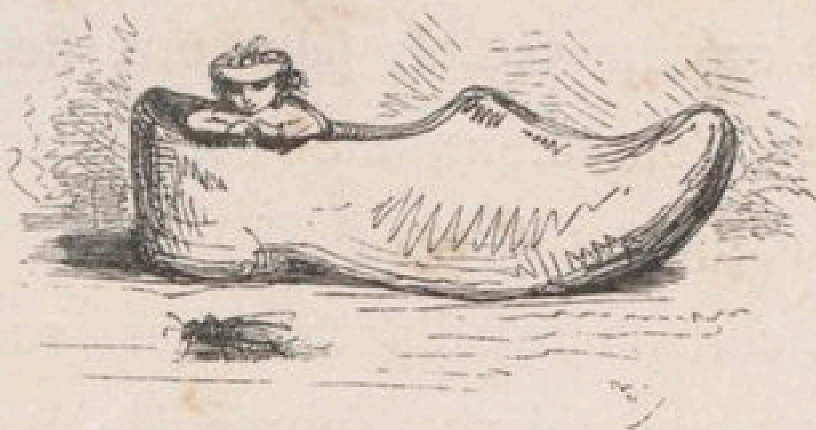


La reine des fées, qui était naturellement très-obligeante, ne se fit pas prier, quoique, dit-elle, il fût aussi difficile, en matière de création, de créer un petit enfant qu'un gros; et dans l'année, la pauvre paysanne eut

un fils, mais si petit, si petit, que, quand on l'eut mesuré, on trouva qu'il n'était pas plus grand en tout que le pouce de son père.

« Bah ! bah ! disait le père aux voisins émerveillés, il grandira. »

Le nouveau-né, du reste, était si gentil et si bien pris dans sa petite taille, que les connaisseuses étaient obligées d'avouer que c'était une perfection. Il était aussi tellement vif et si remuant, qu'on avait toutes les peines du monde à le contenir dans sa couchette qui avait été faite, dans le premier moment, d'un sabot neuf au fond duquel on avait mis un peu de ouate bien douce et bien chaude, pour qu'il y pût dormir tout à son aise.



IV

Pourquoi Tom Pouce s'appelait Tom Pouce.

Il fallut lui donner un nom. Pour ne pas laisser son œuvre imparfaite, la reine des fées voulut être sa marraine ; elle vola donc vers la cabane où reposait son nouveau protégé, et le nomma de son premier nom Tommy, dont on fit Tom par abréviation, et du second, Pouce, en raison de la petitesse de sa taille et en mémoire du souhait de sa mère.

Après l'avoir nommé, elle le doua de tous les dons précieux qui faisaient que les enfants nés au temps des fées n'avaient qu'à le vouloir pour être des enfants accomplis ; malheureusement, alors comme aujourd'hui, ils ne le voulaient pas toujours.

Pendant la cérémonie, d'autres fées, sur son ordre, lui préparèrent une toilette appropriée à sa taille. La chose fut bientôt faite ; pour chemise, il eut (on l'assure, du moins) une toile d'araignée, et pour habit les deux ailes d'un brillant scarabée, qui consentit à s'en défaire quand il sut à qui on les destinait ; on découpa ses culottes dans une cosse de pois, ses bas dans la pelure d'une pomme ; ses souliers furent faits avec une



peau de souris tannée, le poil en dedans; pour coiffure enfin, d'une feuille de chêne, on lui arrangea une jolie casquette qui lui allait à ravir, et, par-dessus tout cela, on lui passa une petite jaquette que sa marraine lui avait fait filer par le plus habile de ses vers à soie.

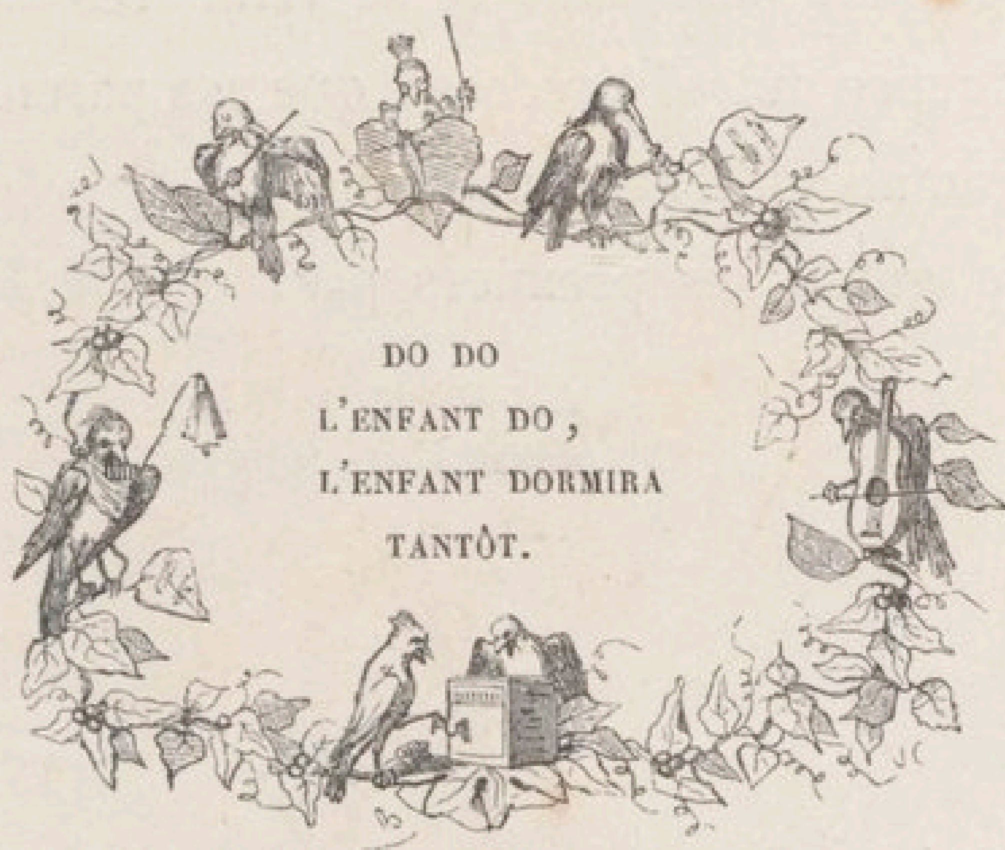
Le reste de son trousseau se composait de deux jolies cravates qui étaient si délicates, qu'elles auraient passé à travers le trou d'une aiguille, de quatre mouchoirs brodés à tous les coins, et d'un ravissant petit bonnet de coton.

La reine des fées lui fit en outre des cadeaux magnifiques qu'elle tira d'une cassette que son nain avait toujours sous le bras, et en cela, toute reine des fées qu'elle était, j'oserai dire qu'elle pouvait bien avoir tort, car elle risquait de donner à Tommy, qui était pauvre, le goût



des richesses, un des goûts les plus dangereux qu'on puisse avoir quand on n'a rien pour le satisfaire. Toujours est-il qu'elle lui donna, pour remplacer le sabot dans lequel elle l'avait trouvé couché, un berceau fait avec une coquille d'œuf qui provenait de cette poule qui ne pondait que des œufs d'or. Les rideaux étaient tissus de fils de soie entremêlés de fils d'argent, et parsemés d'étoiles de diamants qui dessinaient, en caractères lisibles, l'histoire de tous les enfants célèbres depuis le commencement du monde. Des mies et des berceuses étaient occupées du soir au matin, et du matin au soir, à bercer le petit Pouce, et des colibris perchés sur le baldaquin fai-

saient entendre, pour l'endormir, des chansons dont voici à peu près le sens :



Mais celles-ci avaient beau bercer, et ceux-là avaient beau chanter, le petit Tom, que toutes ces cérémonies impatientaient, ne dormait guère dans son riche berceau; et, ce qui prouva bien qu'il devait être un jour un garçon de sens, c'est qu'il semblait préférer le sabot dans lequel on l'avait mis avant l'arrivée de la fée sa marraine, et qu'il ne s'endormait guère que quand on l'y couchait. Il s'ensuivit que petit à petit le beau berceau fut relégué dans une armoire où il resta comme une curiosité.

Quant aux berceuses, voyant qu'elles n'avaient plus rien à bercer, elles s'en allèrent; et quant aux colibris, ils disparurent à la grande satisfaction du père et de la

mère de Tommy, dont les goûts simples s'accommodaient mal de ces colifichets.

Ce fut donc dans son sabot que Tom grandit, ou plutôt qu'il ne grandit pas. Mais si sa taille resta la même, son intelligence fut si précoce, que ses parents ne souhaitèrent jamais qu'il fût plus grand.

Sa mère guida ses premiers pas, et elle le fit avec



tant d'habileté, que bientôt Tom put marcher tout seul, et qu'il n'usa pas beaucoup de lisières.

V

Vie privée de Tom Pouce.

Rien n'était si agréable que de voir le petit Tommy chez lui, au milieu de tous les ustensiles qui servaient à ses usages journaliers. Sa maman lui avait acheté,

chez un prédécesseur de Giroux, un beau ménage de 25 sous (dans ce temps-là, les ménages étaient encore à bon marché), et tout ce qui n'était pour les autres enfants qu'un joujou, étant proportionné à sa taille, Tom se trouvait avoir pour table, pour verres et pour assiettes, les



tables, les verres et les assiettes avec lesquels les autres enfants font d'ordinaire la dînette, quand ils n'ont à dîner que leur poupée. Pour tout dire, quoique Tommy eût bon appétit, il mettait six jours à manger un macaron,



car c'était pour lui comme un pain de quatre livres pour un autre. Son fauteuil était une chose extrêmement curieuse; son père, qui était fort adroit, l'avait fait lui-

même avec des arêtes de poisson, et au lieu de paille il avait été obligé d'arracher, pour le couvrir, plusieurs cheveux à sa femme qui les avait fort beaux. Le reste était à l'avenant.

VI

Enfance de Tom Pouce. — Il sait lire, écrire, compter et dessiner.

L'enfance de Tommy fut, assurément, le temps le plus heureux de sa vie; comme il était presque impossible d'avoir meilleur cœur qu'il ne l'avait, sa mère avait rarement occasion de le gronder; encore était-ce bien doucement,



et n'eut-elle jamais besoin de se servir contre lui ni du martinet ni de la verge, qu'il ne con-

naissait même pas de nom, et qui font tant de peur aux méchants petits garçons.



Il apprit à lire en moins de rien, dans un joli livre que lui avait laissé sa marraine. Ce livre s'appelait le *Livre des Petits Enfants*, et était rempli d'histoires qui étaient toutes plus jolies les unes que les autres, et d'images qui ne le cédaient en rien aux histoires. Tom y trouva aussi des fables qu'il apprit en un clin d'œil, et qu'il récitait à merveille et dès qu'on l'en priait.

A peine savait-il lire, qu'il demanda une plume et du papier, et se mit à écrire un beau compliment pour



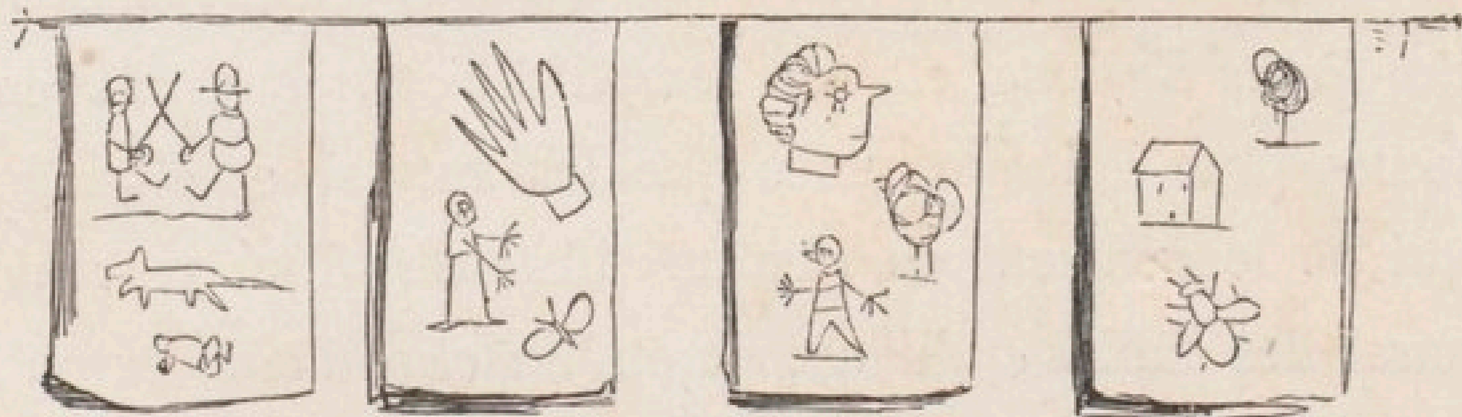
sa maman. Le plus difficile avait été de lui trouver une

plume assez petite pour qu'il pût s'en servir, mais à la fin on en était venu à bout.

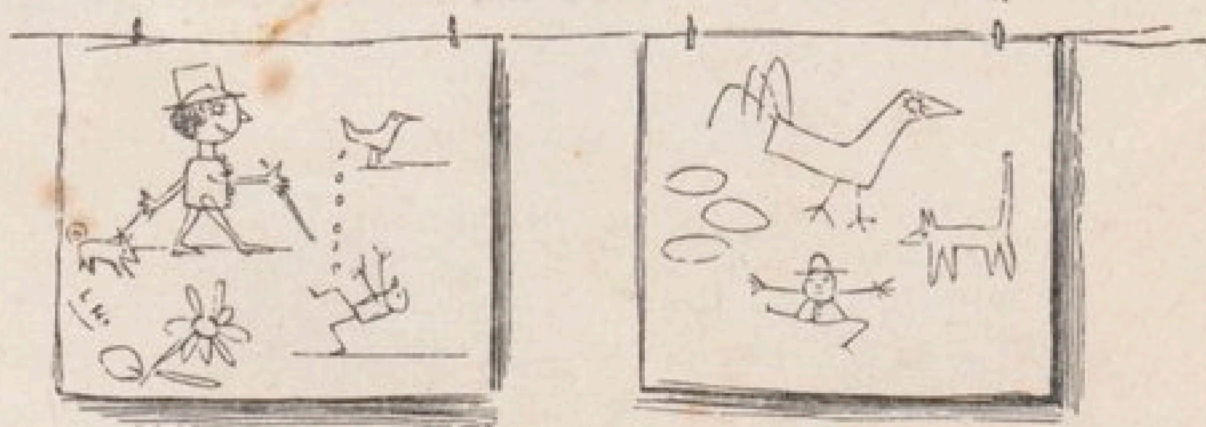
Son écriture était fine et déliée, ses lignes bien droites, et peu à peu il en vint presque à savoir aussi l'orthographe : « Je ne serai pas grand, disait-il parfois, mais je serai savant. »

Quand il sut écrire tout à fait, le goût des arts, et surtout le goût du dessin, se développa en lui; il composait déjà de fort jolies petites vignettes à un âge où les plus habiles ne font encore que des nez, des bouches et des oreilles.

C'était merveille que de voir les ravissants petits dessins

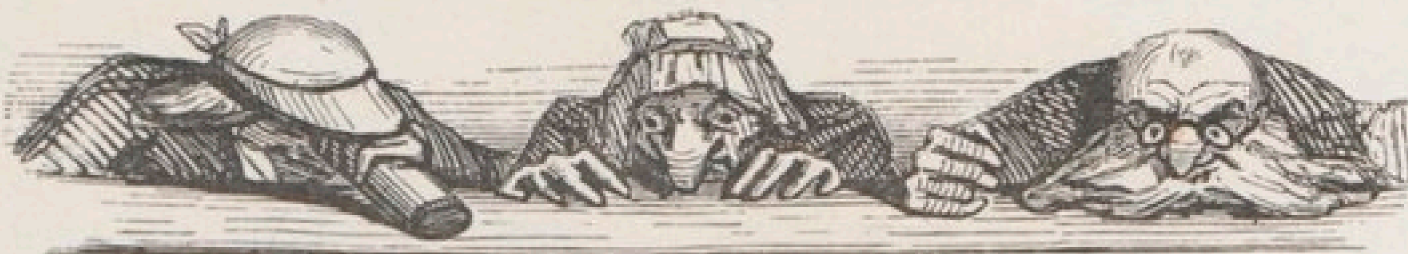


qui couvraient ses cahiers.

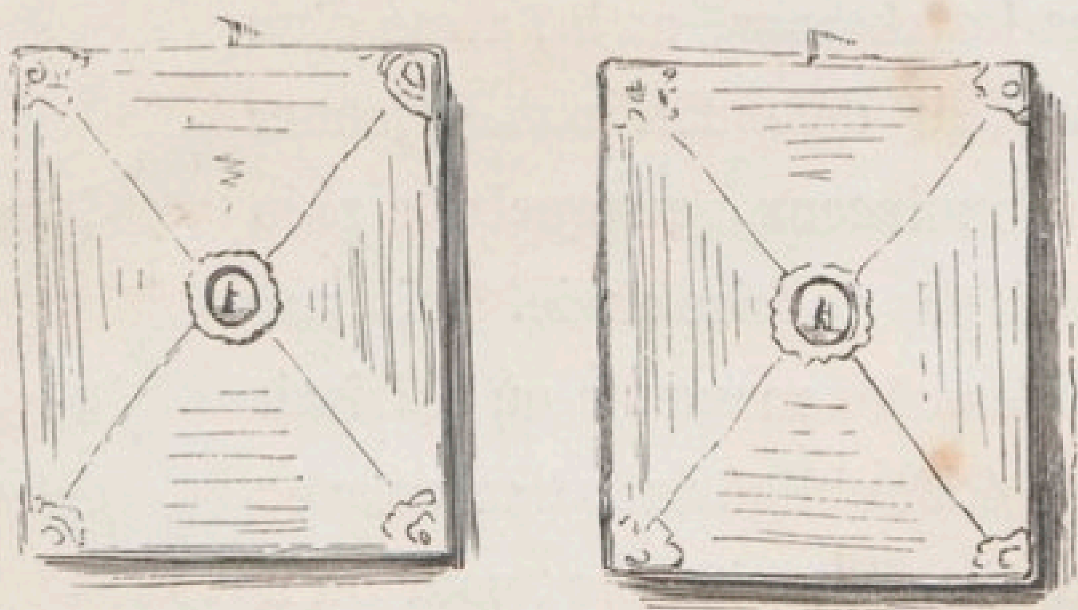


Il fit, après six mois de leçons, le portrait de son père et celui de sa mère d'une

ressemblance si frappante, que, quoique ce fussent, on le pense bien, des portraits extrêmement petits, ceux qui



avaient de bons yeux ne pouvaient les regarder sans s'écrier tout de suite en voyant celui du père : « C'est M. Pouce! » et en voyant celui de la mère : « C'est en



vérité madame Pouce! » Car il faut dire que, contrairement à ce qui se pratique de nos jours, le père et la mère de Pouce avaient fini par prendre le nom de leur fils.

Quant à ce qui est de compter, on peut dire qu'aucun enfant ne comptait mieux que lui; il savait ses quatre

règles, et s'il y en avait eu plus de quatre à apprendre, il les eût apprises également.

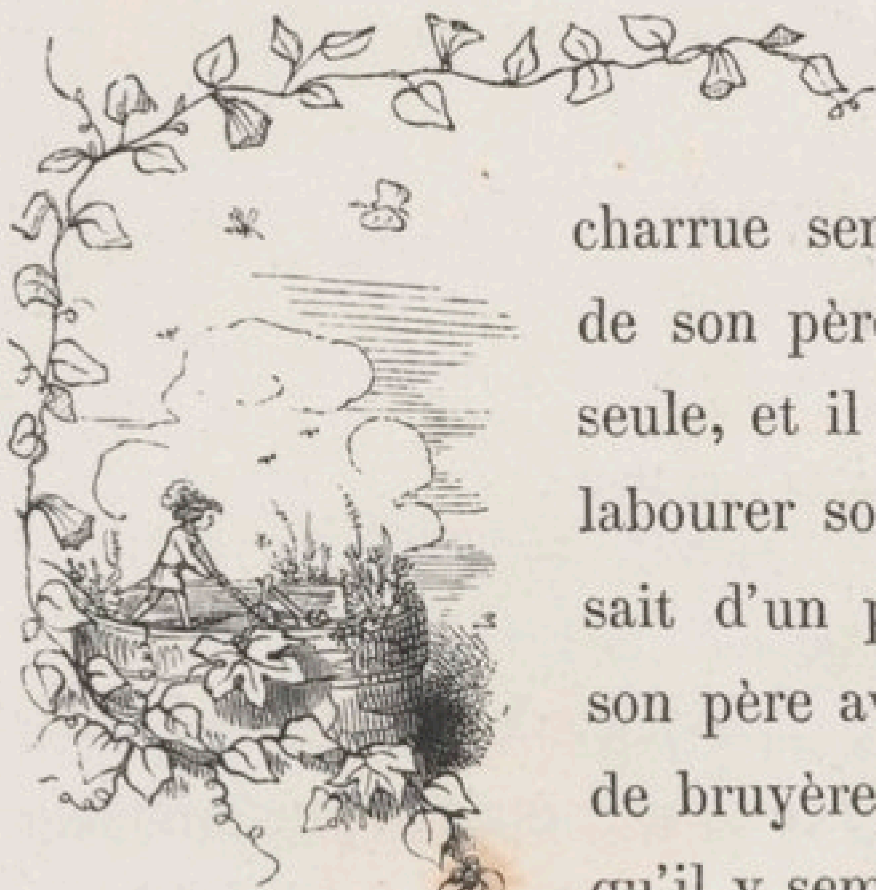
Dans ses heures de récréation,



il suivait quelquefois son père dans les champs, et là, armé d'un petit fouet, il défendait son déjeuner contre les moineaux, auxquels le pain ne manquait pas de faire envie. Mais, par exemple, dans les moments où il faisait du vent, on était obligé de l'attacher avec un fil à la tige d'un chardon, pour qu'il ne fût pas emporté, et il s'y reposait à l'abri des plus grosses tempêtes.



Quand il jouait, c'était à des jeux dont le pauvre petit était pour ainsi dire l'inventeur, et il le fallait bien, les jeux des autres enfants étant pour lui jeux de géants.



Il s'était fabriqué à lui-même une petite charrue semblable en tout à celle de son père et qui marchait toute seule, et il s'en servait si bien pour labourer son jardin, qui se composait d'un pot à fleurs dans lequel son père avait mis de la fine terre de bruyère, que les petites graines qu'il y semait y poussaient toutes à merveille.



Aussi, M. Pouce disait-il avec fierté : « C'est égal, si ce petit-là avait été plus grand, il serait devenu le meilleur jardinier de la contrée. »



Tous les matins, au temps des fleurs, Tom en offrait une, la plus belle éclose, à sa maman, qui l'embrassait en pleurant de joie de le voir si prévenant.

Et quand il y en avait assez, le charmant enfant tressait deux petites couronnes qu'il accrochait au-dessus des deux portraits de ses parents.

VII

La voix de Tom Pouce.

Je n'ai pas encore parlé de la voix de Tom; aussi est-il bien temps que je dise que cette voix était la plus aimable et la plus flatteuse qu'on pût entendre, mais si faible, si faible, qu'il fallait y être bien habitué ou avoir l'oreille aux aguets pour ne rien perdre de ce qu'il disait.

Sa mère, par exemple, distinguait aussi bien chacune de ses paroles que s'il eût eu une voix de tonnerre; et d'ailleurs, à force de s'aimer, ils s'entendaient tous deux à ce point qu'ils n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre, et qu'il leur suffisait de se regarder.

La faiblesse de la voix de Tom avait pour résultat qu'il parlait rarement, car s'il avait parlé davantage, il se serait nécessairement fatigué la poitrine.

Mais ceci eut un avantage pour lui; car, parlant peu, il écouta beaucoup, et acquit ainsi une foule de connaissances utiles, qui échappent nécessairement à celui qui ne fait que bavarder.

VIII

Les oreilles de Tom Pouce et les colimaçons.

Chose surprenante, Tommy avait l'oreille si subtile et si délicate, qu'il en vint à entendre parler des êtres, que nous autres, avec nos grandes oreilles, nous croyons tout à fait dépourvus de l'usage de la parole.

Un jour Tom demanda à son père si les colimaçons parlaient; son père n'hésita pas à lui répondre que les colimaçons ne parlaient pas. « Je crois pourtant qu'ils parlent, dit Tom, en demandant pardon à son père de n'être point de son avis, et je le crois parce que ce matin même j'en ai entendu deux tout au bas de la porte qui se parlaient entre eux.

— Et comment as-tu fait pour les entendre? dit M. Pouce, en riant dans sa barbe.

— Ma foi, dit Tom, je ne songeais guère à surprendre leur secret. Je m'étais mis, pour être à l'ombre, dans une coquille abandonnée; ils vinrent à côté de moi



sans se douter de rien, puis ils se mirent à parler, et je les ai entendus.

— Et que se disaient-ils ? dit M. Pouce, riant encore plus fort.

— Celui qui était le plus près de moi, répondit le petit Pouce, disait : « Il y a là-bas dans le jardin de M. Tom père deux abricots superbes qui ont tout l'air d'être mûrs et bons à manger. — Est-ce loin ? dit l'autre. — Non, répondit la première voix. Quand donc le soleil sera couché et que la nuit sera venue, nous sortirons de notre trou, et nous ferons un fameux souper. — Et celui qui nous le payera, ce sera M. Pouce père, » reprit la seconde voix.

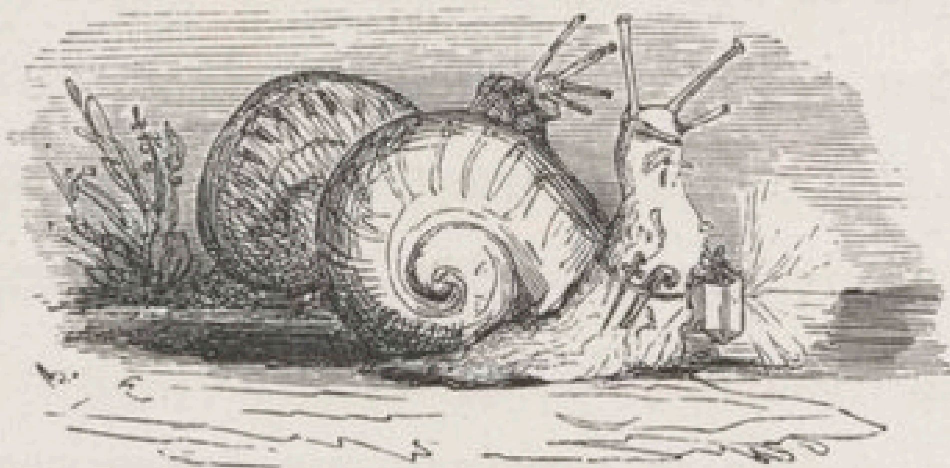
— Les brigands ! s'écria M. Pouce indigné. Mais, bah ! dit-il, c'est un conte que tu me fais là.

— Ce n'est pas un conte, dit le petit Pouce en engageant son père à guetter les deux colimaçons.

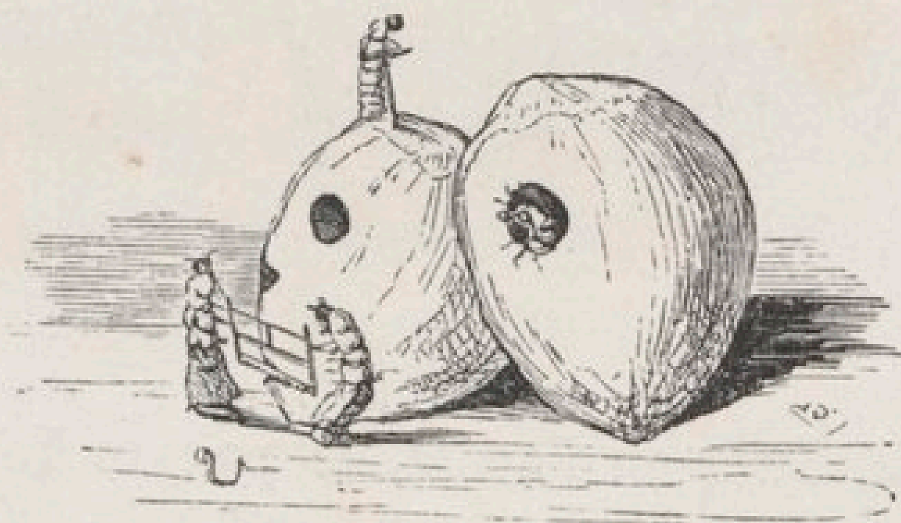
— Pardieu, dit le père, si tu pouvais entendre le langage des bêtes, tu aurais là un singulier talent. »

Mais qui fut bien étonné quand le soir fut venu ? ce fut M. Pouce, qui, s'étant mis en embuscade, surprit bientôt les deux voleurs, qu'il prit, comme on dit, en flagrant délit. Les deux abricots étaient déjà entamés.

Et qui fut bien attrapé ? ce furent les deux colimaçons qui payèrent de leur vie leur gourmandise, et qui ne surent jamais comment on avait pu déjouer leur complot.



Une autre fois, il entendit, pendant la nuit, comme un bruit de scie ; il réveilla aussitôt sa maman. C'étaient les vers qui s'étaient mis dans le sac aux noisettes, et il y en avait déjà beaucoup de trouées ; grâce à Tom, celles qui ne l'étaient pas encore furent préservées. Mais en voilà plus qu'il n'en faut pour montrer que Tom avait des oreilles surprenantes.

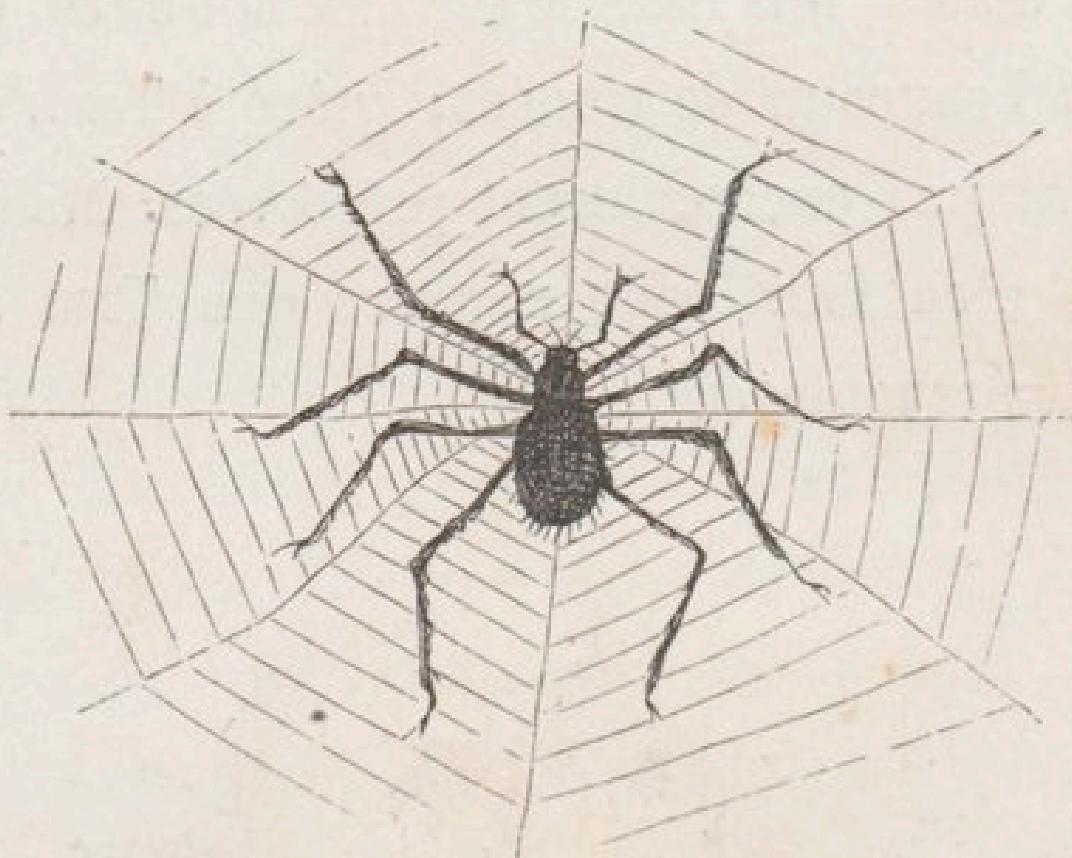


IX

L'épée de Tom Pouce.

Nous avons oublié de dire que Pouce avait une épée ; cette épée était faite de la moitié d'une petite aiguille

à tricoter que sa marraine avait fait aiguiser et damasquiner à son intention, prévoyant bien qu'étant faible comme il l'était, il aurait souvent à se mettre en défense. Tom ne quittait jamais cette épée ; il couchait même avec elle, car il avait des ennemis auxquels des enfants d'une taille ordinaire sont rarement exposés. Une puce était pour lui un animal véritablement féroce, une araignée était un monstre redoutable, et quand il lui arrivait



de rencontrer l'une ou l'autre, le pauvre Tom n'en était pas toujours quitte pour une piqûre, et tout ce qu'il pouvait faire, c'était de tenir en respect son ennemi, jusqu'à ce que sa bonne mère vînt à son secours.





Un jour que Tom, après toute une matinée passée à sarcler son petit jardin, à ratisser les allées, à arroser une platebande de pâquerettes qu'il venait de semer, et à faire la guerre aux insectes, se reposait sur le bord d'un frais ruisseau, sous une feuille qui le couvrait presque tout entier comme un immense parasol, il se sentit tout d'un coup piqué à la main; il se leva, plein de colère, et n'apercevant autour de lui qu'un papillon de l'espèce qu'on nomme amiral, il crut que c'était là l'ennemi qui avait lâchement profité de son sommeil pour venir le blesser. Ayant donc dégaîné, il leva sa formidable épée sur le malheureux papillon : c'en était fait du bel insecte, quand Tom, dont la colère commençait à se calmer, réfléchit qu'un papillon n'ayant point de dard, ce n'était point le papillon qui avait pu le piquer, et qu'il allait peut-être faire périr un innocent à la place d'un coupable. Ayant donc fait de plus actives recherches, regardé autour de lui, en bas, et en haut, et passé successivement en revue tous les





buissons, il découvrit, bourdonnant dans une épaisse touffe d'herbes, trois guêpes monstrueuses.



Si c'eût été des abeilles, Tom leur aurait peut-être pardonné; car enfin, si les abeilles piquent, en revanche elles sont bonnes à quelque chose, et le miel qu'elles fabriquent est bien fait pour plaider en leur faveur. Mais des guêpes, des êtres inutiles et malfaisants, c'était débarrasser la terre d'un fléau. Tom les attaqua bravement, et les ayant vaincues toutes trois, l'une après l'autre, et mises à mort, il les emporta chez lui comme un trophée de sa victoire.





Ce que nous en disons, c'est pour prouver que Tom était brave, et que dans son petit cœur il y avait un grand courage. La taille ne fait pas le héros, et il y a eu de par le monde de fort grands hommes qui n'avaient pas plus de quatre ou cinq pieds;

on a vu très-peu de tambours-majors devenir colonels, et pour tout dire, l'histoire de David et de Goliath est une vieille histoire qui prouve de reste ce que je viens d'avancer.

X

Où il est question des défauts de Tom Pouce, et surtout de sa curiosité.

Si tout ce que nous venons de dire donne à penser que Tom avait un grand nombre de qualités, il ne faut pas en conclure pourtant qu'il fût sans défauts.

Tom était curieux, et ce défaut unique fut cause que la jeunesse du pauvre enfant fut souvent fort orageuse.

Ses camarades jouaient une fois, devant lui, à la fossette; l'un d'eux, qui ne l'avait pas aperçu, vint cacher, avec un air de mystère, derrière la pierre sur laquelle Tom avait grimpé pour mieux juger les coups, un sac qui se fermait par deux cordons. Tom, intrigué, ne dit rien; mais quand son camarade fut retourné au jeu, il se laissa glisser tout du long de la pierre du côté du sac, jusqu'au fond duquel il parvint à s'introduire. Pauvre Tom! au moment où il allait sortir, après avoir vu qu'il n'y avait rien dans ce sac que des noyaux d'abricots,

comme il s'en trouve dans tous les sacs des écoliers, au moment, dis-je, où il allait sortir, le propriétaire du sac.



qui avait perdu déjà les noyaux qu'il en avait tirés, revint pour faire une nouvelle provision, et prit Tom sur le fait. Comme la chance était contre lui, il était de mauvaise humeur : « Tu as voulu voler mes noyaux, dit-il à Pouce, je vais te punir. » Et ayant serré les cordons du sac, il secoua Tom si fort, que le malheureux, tout meurtri, fut obligé de demander grâce. Mais il eut beau protester de son innocence, et assurer que la curiosité seule l'avait conduit au fond de ce maudit sac, comme les apparences étaient contre lui, on refusa de le croire, et son honneur, ce jour-là, reçut une cruelle atteinte.

« Je ne serai plus curieux, » se dit Tom en sortant du sac.

XI

Affaire du pudding.

Mais un malheur n'arrive jamais seul, et, en cela, je trouve que la Providence, qui nous envoie plusieurs malheurs à la suite l'un de l'autre, n'a pas tort, comme on

pourrait le croire, car un seul malheur ne suffirait peut-être pas pour nous corriger.

Après cette aventure, Tom confus n'eut rien de plus pressé que de s'en retourner chez sa mère. Le hasard, qui voulait sans doute lui réserver une nouvelle leçon, le hasard fit que madame Pouce était absente, et que Tom ne trouva rien à la maison qu'un grand pot dont la vue l'intrigua d'autant plus qu'il était recouvert d'une feuille de papier. Il voulut savoir ce qu'il y avait dans ce grand pot, et il le sut; car, étant parvenu, à force d'adresse, à grimper jusque sur les bords, son pied glissa; et le papier, qui n'était point attaché, céda sous le poids du petit curieux.



Ce pot était plein d'une pâte liquide, que sa mère



avait préparée pour faire un gâteau; on croit générale-

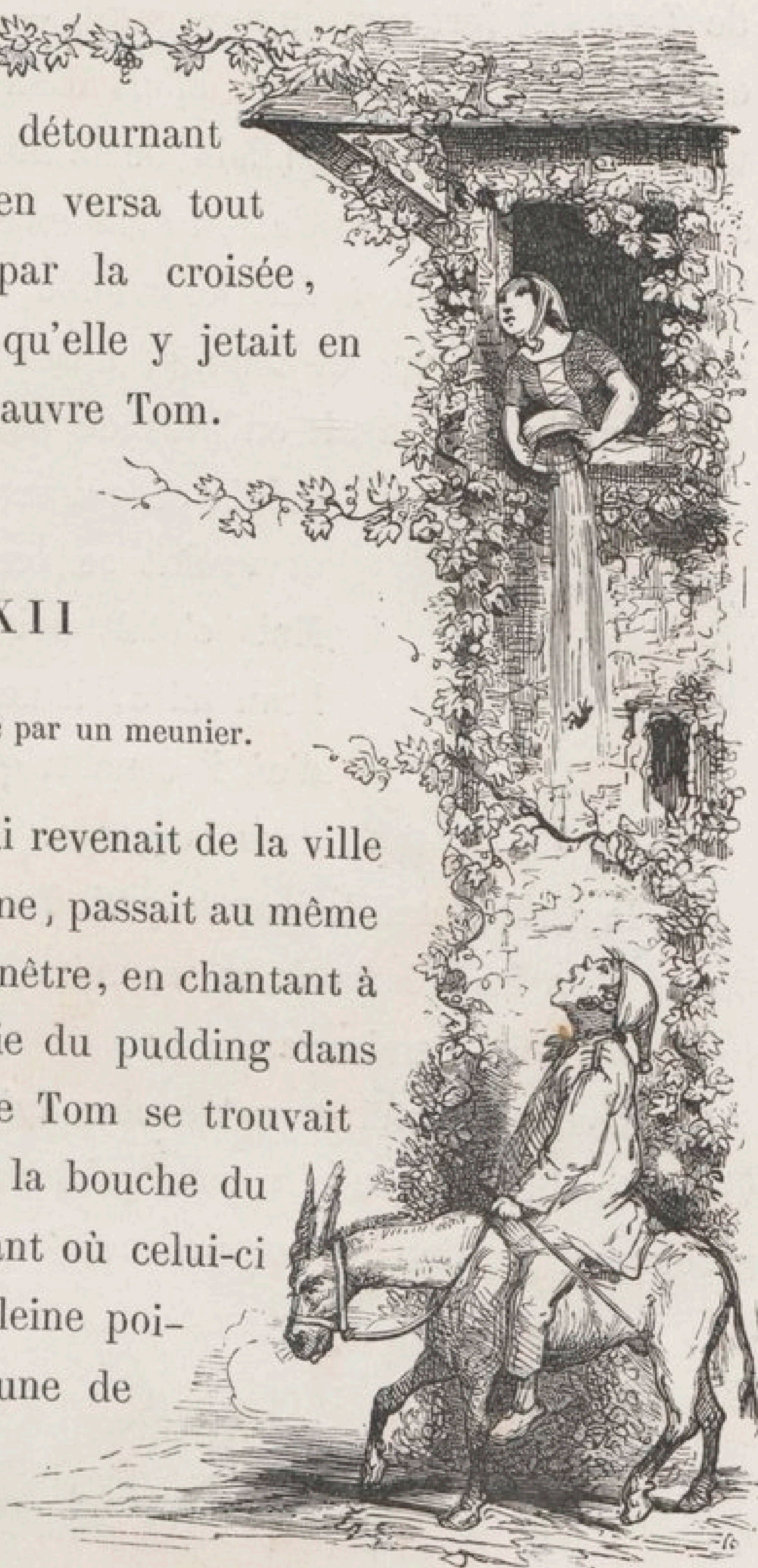
ment que c'était un pudding. Plaignez notre héros, quoiqu'il fût bien coupable ! car ce fut la tête la première qu'il tomba dans cet océan enfariné.

En ce moment, madame Pouce rentra ; et ayant regardé sa terrine, que devint-elle quand elle s'aperçut que sa pâte remuait toute seule, comme si le diable lui-même eût été au fond ?



C'était le pauvre Tom qui se démenait, qui se démenait, il fallait voir ! Pour madame Pouce, elle était bien loin de penser à son fils qu'elle avait vu sortir quelque temps auparavant.

Elle crut d'abord qu'une souris s'était peut-être laissée choir dans sa pâte ; mais elle réfléchit qu'une souris n'eût point pris la chose tant à cœur ; et comme elle était superstitieuse, elle s'arrêta à l'idée que son gâteau était ensorcelé. C'est pourquoi, saisie de frayeur, elle prit



sa terrine en détournant la tête, et en versa tout le contenu par la croisée, sans s'apercevoir qu'elle y jetait en même temps le pauvre Tom.

XII

Tom est avalé par un meunier.

Un meunier, qui revenait de la ville à cheval sur son âne, passait au même moment sous la fenêtre, en chantant à tue-tête. La partie du pudding dans laquelle le pauvre Tom se trouvait tomba juste dans la bouche du meunier, à l'instant où celui-ci aspirait l'air à pleine poitrine pour faire une de ses plus belles roulades ; de sorte que l'infortuné Tom entra comme une lettre à la poste dans ce gosier bien ouvert. Le fait, je le sais, est invraisemblable ; mais l'histoire est là, et je n'y dois rien changer, quoique, à vrai dire, cette partie des aventures

de Tom soit fort peu de mon goût. — Le meunier fut si étonné, que son âne, qui allait d'un bon pas, eut le temps de le mener bien loin de la maison de M. Pouce avant qu'il fût revenu de son étonnement, de façon qu'il lui aurait été tout à fait impossible de dire d'où était tombé le pudding; et comme, après tout, il finit par s'apercevoir qu'il avait eu plus de peur que de mal, il



oublia ce qui venait de lui arriver et voulut se remettre à chanter. Mais c'était peine perdue; il eut beau faire, il ne put y parvenir : d'où il conclut qu'il avait un *chat* dans la gorge.

Or, le chat, c'était le pauvre petit Tom, qui aurait bien donné tous les trésors de sa marraine, s'il les avait eus, pour être hors d'embarras.

Le meunier, à peine rentré chez lui, se plaignit d'un violent mal de gorge; et voyant qu'autour de lui personne ne comprenait rien à la nature de son mal,



il songea à se mettre au lit et commença



à s'inquiéter.......................... sérieusement;.........





puis, comme le mal ne diminuait pas, il fit venir cinq docteurs et autant de prud'hommes; mais ils seraient



venus au nombre de cinquante, que le patient n'aurait pas été plus avancé. Et, en effet, comment expliquer un mal si étrange! On entendait sortir de son gosier comme

une petite voix lamentable qui criait de temps en temps : « Maman ! maman ! »



Tandis que les médecins étaient à se disputer sur les causes de ce phénomène, notre meunier vint à bâiller (que n'avait-il bâillé plus tôt ?), et Tom, saisissant l'occasion, piqua hardiment une tête et retomba adroitement sur ses pieds au beau milieu des docteurs assemblés.

Qui fut penaud ?



Ce fut le doyen des médecins, qui ne put nier que, dans cette occasion, toute sa science avait été en défaut.

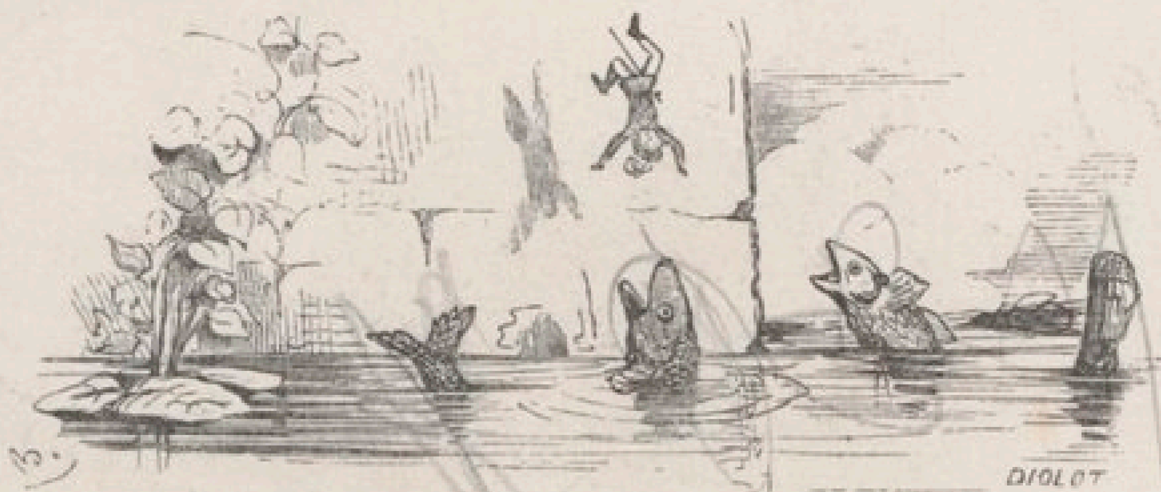
Quant au meunier, voyant le pygmée qui l'avait tant inquiété, il l'empoigna brutalement par les cheveux et le lança, comme un trait, dans la rivière.



XIII

Tom dans le ventre d'un poisson.

Il semblerait, en vérité, que le pauvre Tom fût venu au monde (comme les pilules) pour être avalé; car un énorme poisson qui passait par là, l'ayant vu tomber, le happa au passage, et l'avala à son tour, comme il eût fait



d'une mouche. Après quoi, ayant été pris lui-même par des pêcheurs, il fut trouvé si beau, qu'on le porta au cuisinier du roi Arthur.



On ne peut se faire une idée de la surprise du cuisinier, quand, ayant ouvert le poisson, il en vit sortir le

petit Tommy ; peu s'en fallut qu'il ne crût avoir devant les yeux, d'un côté une baleine, et de l'autre le prophète Jonas. Mais, quel que fût son étonnement, la joie de Tom fut plus grande encore.

« Monsieur le cuisinier, dit-il, vous venez de me rendre là un service que je n'oublierai de longtemps. »



Mais le cuisinier était si troublé, qu'il n'entendit pas un mot de la harangue du petit Pouce, et, l'ayant mis dans son bonnet de coton, il s'empressa de le porter au roi lui-même.

XIV

Tom Pouce chez le roi Arthur.

Quand le cuisinier arriva chez le roi, Sa Majesté était encore couchée. Mais le cuisinier ayant crié à travers

la porte qu'il avait quelque chose d'extraordinaire à lui montrer, le roi, qui avait assez dormi, ordonna qu'on laissât entrer.

Sa Majesté n'eut pas plutôt aperçu le petit Tom, qu'elle le prit en affection : « Je n'ai jamais rien vu d'aussi petit, s'écriait-elle à chaque instant. Venez-vous de Lilliput, mon petit ami ? »

Tom répondit au roi en lui contant son histoire, et il termina en disant : « Sire, je serais bien aise de retourner chez mes parents, qui doivent être inquiets de mon absence. »

Le roi répondit à Tom d'être tranquille, qu'il allait leur écrire pour les rassurer, et qu'il pourrait d'ailleurs bientôt s'en retourner. Tom, voyant qu'il avait affaire à un bon prince, lui demanda sa main à baiser, ce qui lui fut accordé.





Le roi, qui se sentait en appétit, ayant alors assigné à Tom pour gouvernante une des princesses de la cour, le pria de s'en aller, en lui disant qu'il avait à s'occuper des affaires de l'État, mais qu'il le reverrait dans la soirée, et qu'en

tout cas il ne manquerait pas d'écrire à ses parents avant le départ du courrier. Mais il l'oublia : parmi tant de promesses qu'ils ont à faire, les rois peuvent bien en négliger quelques-unes.

Tom n'était plus là, que le roi Arthur disait encore en prenant son chocolat : « Je n'ai rien vu d'aussi petit. »

XV

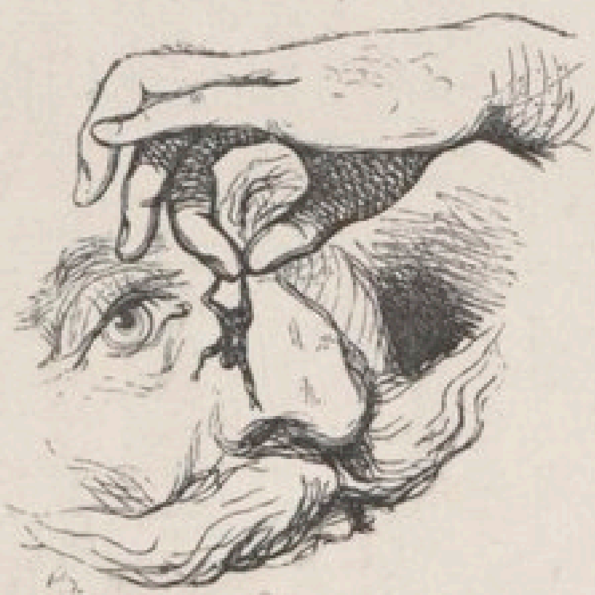
Tom réussit à la cour.

Le petit Tom, du reste, avait été aussi surpris de voir le roi que le roi l'avait été de voir le petit Tom : car le pauvre garçon, élevé dans la cabane de son père, s'était toujours imaginé qu'un roi devait avoir quelque chose de particulier, et qu'il ne pouvait être fait comme un autre homme ; aussi eut-il besoin de se le faire dire et redire plusieurs fois, pour croire que ce monsieur, qui ressemblait à tout le monde, était le fameux roi Arthur dont il avait tant entendu parler.

Mais, à part le premier moment de déconvenue, il faut dire que Tom, qui était philosophe, avait fini par s'arranger du roi tel qu'il était ; ils devinrent même si bons amis, le roi et lui, que ce grand prince faisait ordinairement dîner Tom sur sa table, à côté de son assiette.



L'arrivée de Tom à la cour devint bientôt l'objet de toutes les conversations. Chacun voulait le voir, le toucher, l'entendre causer, l'embrasser, de façon que, dès le lendemain de son arrivée, le pauvre Tom était exténué. C'était à qui le tournerait et le retournerait; et le général en chef des armées du roi, qui avait de grandes moustaches et la vue basse, l'ayant pris maladroitement par les jambes, au lieu de le prendre par les bras pour l'ap-



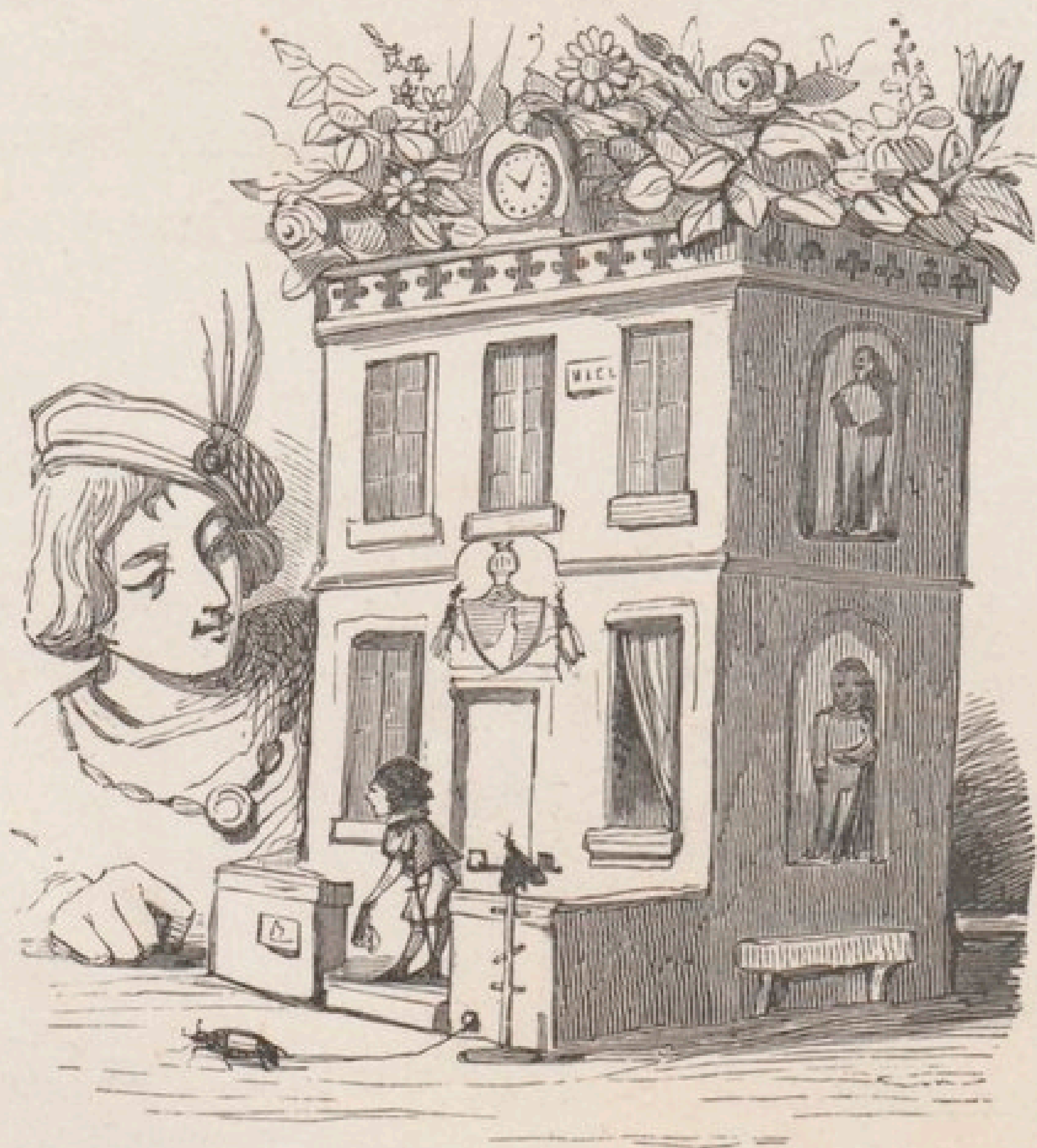
procher de son œil et le voir de plus près, Tom faillit avoir une congestion au cerveau.

« Où est donc mon sabot, s'écriait-il, ce sabot dans lequel j'ai passé de si douces nuits? Et ma bonne mère, et mon père? Fatale curiosité! où m'as-tu conduit! »

XVI

On construit à Tom un palais, mais il n'est pas ambitieux.

Si Tom eût été ambitieux, il eût pourtant pu être satisfait, car il n'y avait pas huit jours qu'il était à la cour, que le menuisier du roi lui avait bâti un fort joli petit palais qu'on avait placé tout meublé dans la chambre à



coucher de la reine, dont notre héros était devenu le favori.

Ce petit palais améliora beaucoup le sort de Tom,

car, au moins, avait-il de cette façon un chez-lui, d'où il ne sortait que pour recevoir la visite des gens qui lui plaisaient.

Par exemple, il fallait obéir au roi, et ce n'était pas toujours fort agréable ; car le roi, qui aimait à rire, forçait le pauvre Tom à faire devant lui des gambades, à marcher sur les mains, et à exécuter encore bien d'autres



tours pour s'en amuser. Et Tom, qui avait de la dignité, souffrait d'être obligé de faire ce métier de baladin ; car, disait-il : « Sauter devant le roi, comme je le fais, ou devant de pauvres diables, comme le font les saltimbanques, c'est toujours sauter. »

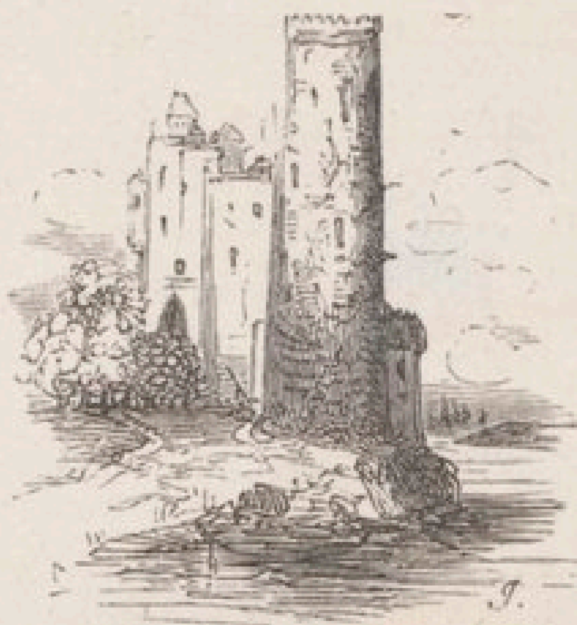
XVII

Tom Pouce pense à ses parents, à la cabane et à la vache.

Il n'osait plus reparler du désir qu'il avait eu d'aller revoir ses parents, car il s'apercevait bien qu'il était

gardé à vue, et qu'on ne le laisserait pas partir volontiers.

Le roi couchait dans une vieille tour au haut de



laquelle il y avait une terrasse. Tom, pendant que le roi était absent, montait prendre l'air sur cette tour, et il ne manquait jamais de se tourner, en pleurant, du côté où était la cabane de ses parents.

Voyant bien que le roi avait oublié la promesse qu'il lui avait faite de leur écrire, il prit le parti de leur écrire lui-même pour leur faire savoir qu'il n'était pas



mort et où il était, leur recommandant bien de venir le chercher dès qu'ils le pourraient.

« Mon cher papa et ma chère maman, leur disait-il, j'ai

ici tout ce qu'il me faut et au delà : je ne bois que des limonades, je ne mange que de la crème, j'ai des gâteaux à profusion, mais je donnerais tout cela pour une seule goutte du lait de notre vache. »

La lettre écrite, comment l'envoyer? Il mit un grain de plomb dans l'enveloppe, et la jeta par la fenêtre. « Quelque âme charitable passera peut-être, se disait-il, qui mettra ma lettre à la poste. »

Dès le lendemain, le petit Tom profita du premier moment de liberté qu'il eut pour monter sur la tour, et là, les yeux fixés sur la route qui menait dans son pays, il regardait s'il n'apercevait point de loin le jupon rouge de sa mère, ou le chapeau à trois cornes de son père, mais il ne vit rien. Les jours suivants, le pauvre Tom remonta bien souvent à son observatoire. Il y avait tout au fond du paysage une grande forêt. Plus de cent fois Tom s'imagina voir sortir de cette forêt sa tendre mère qui lui tendait les bras, mais il se trompait; car ses parents, qui le pleuraient comme mort après l'avoir attendu bien longtemps, n'avaient pas même reçu sa lettre qui s'était, tant elle était légère, perdue dans les airs, le grain de plomb ayant crevé le papier avant qu'elle fût par terre.



Il s'adressa alors à sa marraine, la reine des fées; mais les fées avaient alors tant de filleuls, qu'elles ne pouvaient être toujours prêtes à les servir. Et qui sait, d'ailleurs, si cette sage fée ne voulut pas, dans l'intérêt même de Tom et pour le corriger tout à fait, le forcer à se tirer d'embarras lui-même?

Tom, qui ne savait que faire, s'amusa un jour à dessiner. La reine, qui vit son dessin, en fut tellement enthousiasmée, qu'elle le montra à tout le monde, et



il ne fut bientôt plus bruit d'autre chose que du talent extraordinaire de Pouce pour la peinture.

XVIII

Tom est fait chevalier de la Table ronde.

Le roi, qui aimait les arts par-dessus tout, fut enchanté de voir que son petit Tom avait une qualité de

plus ; et voulant lui donner une marque de satisfaction, non content de lui conférer tous les ordres du royaume, il le fit chevalier de la Table ronde, et l'appela Tom Ier.

L'habit de Tom, qui était fort râpé et même percé en plusieurs endroits, et notamment aux coudes, n'étant plus en rapport avec sa nouvelle condition, on fit venir le tailleur de la cour qui lui confectionna un équipement complet, habit veste et culotte ; le tout en étoffes du plus haut prix et fait à la dernière mode.



La reine ajouta à ce don, pour les cas de guerre ou de tournoi, une cuirasse faite d'un seul diamant, un fort beau sabre bien affilé et une cotte de mailles, tout en or et d'un travail si fin, que la pointe de la plus fine aiguille n'aurait pu la traverser. Le reste était à l'ave-

nant et se composait d'un casque taillé dans une opale, qui jetait ses feux chaque fois que Tom remuait la tête, et dont l'aigrette, qui se balançait au moindre vent, était faite d'une petite pluie fine d'eau de senteur solidifiée, et enfin d'un superbe cheval de bataille richement caparaçonné; ce cheval était un rat musqué de la plus rare espèce. Nous nous garderons bien d'oublier le beau carrosse d'apparat, dans lequel tous ces cadeaux furent apportés au nouveau chevalier, et qui était traîné par quatre petites souris blanches.



XIX

Tom fait des caricatures.

Le roi ayant remarqué que Pouce, tout petit qu'il était, voyait très-juste et saisissait parfaitement les travers des gens, lui envoya son album, sur lequel il lui dit de tra-

duire à sa façon tout ce qu'il verrait, et surtout de ne pas épargner ses amis ni les gens de sa cour.

Ce fut alors que Tom fit cette fameuse série de dessins qui donnèrent tant de prix à ce qu'on appelait alors l'*album du roi*. Ces dessins étaient sans doute presque imperceptibles; mais en les regardant avec un verre grossissant, comme le roi ne manquait pas de le



faire, ils prenaient des proportions raisonnables et étaient véritablement fort amusants; car ils formaient une critique spirituelle des choses et des gens de ce temps-là.

Tom, sur les ordres du roi, et avec le roi lui-même, qui sortait souvent déguisé, avait été dans tous les endroits où il y avait à exercer sa verve, les théâtres, les musées, les concerts, tous les lieux publics, les grands et les petits, les hommes d'État, les artistes, les gens de lettres, les livres, etc. Tout le royaume avait payé tribut à son crayon.

Tant et si bien que le roi n'eut de cesse que quand il eut fait, au grand désespoir de tous ceux qui s'y trouvaient attaqués, graver la collection des œuvres de Pouce.

Ce qui nous permet de vous en donner ici un échantillon.



XX

DESSINS

TIRÉS DE

L'ALBUM DU ROI



Illustrations par le chevalier Tom Pouce.



BERTALL.

4

Politique.



Promenade
de l'empereur du Maroc.



Un état
neutre.



Un grand historien.



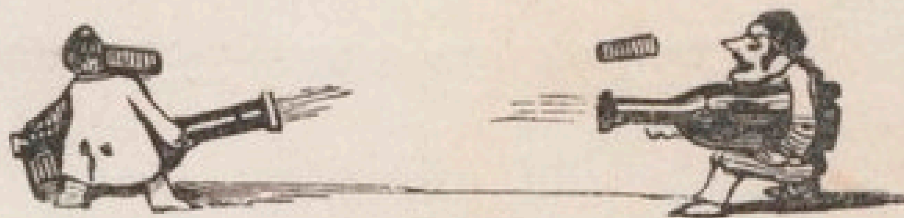
Un agent de change.



La question d'argent.



Ex-coulissier.

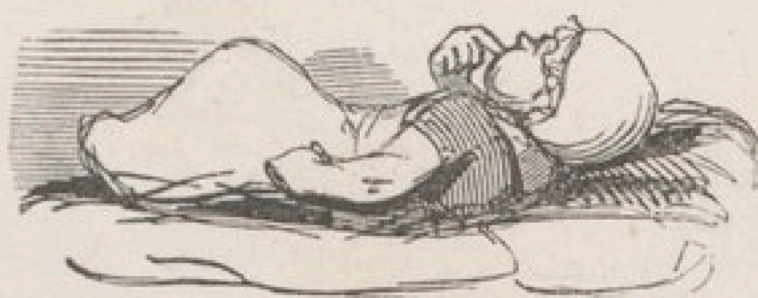


Un duel littéraire.

Philosophie.

. . . . .

Avant.



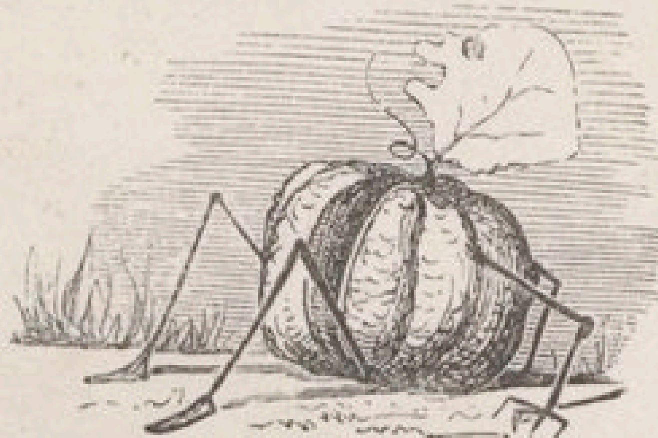
Pendant.



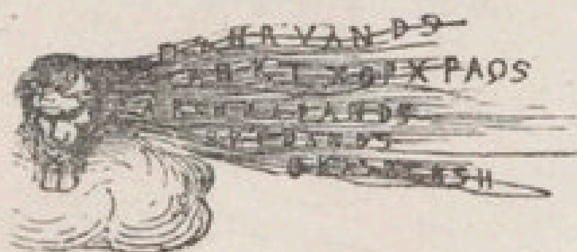
Après.



Exemple d'humanité.



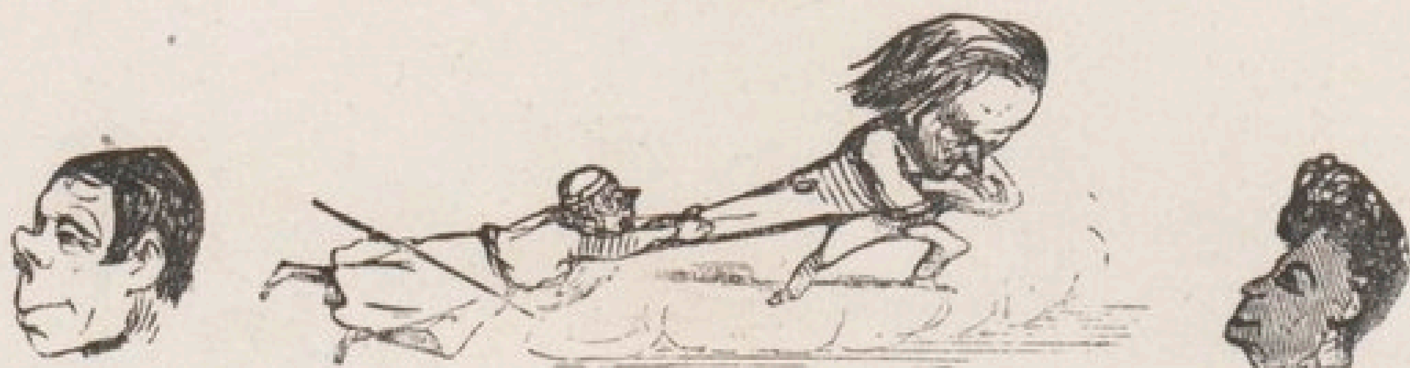
Une côte de moins, une femme de plus.





Abâtardissement des races.

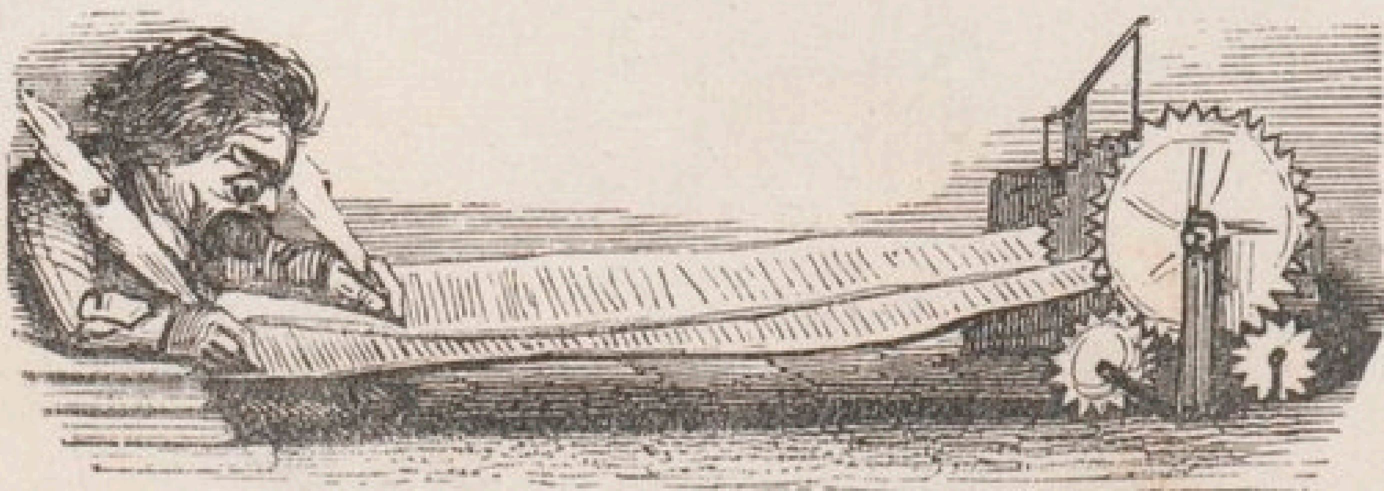
Littérature.



La Légende des siècles.



Origine de la comédie humaine.



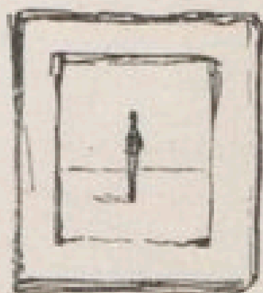
Brevet d'invention. — *Le contrefacteur sera puni de mort.*
Confection de feuilletons sans fin, procédé à la vapeur.

Beaux-Arts. – Souvenir du Musée.



Impressions d'artistes à l'examen approfondi du livret.

Échantillon de peinture.



Portrait de M. T.
Ressemblance garantie pour un an.
10 fr., cadre compris.



Un artiste qui fait foule devant son tableau

Échantillon de bas-relief.



Distribution des croix au camp de Boulogne.



Partie nécrologique. — Le convoi.

Théâtre. — Grand-Opéra.



Un ténor courant après son *Ut* de poitrine.



Un trio.



Sylphide.
Entrée du Ballet.



Pose et chant
héroïques.



Accompagnement à grand
orchestre.--Musique savante

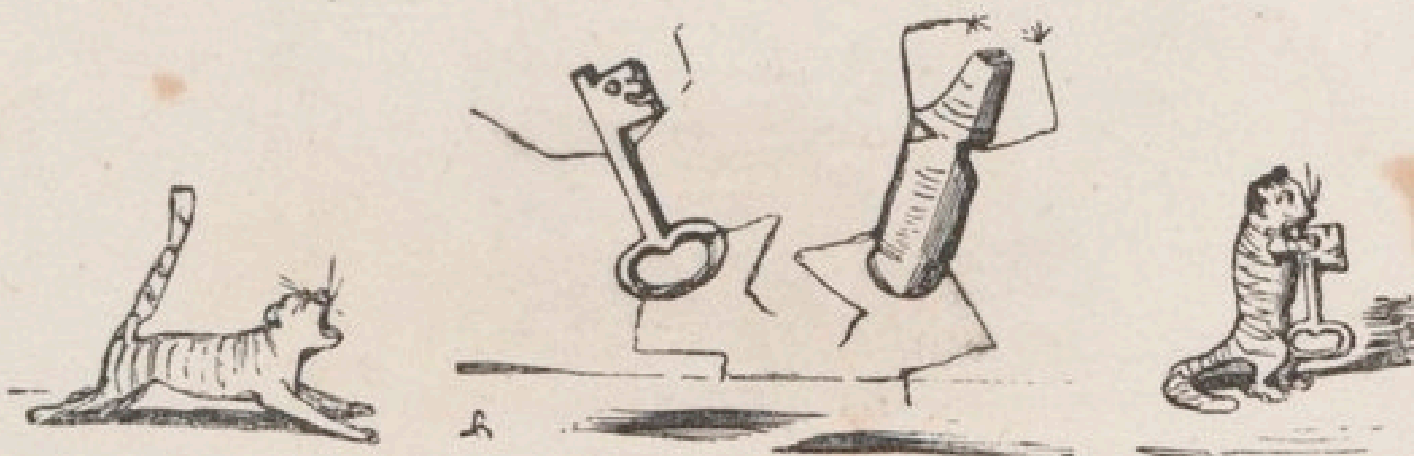
Théâtre. — Drame. — Tragédie.



Monologue dramatique.



Un cinquième acte de tragédie



La comédie finale.

Modes.



Voyage où il vous plaira.



Où en sera la grâce du costume dans plusieurs années.



Voyage dans un autre monde.

Mais ce n'est pas tout rose que le métier de frondeur. A peine l'album du roi fut-il publié, que le petit Pouce eut des ennemis; car, si petit qu'il fût, son crayon le rendait redoutable.

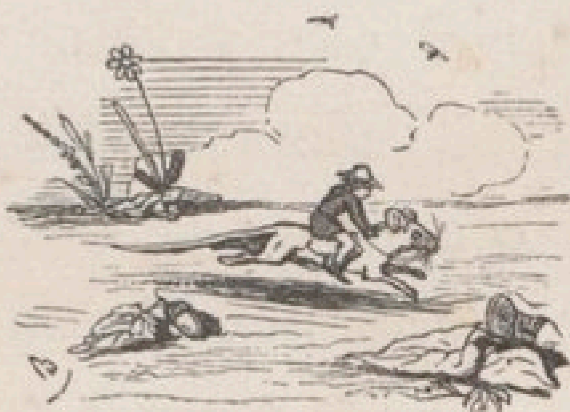


XXI

Grand combat. — Tom a un cheval tué sous lui.

Plus d'une fois il eut à se repentir de s'être laissé aller à son goût pour la critique, et notamment dans quelques circonstances malencontreuses où, ayant besoin de secours, il n'en trouva pas.

Un jour que Tom, monté sur son rat musqué, accompa-



gnait le roi à la chasse, un chat énorme sortit tout à coup d'un fourré, s'élança d'un bond sur lui, et, avant que

Tom eût le temps de se mettre en défense, emporta sur un arbre la monture et le cavalier; les courtisans qui se trouvaient là avaient bien vu la maudite bête, et rien ne leur aurait été plus facile que de lui barrer le passage, mais ils avaient profité de la distraction du roi, qui, en ce moment, regardait d'un autre côté, pour n'en rien



faire. « Qu'il s'en tire comme il pourra, se disaient-ils, pourquoi s'est-il moqué de nous? »

Et ils n'eurent l'air de s'apercevoir de ce qui venait de se passer que lorsqu'il était déjà trop tard pour y porter remède. Quand le roi, en levant la tête, vit le danger que courait son petit favori, il ne put que s'écrier : « Ah! mon Dieu! » tant il en ressentit de peine.



Cependant Tom, quoique blessé, était parvenu à se débarrasser de son terrible adversaire, et,

ayant dégaîné, il le chargea si fort qu'il le mit en



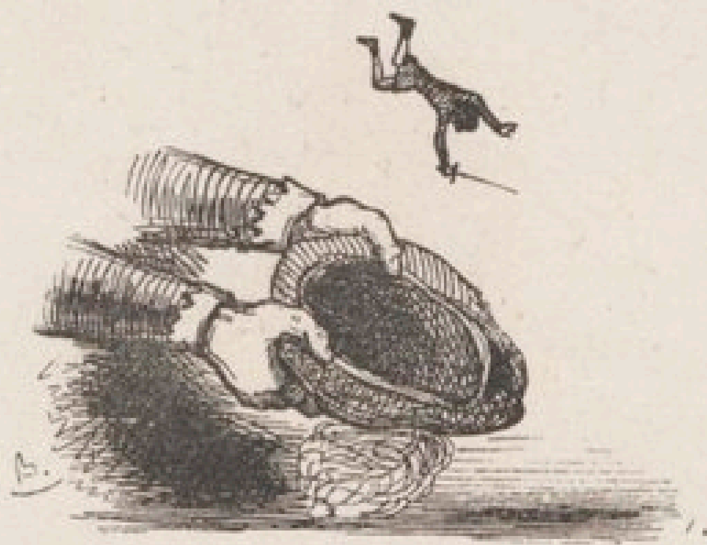
fuite en le forçant d'abandonner son coursier. Malheureusement le pauvre rat musqué était mort dans la bagarre.



Ce combat fut d'autant plus glorieux, qu'ainsi que nous l'avons dit, il se passait sur un arbre, ce qui donnait tout l'avantage au chat qui s'y tenait comme sur son terrain naturel.

Mais la victoire coûta cher au pauvre Tom; on le vit tout à coup chanceler, puis tomber. C'en était fait de

notre héros, si le roi n'eût obligeamment tendu pour le recevoir son chapeau, dans lequel se trouvait par bonheur un mouchoir qui amortit la chute.



La chasse fut aussitôt interrompue, et on reporta Tom évanoui dans le palais du roi; quand la bonne reine le vit revenir dans cet état, elle faillit s'évanouir aussi, et renvoya toute sa suite, en ordonnant à chacune de ses femmes de ne parler que tout bas tant que la santé de Tom serait en péril; puis s'étant enfermée avec lui dans ses appartements, elle le soigna de son mieux, et le mit dans du coton avec des coussins de velours sous sa tête. Mais rien n'y fit, ni soins, ni peines, ni caresses. Et Tom, qui se sentait mourir, n'avait plus qu'un regret : c'était de mourir sans avoir revu son père et sa mère.

XXII

Le grand Merlin vient à son aide.

Le grand Merlin, qui n'avait pas perdu Tom de vue un seul instant depuis le jour de sa naissance à laquelle il avait, on s'en souvient, si fort contribué; le grand Merlin, dis-je, ayant vu le danger où se trouvait Pouce, alla trouver sa marraine et lui dit : « Pour cette fois, il faut le sauver, car il n'y a pas de sa faute. »

La reine des fées aussitôt monta avec l'enchanteur, qui



se rendit invisible dans son chariot volant, auquel étaient attelés plusieurs petits oiseaux, et elle entra par une



fenêtre du palais dans la chambre de la reine qui était encore au lit, car il était bon matin.

« Je viens chercher Tom, dit la fée à la reine, quand il sera guéri je vous le rendrai ; » puis elle l'emmena dans son royaume.

La reine ne s'opposa point à ce brusque départ. « Car enfin, se dit-elle, c'est pour son bien qu'on me l'enlève. »

Mais quand le roi sut ce qui s'était passé, il entra dans une fureur épouvantable, et sortit pour rattraper Tom si c'était possible ; mais il ne vit plus rien en l'air que

quelques suivantes de la reine des fées qui volaient der-



rière son char. Il leur cria si fort de s'arrêter, et d'une façon si brutale, que l'une d'elles, s'étant retournée, lui cria du haut des airs qu'il était un mal appris.



Et c'est tout ce qu'il put en obtenir.

« Mais, lui dit la reine, pourquoi aussi vous fâcher,



puisque j'ai la parole de la fée, et que Tom nous sera rendu?

— Au fait, c'est vrai, dit le roi, et j'ai eu tort. Mais je ne saurais me passer longtemps de ce cher petit-là, je l'aime comme mon enfant; s'il avait seulement un pied de plus, j'en ferais l'héritier présomptif de ma couronne, et mes sujets auraient en lui un fameux monarque. »

Tom, arrivé chez sa marraine, n'eut pas de peine à guérir, car elle avait un baume qui guérissait toutes les blessures.

Dans le royaume des fées, Tom eût joui du parfait bonheur s'il n'avait été tourmenté par le louable désir de retourner chez ses parents. Il pria tant la fée, qu'elle se laissa fléchir, mais à condition qu'il ne resterait qu'une journée à la cabane où il avait vu le jour. Tom promit; il le fallait bien.

XXIII

Tom revoit ses parents.

Avant de partir, sa marraine lui dit d'aller prendre dans son trésor autant d'or qu'il en voudrait pour le porter à ses parents. La fée voulait par là l'éprouver, et voir si Tom aimait assez son père et sa mère pour se donner beaucoup de mal pour eux; mais Tom se tira de cette épreuve comme un bon fils le devait. Dès qu'il fut revenu de l'étonnement que lui avait causé la vue



d'un si riche trésor, il prit, sans consulter ses forces, le plus gros écu d'or qu'il put trouver, et quoiqu'il eût à peine la force de le soulever et beaucoup de chemin à faire, il s'en chargea bravement, ne pensant qu'au bien-être que cette petite somme procurerait à ses pauvres parents.

Plus d'une fois les forces du pauvre garçon trahirent

son courage, et il lui arrivait souvent dans le trajet de s'arrêter épuisé de fatigue et de pleurer à côté de sa pièce



d'or. Mais, bah ! il reprenait bientôt sa route et sa pièce, « Quand je vais revoir notre cabane, se disait-il, je serai bien payé de mes peines. »



La bonne fée, qui le voyait du haut des airs où elle était, avait bien envie d'en descendre pour l'embrasser, mais elle voulait lui laisser le mérite de sa bonne action pour qu'il l'accomplît jusqu'au bout.

A la fin, Tom s'avisa d'un expédient auquel il regretta de n'avoir pas songé plus tôt; au lieu de porter cette pièce d'or, dont le poids l'écrasait, l'idée lui vint

de la mettre sur le côté, et de la pousser devant lui comme un cerceau. L'idée était bonne et elle lui réussit;



aussi le reste de la route fut-il pour lui fort agréable, puisque chaque minute le rapprochait davantage de son but et sans fatigue.

Enfin il arriva.



XXIV

Tom revoit son père et sa mère.

Toc, toc.

« Qui est là? dit tristement une voix dans la cabane.

— C'est moi, dit Tom tout palpitant: moi, le petit Tom, votre fils. »

La pauvre madame Pouce, entendant cette voix qui lui parlait, ne pouvait en croire ses oreilles. « Bien sûr, je rêve, se disait-elle, et je n'aurai point tant de bonheur de voir revenir mon cher enfant ; personne n'a frappé. »

Toc, toc, fit Tom pour la seconde fois, et pour la seconde fois il disait : « C'est moi, mère, votre petit Tom que vous croyez perdu. »

Il n'y avait plus à s'y tromper, c'était bien lui ; la pauvre femme toute tremblante, ouvre la porte, et Tom et elle étaient si heureux, qu'ils ne pouvaient parler.

Quand ils se furent bien embrassés, Tom, dont la petite figure s'attrista, dit : « Où est mon père ? » Mais sa mère le rassura : « Il va venir, » dit-elle, et au même instant M. Pouce entra.

Quand il vit son fils, il faillit tomber à la renverse.

Le roi dans son palais, et la reine des fées elle-même au haut des cieux, n'étaient pas si heureux que Tom, son père et sa mère dans leur pauvre cabane.

Quand le premier moment fut passé, Tom montra la pièce d'or ; mais la pauvre mère le regardant, disait à son mari : « La plus belle fortune, la voilà. »

Après quoi Tom raconta ses aventures. Quand il arriva à la fin, et qu'il eut dit à ses parents qu'il avait promis de retourner, ce furent des larmes et des sanglots à fendre des rochers, mais ces braves gens n'essayèrent point de le

retenir : « Va, lui dirent-ils en pleurant, un honnête homme n'a que sa parole. »

Et quand le jour fut écoulé, lui ayant donné une belle grappe de raisin pour sa route, ils ouvrirent la porte au pauvre Pouce désolé.



Mais derrière la porte ils trouvèrent la bonne fée qui leur dit tout bas : « Ne craignez rien pour votre fils qui vous sera rendu; vous êtes de braves gens, et le ciel vous doit le bonheur. Ne murmurez point et laissez-moi faire. »

Ayant alors pris Tom dans sa manche, elle retourna avec lui dans son brillant palais.

« Ce n'est pas tout, dit-elle à Tom quand ils y furent arrivés, j'ai promis à la reine, épouse du roi Arthur, que tu lui serais rendu, il faut tenir sa promesse.

— Oui, sans doute, » dit Tom en poussant un gros soupir.

XXV

Le pauvre Tom retourne à la cour. — Le bouillon du roi.

Un matin que le vent soufflait du côté du palais du roi Arthur, la reine des fées embrassa Tom et lui dit adieu; puis l'ayant mis à cheval sur un courant d'air, elle souffla sur lui.

Et Tom, flottant dans l'espace comme le liége sur l'eau, eut bientôt perdu de vue le palais de sa marraine.

Le voilà parti et volant sur des ailes invisibles, un peu essoufflé d'une course si rapide, et demandant quelquefois au vent de ne pas aller si vite. Mais bah! le vent ne l'écoutait pas, et allait suivant ses caprices ordinaires; le malheur voulut qu'il fût dans un de ses mauvais jours, et il lui prit une bourrasque telle qu'une petite ombrelle que la marraine de Tom lui avait donnée en partant pour qu'il pût s'en servir au besoin comme d'un parachute fut arrachée de ses mains, et que d'un seul coup le petit voyageur fut précipité dans la cour du palais.



La mauvaise étoile de Tom voulut que le cuisinier

qui l'avait trouvé dans le ventre du poisson passât par là portant une soupière contenant un bouillon pour le roi.



Voyez le malheur ! Tom s'abattit au milieu de la soupière, et la soupe toute chaude jaillit en éclaboussures au vi-



sage du cuisinier qui, dans son effroi, laissa tomber le déjeuner du roi en criant au feu, au meurtre et à l'assassin.

Ce jour-là, le roi ne déjeuna pas, parce qu'il n'y avait plus de soupe dans le palais, et il en fut de si mauvaise humeur, qu'il écouta les mauvais rapports qui lui furent

faits sur son favori par tous ceux que Tom avait blessés autrefois dans ses caricatures. Tom eut beau dire que c'était le vent, et que d'ailleurs il avait failli y perdre la vie, ce qui devait prouver à chacun qu'il n'avait pas voulu en faire un jeu, on n'en voulut rien croire, et, pour qu'il ne pût s'échapper, on l'enferma, sans plus tarder, sous un chapeau, dont les bords furent assujettis avec soin par de grosses pierres.

XXVI

Les prisons de Tom Pouce.

Tom, dans ce noir cachot, se sentant fort de son innocence, ne perdit pas courage, et, tirant son épée, il tailla, avec une adresse merveilleuse, une porte qui avait, ma foi, fort bonne grâce, dans la forme du chapeau sous



lequel on l'avait emprisonné. Puis il sortit résolûment et l'épée en main, bien décidé à vendre chèrement sa vie.

Mais Tom n'était pas encore au bout de ses disgrâces, car il était séparé de la liberté par tant d'obstacles (le palais étant gardé de tous côtés), qu'il fut repris



avant d'avoir pu les vaincre tous. Un hercule y eût succombé.

Pour cette fois ce fut, j'ai honte de le dire (tout est bon aux méchants pour arriver à leurs fins), ce fut dans une souricière qu'on l'emprisonna, lui, un chevalier de la Table ronde!



Là, pendant huit jours et huit nuits, l'innocent languit; sa fermeté, du reste, et son calme ne l'abandonnèrent pas,

quoiqu'il n'eût pour toute distraction, en attendant la mort, que de regarder un peu au dehors, et d'entendre au loin hurler les chiens de garde et crier les hiboux de la tour.



« Sans ma curiosité, disait-il, je serais libre et courant à ma fantaisie dans le jardin de mes parents. O ma bonne mère, je ne te reverrai plus ! »

Au moment où il s'enfonçait dans ses souvenirs d'enfance, se rappelant jusqu'aux plus petits détails de cette

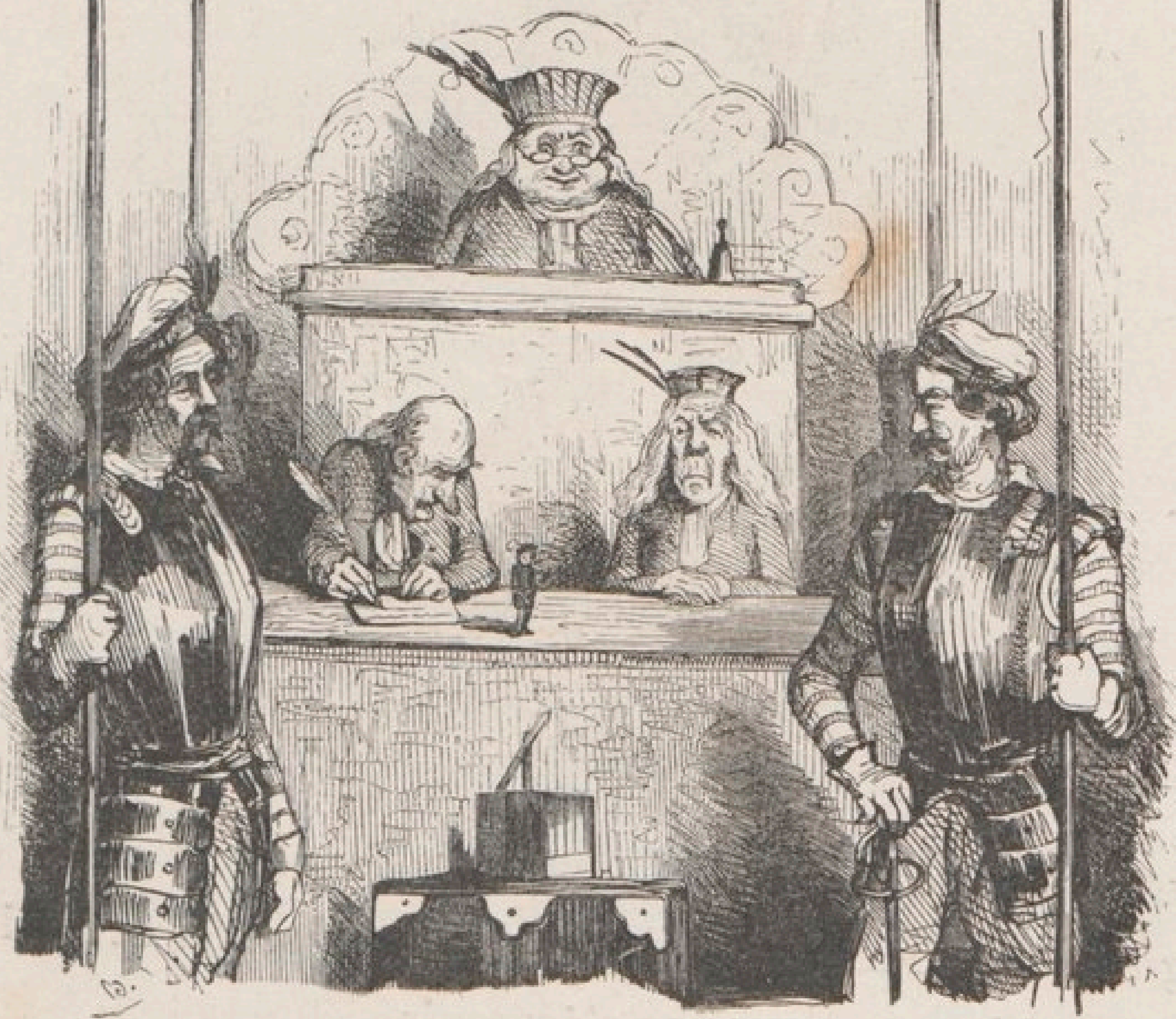


heureuse époque de sa vie, un juge chargé de lui lire sa sentence s'approcha de la souricière.

XXVII

Condamnation de Tom Pouce.

Le tribunal l'avait tout d'une voix condamné à avoir la tête tranchée ; et telle était la frayeur qu'inspirait la colère du roi, que, quand les causes les plus injustes trouvent des défenseurs, la juste cause de Pouce n'en avait pas trouvé !



On raconte que quand on annonça à l'exécuteur des hautes œuvres, qui pourtant était un géant, qu'il allait

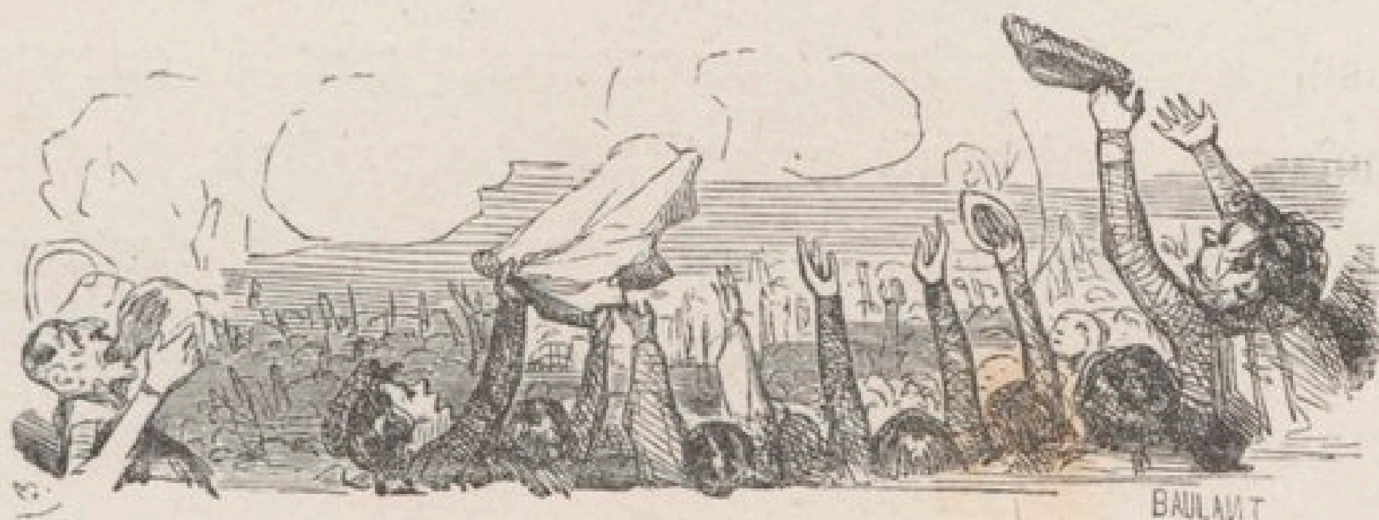


avoir à mettre à mort l'infortuné Tom Pouce, son cœur de tigre fut attendri, et qu'il fut obligé de se faire servir quelque chose pour ne pas s'évanouir.

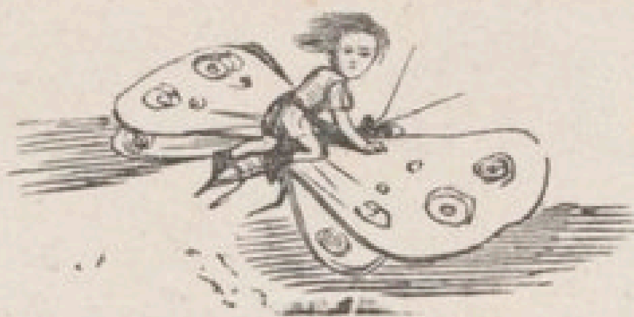
Pour Tom, une pareille nouvelle était bien faite pour



lui causer une grande émotion ; il fit un tel soubresaut, qu'il brisa la souricière, et, se jetant alors sur le juge, il lui arracha des mains l'inique sentence, puis, s'en étant fait une espèce de ballon, il s'y accrocha, et, grâce à un vent très-fort qui soufflait en ce moment, s'éleva dans l'air, aux acclamations du peuple, qui lui portait beaucoup d'intérêt.



La reine des fées, qui veillait sur lui, lui envoya alors



un de ses papillons, sur le dos duquel il s'assit, et qui

l'emmena dans le royaume des fées, à la barbe des satellites du roi Arthur.



On assure, du reste, qu'au moment où le pauvre Tom avait échappé à la mort d'une façon si miraculeuse, le roi Arthur, reconnaissant tout à coup son innocence, lui avait envoyé sa grâce. Mais il n'était plus temps, Tom était perdu pour lui. Et c'est ainsi que ce grand roi, si grand qu'il fût, trouva dans la perte de son petit favori le châtiment que méritait son aveugle emportement.

XXVIII

Conclusion.

Le papillon guida son léger fardeau jusqu'au palais de la reine des fées, où Tom était attendu.

Et ce fut là qu'il reçut sa récompense; car, sans

parler d'une brillante réception qui lui fut faite par toutes les fées, que sa marraine y avait réunies pour

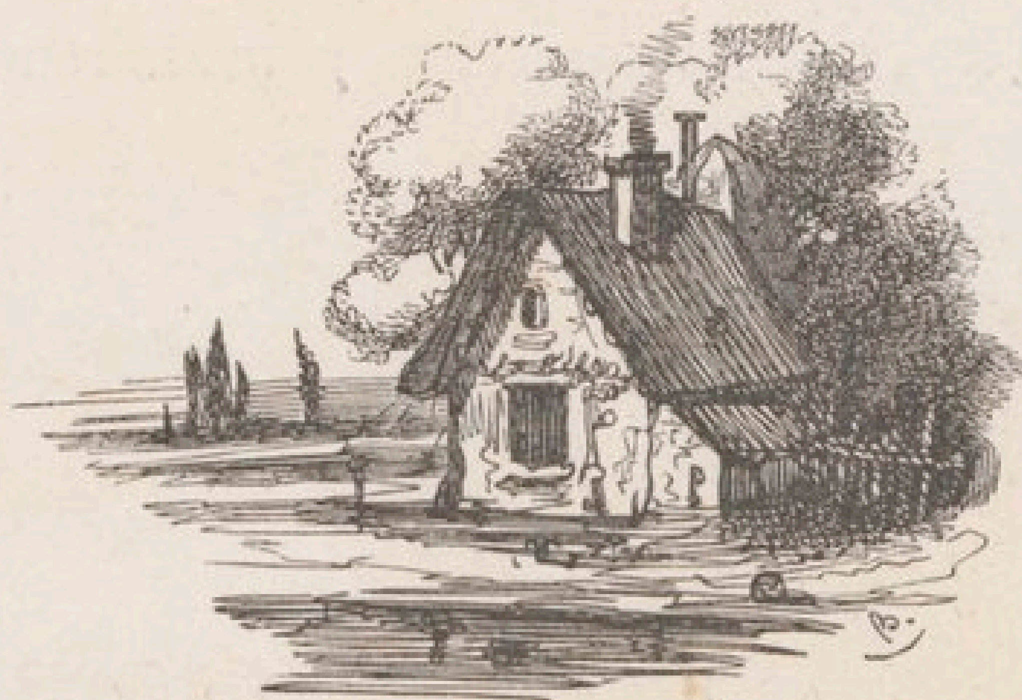


fêter l'arrivée d'un si bon fils, il y trouva son père et sa



mère, que la bonne fée y avait fait venir, et en outre

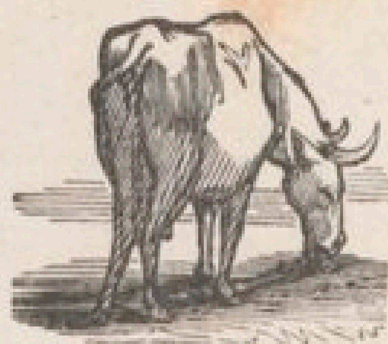
la cabane,



le jardin, le champ, et la vache







elle-même, qu'elle y avait transportés d'un seul coup de baguette. Tout était encore dans l'état où Tom l'avait laissé, si ce n'est pourtant le sabot que madame Pouce avait usé pendant le temps où elle avait désespéré de revoir son cher petit Pouce, et qui avait été remplacé par un nid de roitelet.

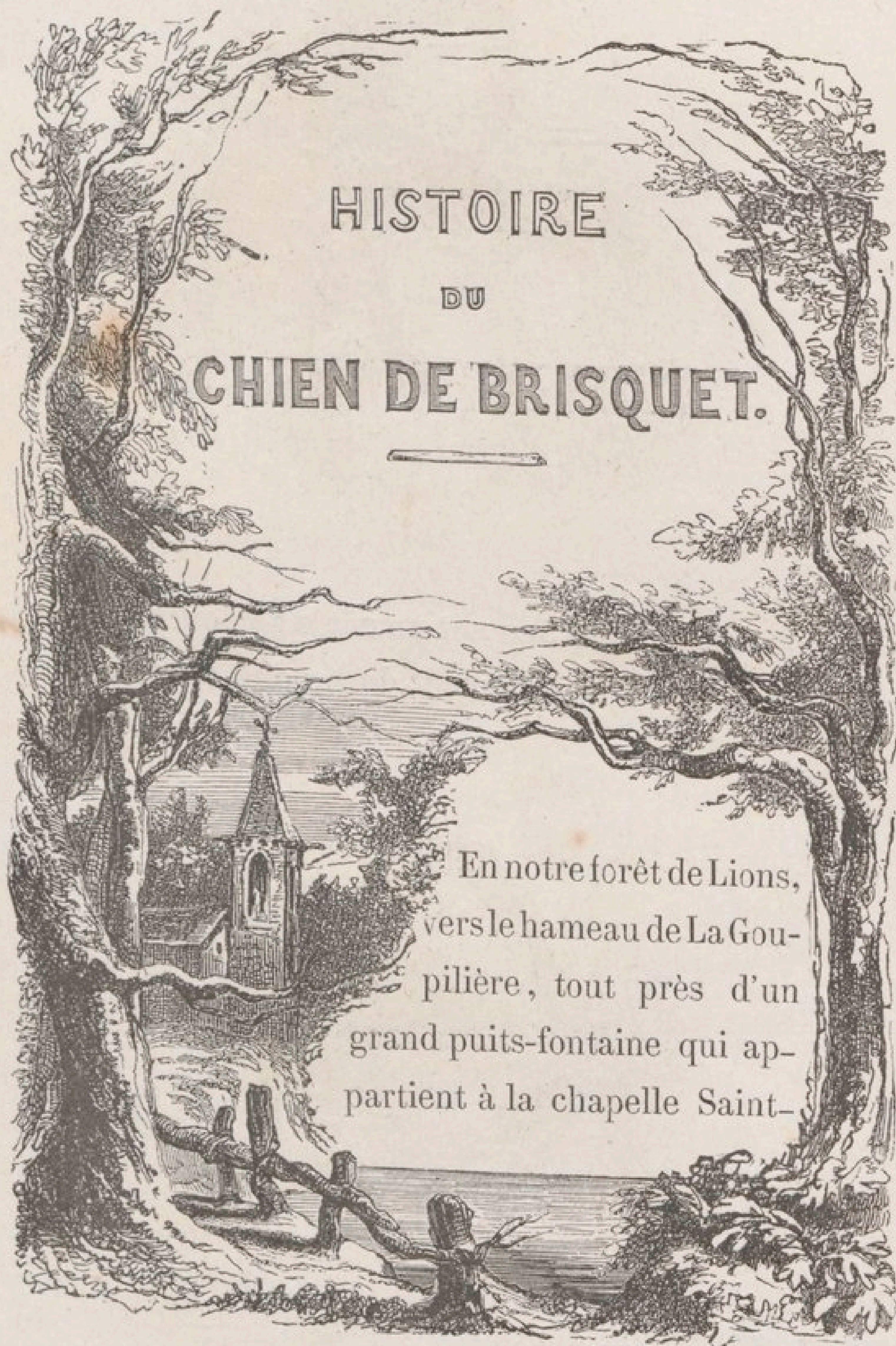
La bonne fée garda dans son palais cette aimable famille; ils y vécurent tous heureux jusque dans un âge avancé.

Et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

P.-J. STAHL.

LE

CHIEN DE BRISQUET



En notre forêt de Lions, vers le hameau de La Goupilière, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-

Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état,



qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots,



avec sa femme qui s'appelait Brisquette.

Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui était brun, et qui s'appelait Bis-



cotin, et une blondine de six ans qui s'appelait Biscotine.



Outre cela, ils avaient un chien bâtard à poil frisé, noir

par tout le corps, si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu ; et c'était bien le meilleur chien du pays, pour son attachement à ses maîtres.



On l'appelait *la Bichonne*, parce que c'était peut-être une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups



dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne crai-



gnait pas les loups à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette : « Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin ni Biscotine, tant que M. le grand louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter. »

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait en se croisant les mains : « Mon Dieu, qu'il est attardé !... »



Et puis elle sortit encore en criant : « Eh ! Brisquet ! »



Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : — N'irai-je pas?

« Paix ! lui dit Brisquette. — Écoute, Biscotine, va jusque devers la butte pour savoir si ton père ne revient pas. — Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent. — Et crie fort, Brisquet ! Brisquet !...

Paix ! la Bichonne ! »



Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui

de la butte : « Mordienne! dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.



— Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi. »

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la croix aux Ânes sur



l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de

cotrets à fournir chez Jean Paquier. « As-tu vu nos enfants? lui dit Brisquette.



— Nos enfants? dit Brisquet. Nos enfants! mon Dieu! sont-ils sortis ?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin.

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.



« Si tu menais la Bichonne ? » lui cria Brisquette.



La Bichonne était déjà bien loin.

Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : « Biscotin, Biscotine ! » on ne lui répondait pas.



Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que



ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée.

La Bichonne était arrivée là au moment où Biscotin et



Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent

Brisquet. Brisquet d'un coup de sa bonne hache renversa



le loup roide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura.



Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.



Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil,

sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :



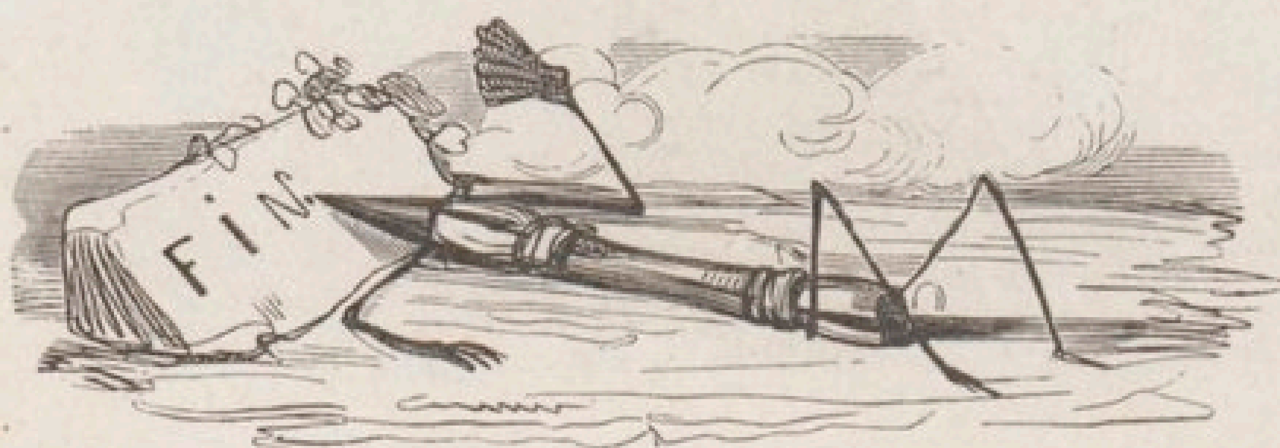
C'EST ICI QU'EST LA BICHONNE,
LE PAUVRE CHIEN DE BRISQUET.

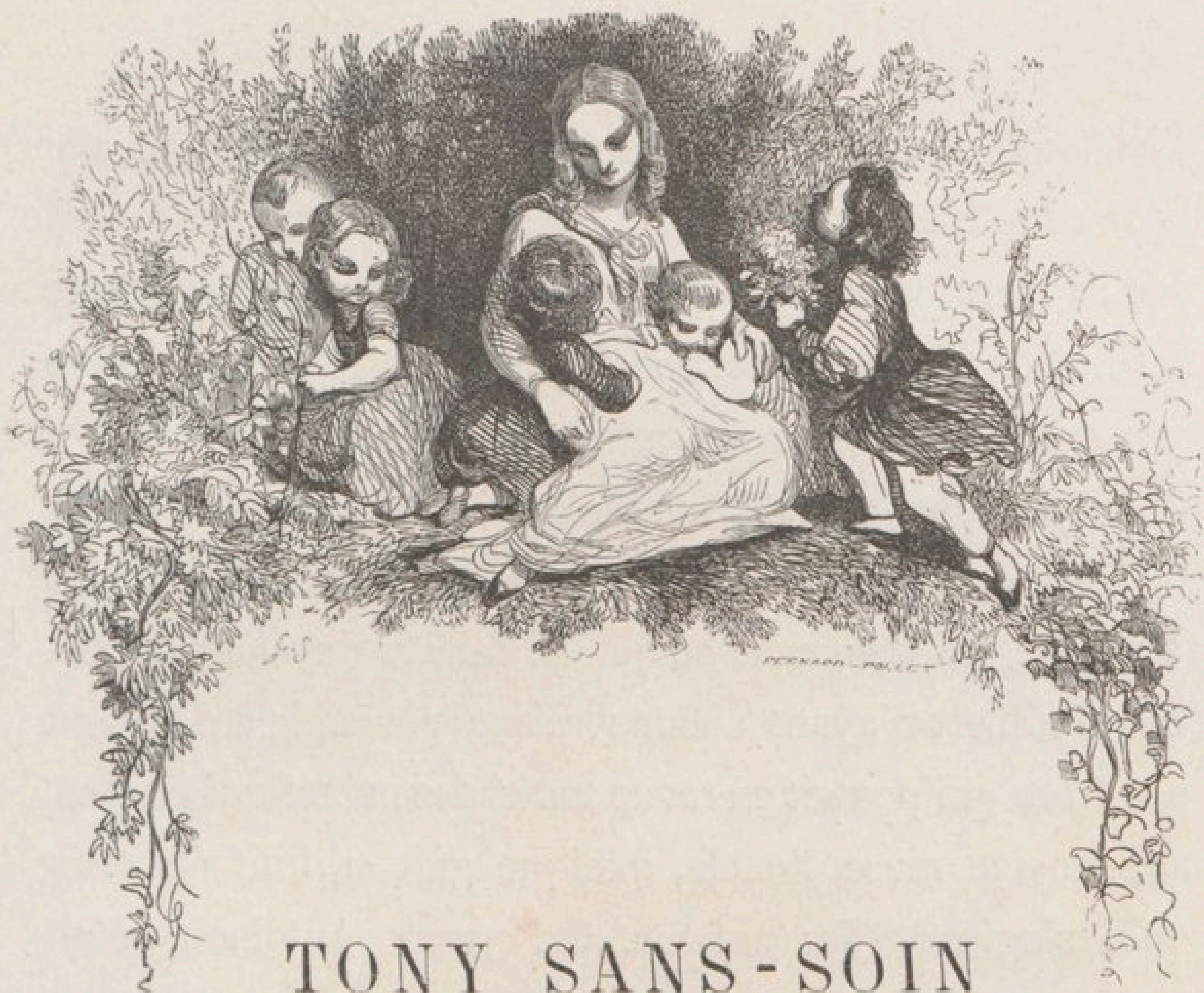


Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun pro-

verbe : *Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit.*

CHARLES NODIER.





TONY SANS-SOIN

Madame Gilbert, mère de quatre enfants, était restée veuve à quarante ans. Si son mari ne lui avait pas laissé assez de fortune pour établir ses enfants, elle avait de quoi vivre. L'éducation est la fortune des jeunes gens pauvres; aussi madame Gilbert endurait-elle les plus grandes privations pour pouvoir élever ses trois fils. Elle avait un frère qui aimait tant sa nièce et ses trois neveux, qu'on ne le nommait pas autrement que *le meilleur des oncles*.

Le dernier enfant de madame Gilbert était âgé de sept ans et s'appelait Tony. Antoinette, jolie fille de douze ans et l'aînée des trois autres enfants, avait tenu Tony sur

les fonts du baptême, et le meilleur des oncles fut alors son compère. Antoinette, qui semblait comprendre la tâche de sa mère, lui donnait beaucoup de satisfaction. Georges et Lucien, les aînés de Tony, placés dans un bon collége, savaient que leur oncle, assez riche commerçant, payait leurs pensions : aussi travaillaient-ils bien.

Un jour, le meilleur des oncles trouva sa sœur un peu triste et lui demanda ce qui lui faisait du chagrin. Madame Gilbert n'ayant aucune raison plausible à donner à son frère qui passait en revue toutes les peines qui peuvent affliger une mère, l'oncle, quoique garçon, finit par voir qu'il s'agissait des enfants. Or, comme Antoinette était sage et que les collégiens avaient de bonnes notes :

« Serait-ce mon filleul ? demanda-t-il. Sabre de bois ! lui dit-il en lui faisant des yeux terribles, je te mettrais mousse sur un bâtiment du commerce. »

Tony s'enfuit.

« Qu'a-t-il fait ? demanda l'oncle à sa sœur.

— Je ne puis me résoudre à dire du mal de mon enfant, dit la mère ; il se corrigera sans doute en voyant combien il m'attriste. D'ailleurs, voilà M. Huber, son maître ; interroge-le. »

Et la mère s'en alla pour retrouver Tony et l'envoyer à son oncle et au maître par Antoinette, qui l'amena devant ses deux juges.

M. Huber, digne vieillard, qui tenait une petite pension d'enfants, dit alors au meilleur des oncles :

« Monsieur, j'ai bien peur que cet enfant ne fasse jamais son chemin. Tantôt il reste la tête nue, monsieur a perdu sa casquette ; on le voit sans jarretières, ses bas sont tout crottés sur ses talons. Il passera toute sa vie à chercher de quoi se mettre en route. Quand les autres seront tranquillement à leurs places, il accourra tout essoufflé pour voir la sienne prise. Il emploie son temps à trouver son livre, et quand il commence à apprendre sa leçon, les autres l'ont récitée. Il trouble la maison pour avoir ses affaires, et mange son déjeuner froid ; puis il se précipite à travers la boue et les ruisseaux pour courir après ses camarades, vient trop tard, n'a eu le temps de rien faire, et il est mis en pénitence devant l'école qui rit de lui. Les défauts non réprimés à l'école deviennent des vices dans la vie de l'homme. Il est au piquet quand ses camarades s'amusent, et il prend l'habitude d'être puni, ce qui l'endurcit dans son vice. Il s'est laissé surnommer Tony Sans-Soin. Il serait malheureux que ce surnom lui restât.

— C'est grave ! répéta l'oncle. Je comprends pourquoi madame Gilbert était triste.

— Il est bon, il n'est pas taquin, il est obligeant, il est bien gentil, dit Antoinette, et il est le plus grondé de nous tous. »

Quinze jours après, au retour d'un voyage, le meilleur des oncles, qui était allé sauver une partie de sa fortune compromise par un méchant homme en qui il avait eu trop

de confiance, promit à sa nièce et à ses neveux une journée à la campagne sans fixer de jour. La veille du jour où l'oncle devait venir chercher sa petite famille, Tony, digne de son nom, s'était bien gardé d'accoupler sa chaussure en se couchant comme font les enfants soigneux, afin de la retrouver le lendemain. Après avoir lancé, pour rire, un soulier par la chambre, il trouva drôle de monter à cloche-pied. Accablé de sommeil, il se jeta dans son lit et dormit comme un loir.

Le lendemain, l'heure de l'école sonne, Tony saute à bas et ne trouve qu'un soulier, il ne se souvenait plus d'avoir joué la veille avec l'autre. Le voilà qui bouleverse les meubles, se met à plat ventre pour regarder sous le lit et salit sa chemise. Ne trouvant rien, il accuse ses frères, alors en vacances, de lui avoir caché son soulier, car un sans-soin ne reconnaît son désordre qu'à la dernière extrémité. C'était d'autant plus malheureux, que sa mère, après avoir reproché à Tony de trop promptement user ses souliers, lui en avait commandé deux paires; et les cordonniers, qui se font toujours attendre, ne les avaient pas encore apportés; en sorte que, pour le moment, il était réduit à cette seule paire de souliers.

Pendant que Tony appelait à son secours Gabrielle, la seule servante de la maison, des cris de joie annoncèrent l'arrivée du meilleur des oncles, dont le char à bancs retentissait dans la rue. On devait déjeuner à Saint-Cloud :

« Ah ! nous irons en bateau ! nous verrons la foire ! »

Tony entendait sa sœur et ses frères s'appelant, cherchant tous, l'une son châle et son chapeau, l'autre sa casquette. Ce fut enfin une émeute de famille, une de ces émeutes joyeuses, par lesquelles les tiroirs restent ouverts, et où les enfants se croient tout permis pour ne pas perdre un moment de joie.

« Et pas de soulier ! » disait Tony en pleurant de honte.

Il descend, et voit par une fenêtre ses frères parfaitement chaussés, lavés, boutonnés, gantés, regardant le char à bancs. Sa sœur, pomponnée par sa maman, piaffait autant que le cheval, qui avait aussi des bouffettes roses aux oreilles.

« Où est Tony ? Tony ! »

Tony remonte dans sa chambre. Il met son soulier tantôt à un pied, tantôt à un autre, comme pour se figurer qu'il en a deux, mais il n'en a qu'un. Tony repleure. Enfin, soutenu par l'espoir d'attendrir son oncle, sa mère, sa sœur, ses frères, et d'être emmené comme il est, il descend en oubliant son désordre, et il paraît les mains sales, la chemise déchirée, mal peigné, pas habillé du tout, rouge de désespoir. A cet aspect, un cri s'élève :

« Oh ! Tony ! Tony !

— Et il n'a qu'un soulier ! s'écrie le meilleur des oncles devenu terrible.

— Qu'as-tu fait de ton autre soulier, malheureux enfant ?

dit la mère. Oh ! Tony ! Tony ! s'écria-t-elle en pleurant à son tour.

— Mais cherche-le donc ! s'écria Georges.

— Impossible de le trouver ! répondit Gabrielle en apparaissant dans la cour.

— Oh ! dit Lucien, j'ai des chaussons de lisière, prends-en un.

— Non, dit le meilleur des oncles. Je lui donne encore cinq minutes pour être prêt, et après !... fouette cocher ! »

Toute la maison cherche le soulier, le soulier ne se trouve nulle part. Le chien se démenait sur le seuil de sa cabane en aboyant; il semblait partager la confusion générale. Pendant que sa mère fait une dernière tentative dans l'escalier, Tony tâche d'attendrir le meilleur des oncles, il crie :

« J'aurai de l'ordre, je rangerai tout ! emmène-moi ! »

L'oncle est impitoyable. Le neveu s'attache à l'oncle, il le prend par son gilet, s'accroche aux poches. En se sentant étreint par son neveu, l'oncle fait signe au gros cocher : le cocher arrache Tony. Le Sans-Soin est condamné à rester seul au logis avec Gabrielle.

« Ayez soin de lui, dit madame Gilbert. Tenez, achetez-lui une tarte aux abricots. »

Et en sortant, la mère, triste de n'avoir que trois de ses enfants, entendait les pleurs de Tony pendant que le char à bancs roulait. Tony, croyez-le bien, eut un affreux serrement de cœur en écoutant le bruit des roues. Quand il

n'entendit plus rien, il regarda dans la rue. Plus de char à bancs ! la rue est déserte. Tout le monde est allé à la campagne, et les passants lui semblent allant tous à Saint-Cloud. Tony rentre dans sa chambre et se dit :

« Je voudrais bien avoir de l'ordre comme Lucien !... »



Et le voilà qui se met à ranger tout chez lui : ses livres, ses crayons, sa boîte à couleurs, ses images coloriées, celles à colorier, ses livres délabrés auxquels il donne un certain air en les mettant sur la planche. Puis il range toutes ses affaires dans leur armoire. Enfin il nettoie sa chambre, et il éprouve ce certain contentement que cause l'ordre.

Quand il eut tout bien rangé, il alla voir dans le corridor, et regarda dans la cour. Que voit-il? son soulier!

son soulier à la gueule du chien qui l'avait sans doute caché sous la paille dans sa niche. Tony descend et aperçoit, au milieu de la cour, un papier plié en quatre. Comme il venait de se dire d'avoir de l'ordre, il ramasse le papier, le met dans sa poche, et reprend au chien son soulier en grondant le chien. Puis il revient à sa chambre, et se met à lire pour passer son temps de pénitence. Néanmoins il commençait à s'ennuyer, il cherchait à s'amuser, il regardait si tout était en ordre, il se disait : « Ils sont à Saint-Cloud, eux ! » Dans cette situation d'esprit, il ne fut pas insensible à l'invasion d'un jeune chat qu'il crut attiré vers lui par quelque instinct, car il vint à lui d'un certain air coquet comme pour dire :

« Jouons ensemble ! »

Pour répondre aux avances du chat, Tony prit le papier qu'il avait dans sa poche, il en fit une boule, y passa un bout de fil, et il simula les tours de passe-passe d'une souris pour le chat qui se prêta très-bien à cette petite guerre. Tout allait bien, Tony et son chat cabriolaient à l'envi, quand le bruit du char à bancs retentit, et Tony vit revenir sa famille dans un émoi qui ressemblait à de la consternation...

« Ah ! madame, dit Gabrielle, M. Tony a rangé son armoire et sa chambre !

— Il s'agit bien de cela ! cria le meilleur des oncles.

— Hélas ! dit madame Gilbert, il manque à mon frère un papier de la plus haute importance ; s'il ne le retrouve

pas, il perdrait quarante mille francs que ce méchant homme refuserait de lui payer. Il l'avait encore ici, et croit qu'il doit y être. »

Tout le monde se met à chercher, et après une demi-heure, personne ne trouve.

« Mon Dieu, dit madame Gilbert à son frère, pourquoi avoir mis la fête avant ce dernier payement; c'est moi qui suis cause de cette perte. »

Tony, fier de ses deux souliers, descend avec sa boule de papier et se montre; mais en apprenant la cause de la désolation, il dit à son oncle :

« Serait-cela ? »

Et l'oncle, en dépliant le papier, retrouve la pièce importante. Il embrasse Tony et lui dit :



« Allons tous à Saint-Cloud ; mais si je t'emmène, ce

n'est pas tant pour avoir gardé mon papier que tu as fait sortir de ma poche, que pour avoir rangé ta chambre, tes livres et ton armoire.»

Aujourd'hui, si vous prêtez quoi que ce soit à Tony, Tony vous le rend propre, sans déchirures ni taches. Il est le premier venu à l'école. En ne perdant point ses gants, il n'a plus d'engelures aux mains. Sa mère ne dépense plus autant d'argent en livres, car il a soin des siens. Enfin, il s'est corrigé.

DE BALZAC.





I

Comment la mère Michel fit la connaissance de son chat.

Il y avait à Paris, sous le règne du feu roi Louis XV, une vieille comtesse qu'on appelait Yolande de La Grenouillère, femme riche en terres et en argent comptant : c'était une respectable dame qui distribuait volontiers des aumônes aux pauvres de Saint-Germain-l'Auxerrois, sa paroisse, et même à ceux des autres quartiers. Son mari, Roch-Eustache-Jérémie, comte de La Grenouillère, était mort glorieusement à la bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745. La noble veuve l'avait longtemps pleuré, et le pleurait encore plusieurs fois par semaine. Restée sans

enfants, dans un isolement presque complet, elle s'était abandonnée à une bizarre manie, qui ne déparait en rien, il est vrai, ses vertus réelles et ses qualités éminentes : elle avait la passion des animaux ; passion malheureuse s'il en



fut, puisque tous ceux qu'elle avait possédés étaient morts entre ses bras. Le premier en date dans son affection avait été un perroquet vert, qui, pour avoir eu l'imprudence de manger du persil, avait succombé à d'effroyables coliques. Une indigestion de croquignoles avait enlevé à madame de La Grenouillère un carlin de la plus belle espérance. Un troisième favori, singe de l'intéressante famille des ouistitis, ayant un soir rompu sa chaîne, alla rôder sur les arbres du jardin, y reçut une averse et gagna un rhume de cer-



veau qui le conduisit à la tombe. La comtesse avait eu

ensuite des oiseaux de diverses espèces; mais les uns s'étaient envolés, les autres étaient morts de la pepie.



Accablée de tant de désastres, madame de La Grenouillère versa beaucoup de larmes. Ses amis, la voyant inconsolable, lui proposèrent successivement des écureuils, des serins savants, des souris blanches, des kakatoès; mais elle ne voulut rien entendre : elle refusa même un superbe caniche qui jouait aux dominos, dansait la gavotte, mangeait de la salade et faisait des versions grecques. « Non,



non, disait-elle, je ne veux plus de bêtes chez moi; l'air

de ma maison leur est funeste ! » Elle avait fini par croire à la fatalité.

Un jour qu'elle sortait de l'église, elle vit passer une bande d'enfants qui se bousculaient à l'envi en poussant de joyeux éclats de rire. Lorsque, installée dans son carrosse, elle put dominer la multitude, elle reconnut que la cause de ce vacarme était un pauvre chat à la queue duquel des malveillants avaient attaché une casserole. L'infortuné courait depuis longtemps, sans doute, car il



paraissait accablé de fatigue. Voyant qu'il ralentissait sa marche, ses persécuteurs formèrent un cercle autour de lui et commencèrent à lui jeter des pierres. Le malheureux chat courbait la tête; certain de n'être environné que d'ennemis, il se résignait à son triste sort avec l'héroïsme d'un sénateur romain. Déjà plusieurs projectiles l'avaient atteint, lorsque madame de La Grenouillère, saisie d'une compassion profonde, descendit de sa voiture, fendit la

presse et s'écria : « Je donne un louis à celui qui sauvera cet animal ! »

Ces mots produisirent un effet magique ; ils transformèrent les bourreaux en libérateurs ; le chat faillit être étouffé par ceux qui se disputaient l'honneur de le recueillir sain et sauf. Enfin une espèce d'Hercule terrassa ses rivaux, s'empara du chat et le présenta à demi mort à la comtesse.



« C'est bien, dit-elle ; tenez, mon brave homme, voici la récompense promise. »

Elle lui donna un louis d'or tout neuf qui sortait de la Monnaie ; puis elle ajouta : « Débarrassez ce pauvre animal de son incommode fardeau. »

Pendant que l'espèce d'Hercule obéissait, madame de La Grenouillère regarda l'être qu'elle venait de sauver. C'était le véritable type du chat de gouttière, et sa laideur naturelle était augmentée par les accidents d'une course longue et irrégulière : ses poils ras étaient souillés de boue ; on distinguait à peine, à travers des mouchetures variées, sa robe grise zébrée de noir. Il était d'une maigreur presque transparente, si efflanqué qu'on lui comptait les vertèbres, si chétif qu'une souris l'aurait abattu ; il n'avait pour lui qu'une seule chose, c'était de la physionomie.



« Mon Dieu, qu'il est laid ! » dit avec conviction madame de La Grenouillère après avoir terminé son examen.

Au moment où elle montait dans son carrosse, le chat fixa sur elle ses gros yeux vert de mer, et lui décocha un regard étrange, indéfinissable, à la fois plein de reconnaissance et de reproche, et si expressif que la bonne dame en fut brusquement fascinée ; elle lut dans ce regard

un discours d'une éloquence prodigieuse. Ce regard voulait dire : « Tu as cédé à un mouvement généreux ; tu m'as vu faible, souffrant, opprimé, et tu m'as pris en pitié. Maintenant que ta bienveillance est satisfaite, tu me regardes, et ma difformité t'inspire du mépris ! Je te croyais bonne, mais tu n'es pas bonne ; tu as l'instinct de la bonté, mais tu n'as pas la bonté. Si tu étais vraiment charitable, tu continuerais à t'intéresser à moi par cela même que je suis laid ; tu penserais que mes malheurs viennent de ma mauvaise mine, et que la même cause — quand tu m'auras laissé là, dans la rue, à la merci des méchants, — la même cause, dis-je, produira les mêmes effets. Va, ne t'enorgueillis pas de ta bienfaisance incomplète !... tu ne m'as pas rendu service, tu n'as fait que prolonger mon agonie : je suis un paria, le monde entier me repousse, je suis condamné à mourir ; que ma destinée s'accomplisse ! »

Madame de La Grenouillère fut émue jusqu'aux larmes, ce chat lui parut surhumain ; — non, c'était un chat : il lui parut *suranimal !* Elle songea aux mystères de la métempsycose, et s'imagina que ce chat, avant de revêtir sa forme actuelle, avait été un grand orateur et un homme de bien. Elle dit à sa dame de compagnie, la mère Michel, qui était restée dans la voiture :

« Prenez ce chat et emportez-le.

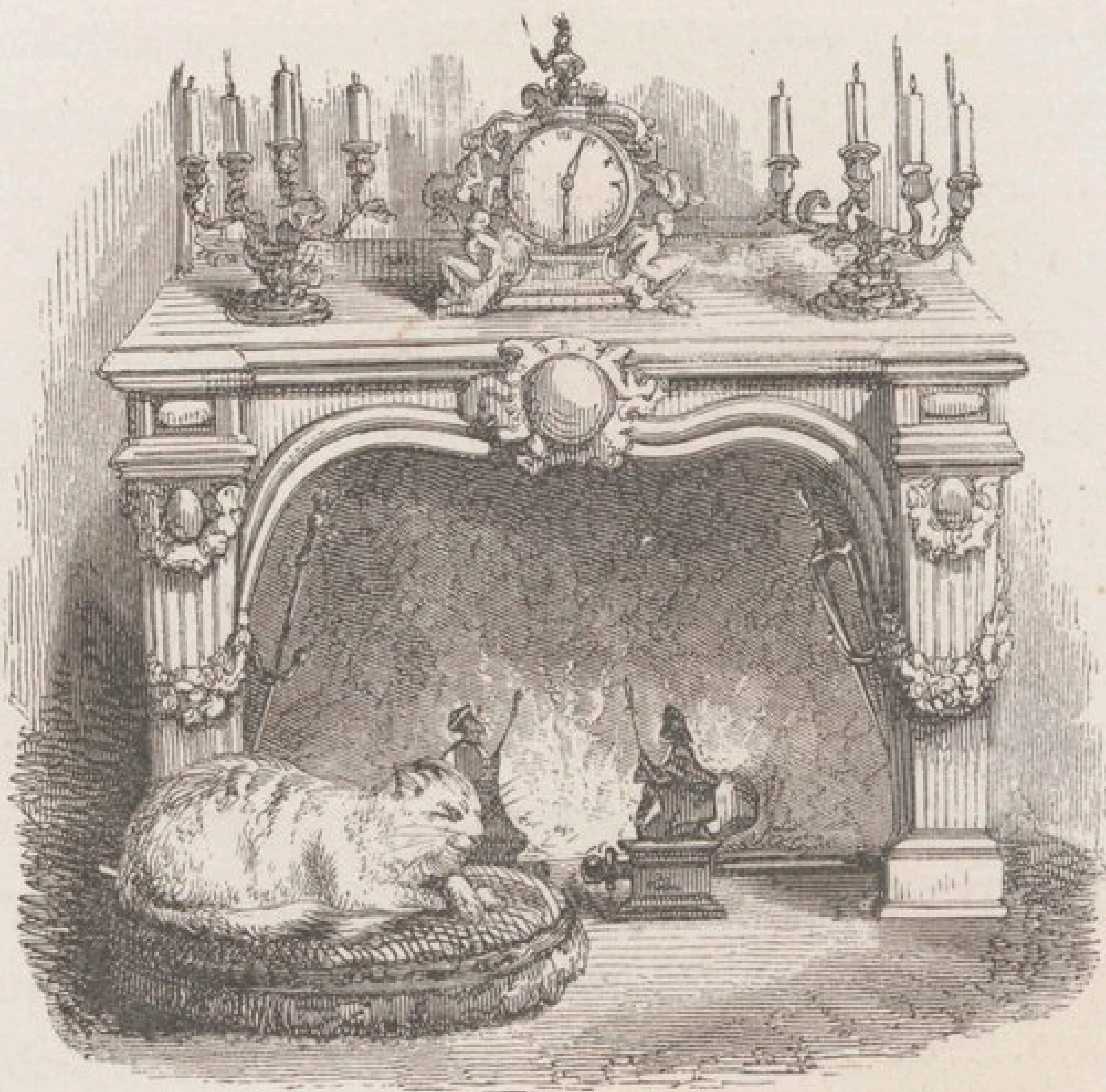
— Eh quoi ! vous l'emmenez ? madame ! repartit la mère Michel.

— Assurément : tant que je vivrai, cet animal aura

place à mon feu et à ma table : si vous voulez me plaire, traitez-le avec autant de zèle et d'affection que vous me traitez moi-même.

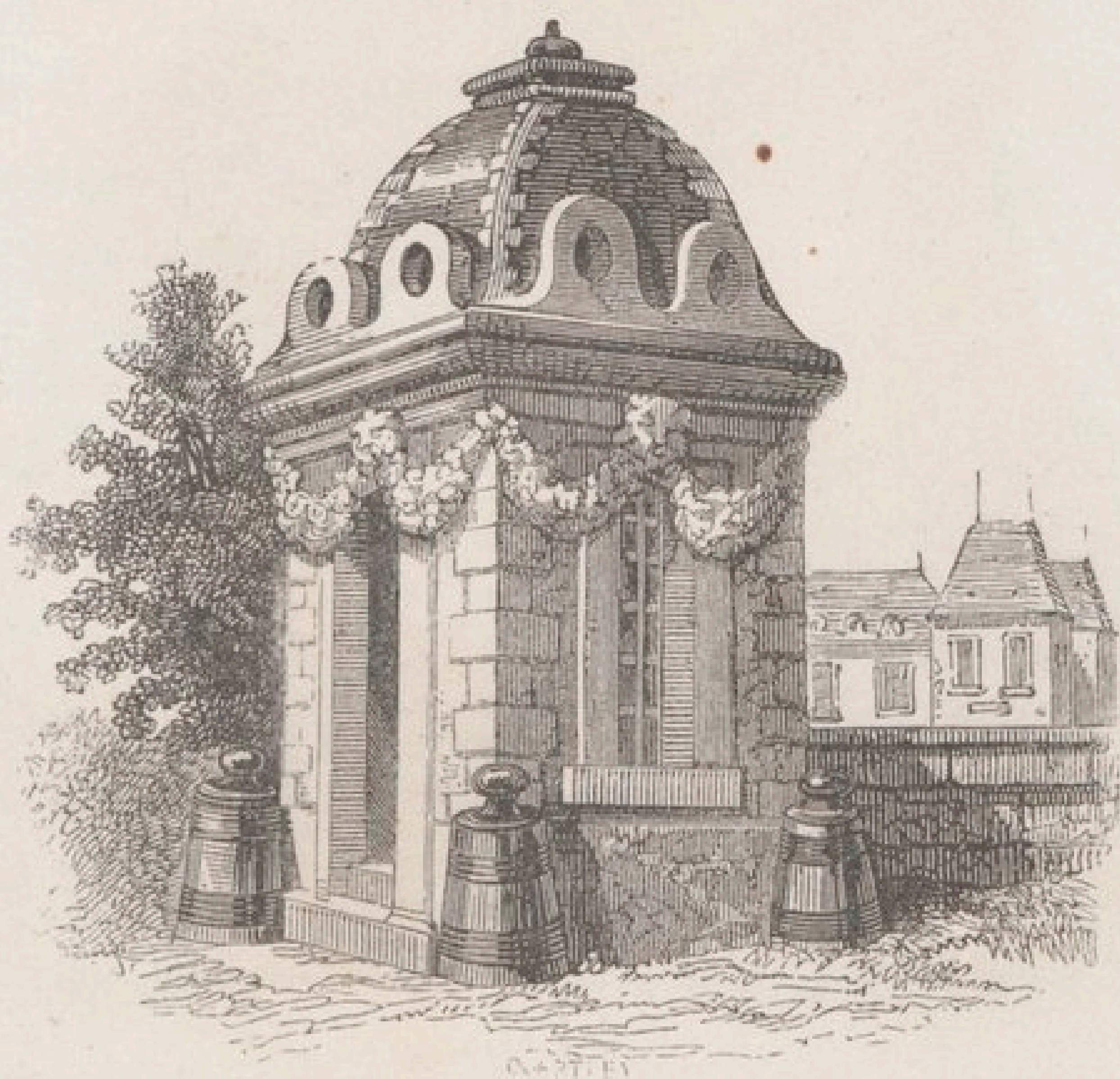
— Madame sera obéie.

— C'est à merveille ; et maintenant à l'hôtel ! »



II

Comment le chat fut installé chez madame de La Grenouillère
et confié aux soins de la mère Michel.



Madame de La Grenouillère habitait une magnifique maison située à l'angle des rues Saint-Thomas-du-Louvre et des Orties-Saint-Louis ; elle y vivait retirée, à la manière des patriarches, dans une société presque intime avec ses deux principaux domestiques : madame Michel, sa femme de confiance, et M. Lustucru, son maître d'hôtel. Ces serviteurs étant d'un âge assez avancé, la comtesse, qui avait

l'humeur facétieuse, les nommait, l'un le père Lustucru, et l'autre la mère Michel.



Les traits de la mère Michel portaient l'empreinte des meilleurs sentiments; mais autant elle montrait de franchise et d'abandon, autant le père Lustucru mettait de soin à dissimuler le fond de ses pensées. L'air patelin du maître d'hôtel pouvait abuser les gens sans expérience; mais sous le masque de sa fausse bonhomie, les fins ob-

servateurs découvraient aisément les inclinations les plus perverses; il y avait de la duplicité dans ses gros yeux bleus, de la colère concentrée dans ses narines, de l'astuce dans le bout de son nez effilé, de la malice dans les contours de ses lèvres. Toutefois cet homme, en apparence du moins, n'avait jamais forfait à l'honneur : il avait su garder les dehors de la probité; il cachait laborieusement la noirceur de son âme. Sa méchanceté était comme une mine dont on n'a pas encore allumé la mèche : elle attendait une occasion pour éclater.

Lustucru détestait les animaux; mais, pour flatter les penchants de sa maîtresse, il affectait de les idolâtrer. En voyant la mère Michel apporter dans ses bras le chat délivré, il se dit à lui-même : « Allons, encore une bête! comme s'il n'y avait pas assez de nous dans la maison! » Il ne put s'empêcher de lancer au nouveau venu un coup d'œil d'antipathie, puis, se modérant aussitôt, il s'écria avec une feinte admiration : « Ah! le beau chat! le joli chat! ce chat n'a pas son pareil! »

Et il le caressa de la façon la plus perfide.

« Vraiment! dit madame de La Grenouillère; vous ne le trouvez pas trop laid?

— Trop laid! comment donc! il a des yeux charmants. Mais fût-il affreux, en vous intéressant à lui, vous l'auriez métamorphosé!

— Il m'avait déplu au premier abord.

— Les êtres qui déplaisent au premier abord sont ceux

qu'on aime le plus par la suite, » repartit le père Lustucru d'un ton sentencieux.

On procéda immédiatement à la toilette du chat, qui, malgré son horreur instinctive pour l'eau, supporta les ablutions avec une résignation touchante ; il semblait deviner qu'elles l'embellissaient. Après lui avoir servi un



plat de rogatons, qu'il dévora avidement, on régla tout ce qui lui était relatif : les heures de ses repas, l'emploi de ses journées, le logement qu'il devait occuper. On songea aussi à lui donner un nom. La mère Michel et le père Lustucru en proposèrent plusieurs d'un assez beau choix, tels

que Mistigris, Tristapatte, Ratapon, Rodilardus; mais la comtesse les rejeta tous successivement. Elle désirait un nom qui rappelât les circonstances dans lesquelles le chat s'était trouvé. Un vieux savant, qu'elle consulta le lendemain, lui indiqua celui de *Moumouth*, composé de deux mots hébreux qui signifient *sauvé des casseroles*.

Au bout de quelques jours, Moumouth était méconnaissable : son poil avait été lustré avec soin; une nourriture succulente avait arrondi ses formes; ses moustaches se dressaient comme celles d'un matamore du dix-septième siècle; ses yeux brillaient comme des émeraudes; c'était une preuve vivante de l'influence du bien-être sur l'amélioration des races. Il devait principalement sa bonne mine à la mère Michel, à laquelle il avait voué une affectueuse reconnaissance; il avait, au contraire, pour le père Lustucru une aversion très-prononcée. Comme s'il eût deviné qu'il avait affaire à un ennemi, il refusait les aliments que lui présentait le maître d'hôtel; du reste, il le voyait fort peu.

Moumouth coulait des jours heureux, tout lui présageait un riant avenir; mais, pareils à l'épée de Damoclès, les chagrins sont toujours suspendus sur la tête des hommes et des chats. Le 24 janvier 1753, on remarqua dans Moumouth une tristesse inaccoutumée : il répondait à peine aux caresses que lui prodiguait madame de La Grenouillère; il ne mangea point, et passa la journée accroupi au coin du foyer, fixant sur le feu un regard morne et

lugubre. Il avait le pressentiment d'un malheur, et ce malheur arriva. Le soir, un courrier expédié du château



de La Gingeole, en Normandie, apporta à la comtesse une lettre par laquelle sa sœur cadette lui mandait que, s'étant cassé une jambe en tombant de voiture, elle avait besoin de son unique parente, et la priait d'accourir près d'elle au plus vite. Madame de La Grenouillère était trop sensible et trop bienveillante pour hésiter un seul instant.

« Je partirai demain, » dit-elle.

A ces mots, Moumouth, qui suivait des yeux sa bienfaitrice, fit entendre un miaulement mélancolique.

« Pauvre chat! reprit la dame attendrie, il faudra me séparer de toi! Je ne pourrai t'emmener, car ma sœur a le défaut de haïr les animaux de ton espèce : elle prétend qu'ils sont traîtres... Quelle calomnie! Dans sa jeunesse, elle caressait un jeune chat qui, trop vivement ému de

ces marques d'affection, l'égratigna bien involontairement : était-ce de la perfidie? Non, c'était de la sensibilité; et pourtant, depuis ce jour, ma sœur a juré aux chats une haine éternelle! »

Moumouth regarda sa maîtresse d'un air qui voulait dire : « Toi, du moins, tu nous rends justice, femme vraiment supérieure! »

Après un moment de silence et de recueillement, la comtesse ajouta : « Mère Michel, je vous confie mon chat.

— Nous en aurons bien soin, madame, dit le père Lustucru.

— Ne vous occupez pas de lui, je vous prie, interrompit la comtesse; vous savez qu'il vous a pris en grippe, que votre présence seule suffit pour l'irriter; pourquoi? Je l'ignore; mais enfin vous lui êtes insupportable.

— C'est vrai, dit avec contrition le père Lustucru; mais ce chat est injuste, car je l'aime, et il ne m'aime pas.

— Ma sœur est injuste aussi; les chats l'aiment peut-être, et elle n'aime pas les chats; je respecte son opinion, respectez celle de Moumouth. »

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton ferme, madame de La Grenouillère s'adressa à sa dame de compagnie. « C'est à vous, la mère Michel, à vous seule que je le confie; rendez-le-moi sain et sauf, et je vous comblerai de bienfaits : j'ai soixante-cinq ans, vous en avez dix de moins, il est probable que vous me fermerez les yeux...

— Ah! madame, pourquoi ces tristes idées?

— Laissez-moi achever. Dans la prévoyance d'un malheur, j'avais déjà songé à vous assurer une existence paisible; mais si vous me conservez Moumouth, je vous ferai une pension de quinze cents livres tournois.

— Ah! madame, dit la mère Michel d'un ton pénétré, il est inutile d'intéresser mes services : j'aime votre chat de tout mon cœur, et je lui serai toujours dévoué.

— J'en suis convaincue; aussi je saurai récompenser votre zèle. »

Durant ce colloque, le père Lustucru employait toutes ses forces à comprimer l'expression de sa jalousie : « Tout pour elle, et rien pour moi! se disait-il; quinze cents livres de rente, c'est une fortune, et elle les aurait!... oh! non, elle ne les aura pas! »

Le lendemain, dès sept heures et demie du matin,



quatre chevaux fringants étaient attelés à la chaise de

poste qui devait emmener l'excellente douairière en Normandie. Elle fit un dernier adieu à son favori, le pressa sur son cœur, et monta en voiture. Jusqu'alors Moumouth n'avait éprouvé qu'une vague inquiétude ; mais en ce moment il comprit tout ! il vit sa bienfaitrice prête à partir, et, tremblant de la perdre, il s'élança d'un bond auprès d'elle.

« Il faut que tu restes ici, » dit madame de La Grenouillère en s'efforçant de retenir ses larmes.

Le croirait-on ? le chat pleurait aussi !



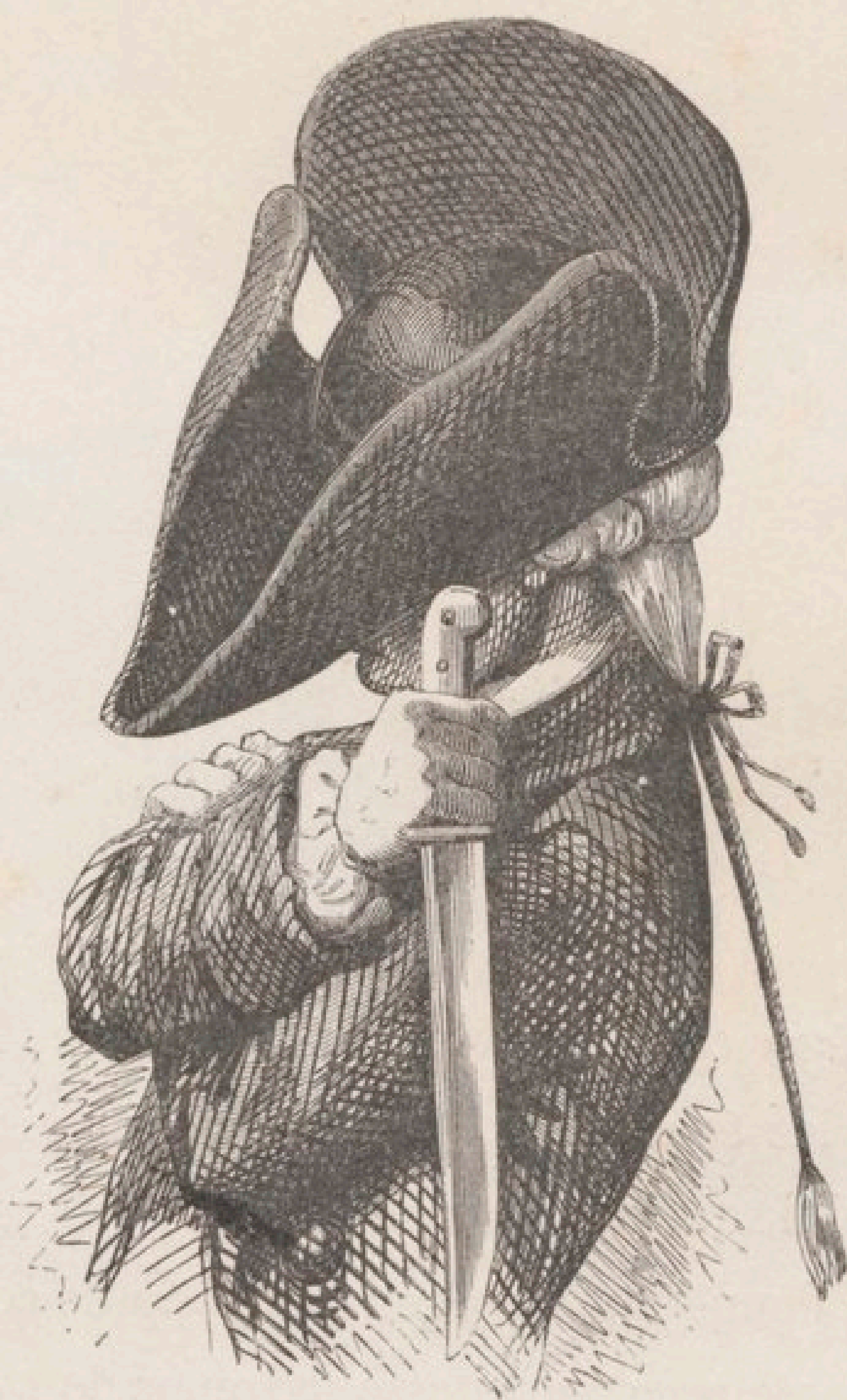
Pour abréger cette pénible scène, la mère Michel saisit le chat par les épaules, et l'arracha du coussin de la voiture, auquel il se tenait cramponné : la portière se ferma; les chevaux donnèrent un vigoureux coup de collier, et se mirent en route avec une vitesse moyenne de trois lieues à

l'heure; Moumouth se tordit dans une dernière convulsion, puis il s'évanouit.

Madame de La Grenouillère, la tête penchée en dehors de la chaise de poste, agita son mouchoir en criant : « Mère Michel, je vous recommande mon chat!

— Soyez tranquille, madame, je jure que vous le retrouverez gros et gras.

— Et moi, murmura le père Lustucru d'une voix sépulcrale, je jure qu'il mourra! »



III

Où se révèlent les bonnes qualités de la mère Michel
et la scélératesse du père Lustucru.

La mère Michel, digne de la confiance qu'on lui avait témoignée, montra pour Moumouth une tendresse vrai-



ment maternelle : elle le soigna, le dorlota, le sustenta si bien, qu'il devint l'un des plus beaux chats du quartier du Louvre, où il y en avait pourtant de magnifiques. Elle veillait constamment sur lui, lui servait les meilleurs mets, le couchait sur les plus moelleux édredons. Craignant qu'il ne fût un jour indisposé, elle voulut connaître les maladies auxquelles les chats sont habituellement sujets, et se procura différents ouvrages sur cette matière importante ; elle poussa même le dévouement jusqu'à lire

l'*Histoire des chats*, par François-Auguste Paradis de Moncrif, membre de l'Académie française.



La conduite de la mère Michel n'avait point pour motif un vil intérêt. Elle ne songeait guère à elle-même, la bonne vieille! contente de peu, elle aurait toujours assez pour vivre : elle ne désirait qu'une chambrette, du pain bis, du bois pendant l'hiver, et un rouet pour filer; mais elle avait des neveux, des nièces, des filleuls, auxquels elle espérait faire du bien; c'était à eux qu'elle destinait d'avance les dons de madame de La Grenouillère.

La prospérité toujours croissante de Moumouth exaspé-

rait le père Lustucru ; il voyait avec une sorte d'épouvante approcher l'heure où la fidèle tutrice allait être récompensée ; il rêvait sans cesse aux moyens de la perdre, de



lui ravir son pupille à quatre pattes, d'attirer sur elle la colère de leur maîtresse. A force d'entretenir sa haine et son envie par des réflexions solitaires, il en vint à ne plus reculer devant la perspective d'un forfait.

« Comment, dit-il, purger la maison de ce misérable chat ? Quelles armes employer contre lui ? le fer, le poison ou l'eau ?... J'emploierai l'eau ! »

Cette résolution prise, il ne songea plus qu'à l'exécuter, Il était difficile de s'emparer de Moumouth, que la mère

Michel perdait rarement de vue, et qui, n'ayant pas la moindre confiance dans le maître d'hôtel, se tenait constamment sur la défensive. Lustucru guetta pendant plusieurs jours une occasion favorable.

Un soir, après avoir fait un excellent repas, Moumouth s'était pelotonné près du feu du salon, aux pieds de la mère Michel, et dormait du sommeil du juste qui digère : le père Lustucru entra sur ces entrefaites.

« Bon ! dit-il, le chat dort... éloignons la gardienne.

— Que c'est aimable à vous de venir me tenir compagnie ! dit courtoisement la mère Michel ; vous vous portez bien, ce soir ?

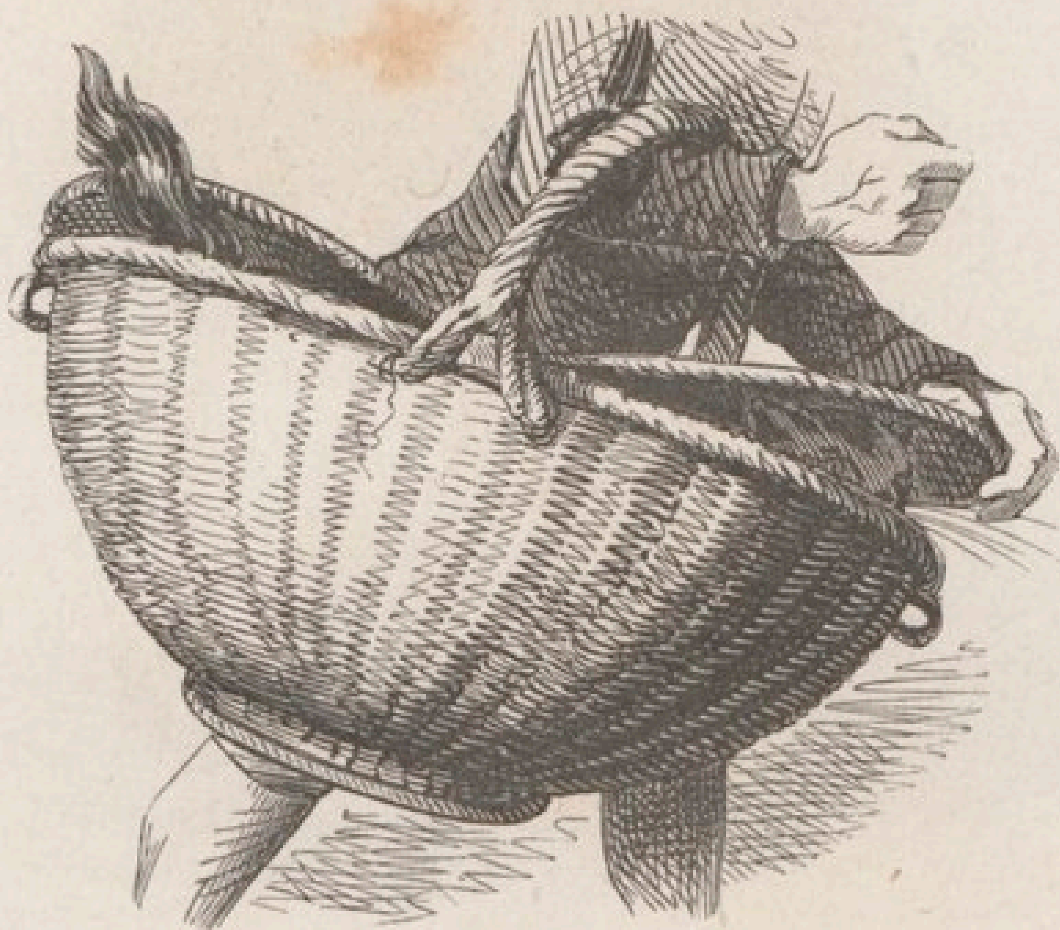
— Parfaitement ; mais tout le monde n'est pas comme moi : notre suisse, par exemple, est dans un état déplorable ; il souffre à l'excès de ses rhumatismes, et serait très-heureux de vous voir un moment. Vous avez de bonnes paroles pour consoler les affligés et d'excellentes recettes pour les guérir : allez donc rendre une petite visite à notre ami Krautman ; je suis persuadé que votre présence le soulagera. »

La mère Michel se leva aussitôt et descendit chez le concierge, qui éprouvait en effet de violentes douleurs rhumatismales.

« A nous deux maintenant ! » s'écria le père Lustucru.

Il s'avança dans l'antichambre à pas de loup en marchant sur la pointe des pieds, et prit un panier couvert qu'il avait caché au bas d'une armoire. Puis il revint

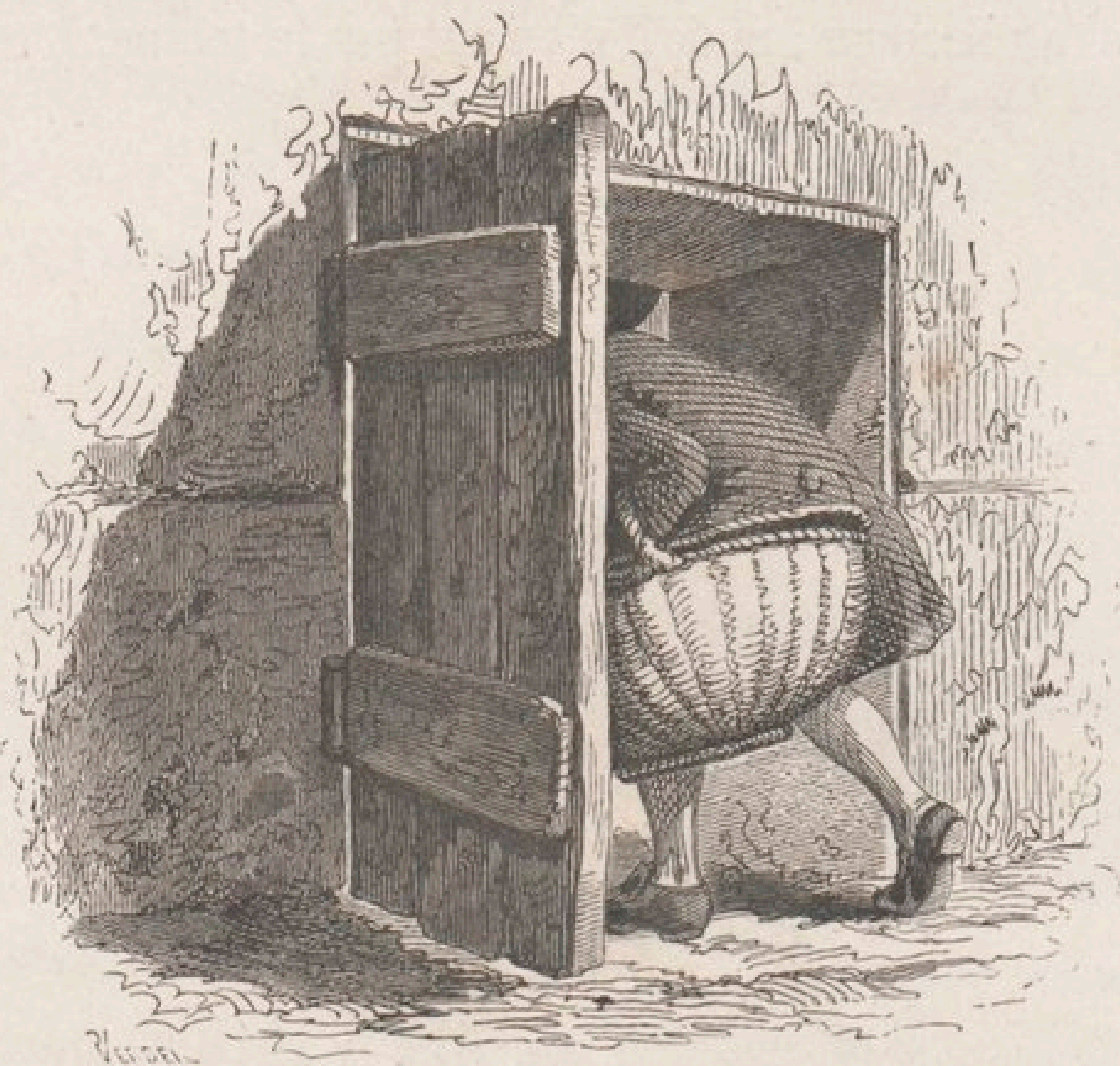
auprès de Moumouth, qu'il saisit brusquement par le cou : l'infortuné, s'éveillant en sursaut, se trouva suspendu dans le vide, face à face avec le père Lustucru, son ennemi. Dans cette horrible situation, il voulut crier, se débattre, appeler au secours ; mais il n'en eut pas le temps. L'odieux



maître d'hôtel plongea le pauvre chat dans le panier, assujettit solidement le couvercle, et gagna rapidement l'escalier, les yeux hagards, les cheveux hérissés comme un homme qui commet un crime.

Il faisait une belle nuit de février : un ciel clair, une température sèche et froide ; la lune brillait de tout son éclat, mais par intervalles de gros nuages en cachaient la face et rendaient l'obscurité complète. Le père Lustucru

avait à traverser le jardin de l'hôtel pour sortir par une petite porte dont il s'était procuré la clef : il se glissa de



massif en massif, en ayant soin de ne suivre les allées que dans les instants où les ténèbres le favorisaient. Il avait entr'ouvert la porte, quand il entendit au dehors un grand bruit de pas et de voix : il tressaillit involontairement, se tint immobile, et prêta l'oreille.

« Quelle sottise ! dit-il après un moment d'observation silencieuse, j'avais oublié que nous étions en carnaval : ce sont des masques qui passent ! »

C'était, en effet, une bande de masques qui venait du



Palais-Royal. Lustucru attendit qu'ils fussent éloignés, puis il sortit avec précipitation; dès qu'il fut sur le quai, dans la joie d'avoir réussi, il se mit à siffler un air de gavotte en battant des entrechats : ses transports rappelaient ceux du cannibale qui danse autour de sa victime.

Il remonta la Seine jusqu'au pont Notre-Dame, s'arrêta au milieu, étendit le panier en dehors du parapet, le renversa brusquement, et lança le malheureux Moumouth dans les eaux glacées du fleuve. Le chat, en franchissant l'espace, fit entendre un cri qui semblait partir d'une voix humaine : l'assassin frémit; mais son émotion fut de

courte durée, et, mettant les mains dans ses poches, il dit d'un ton de raillerie amère :

« Bon voyage, cher Moumouth, tâche d'arriver à bon



port!... Mais, j'y songe, ajouta-t-il, les chats savent nager; ce brigand est capable de se tirer d'affaire! Bah! bah! il y a loin du pont Notre-Dame à la rue Saint-Thomas-du-Louvre! »

Rassuré par cette réflexion, Lustucru continua sa route, rentra par la porte du jardin, monta avec précaution dans sa chambre, et se tint en embuscade, prêt à jouir des lamentations de la mère Michel. Celle-ci s'était attardée chez le suisse; elle en sortit pour donner à son chat la

tasse de lait sucré qu'elle lui servait tous les soirs.

Elle monta dans le salon à pas comptés, calme et ne prévoyant aucune catastrophe. Lorsqu'elle n'aperçut plus Moumouth à la place qu'il avait occupée, elle crut simplement qu'il s'était blotti derrière les coussins du sofa; elle chercha dessus et dessous, visita sous les autres meubles, et courut dans l'escalier en appelant : « Moumouth! Moumouth! »

« Il ne me répond point, dit-elle; mais, quand je suis descendue, Lustucru était auprès de lui; peut-être va-t-il m'en donner des nouvelles. »

Elle frappa aussitôt à la porte du maître d'hôtel, qui eut l'air de se réveiller d'un profond sommeil, et demanda d'un ton bourru ce qu'on lui voulait.

« Moumouth n'est pas ici?

— Est-ce que votre chat vient jamais chez moi? vous savez qu'il ne peut pas me souffrir.

— Hélas! où est-il? Je l'ai laissé au salon, près du feu, et je ne le retrouve plus.

— Serait-il perdu? dit le père Lustucru, feignant la plus vive anxiété.

— Perdu! oh! non, c'est impossible! il est dans quelque coin de la maison.

— Il faut le chercher, dit gravement le fourbe, il faut le chercher à l'instant même; Moumouth est une bête précieuse qui mérite bien qu'on réveille pour lui les domestiques. »

Tous les habitants de l'hôtel furent mis en réquisition;



chacun s'arma d'un flambeau, et l'on fouilla les coins et recoins, depuis la cave jusqu'au grenier, depuis la cour jusqu'au jardin. Lustucru dirigeait les opérations avec un zèle apparent. Après d'infructueuses recherches, la mère Michel, épuisée d'émotions et de fatigue, se jeta anéantie sur un fauteuil.

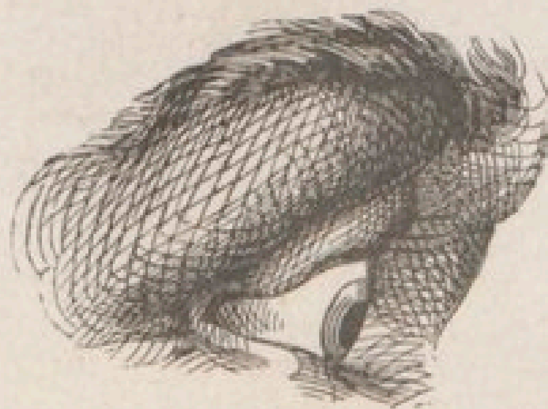


« Hélas! dit-elle, je ne l'ai quitté qu'un instant, et c'était pour une bonne action.

— Je commence à croire que votre chat est définitivement perdu, repartit Lustucru d'un ton sévère; c'est un grand malheur pour vous! Que dira madame de La Grenouillère à son retour? Elle est capable de vous chasser!

— Me chasser! s'écria la mère Michel se redressant tout à coup de toute la hauteur de sa taille; puis elle s'affaissa sur elle-même; son visage pâlit, ses yeux se fermèrent, et elle tomba sans connaissance.

Le père Lustucru la contempla d'un œil sec, sans éprouver le moindre remords : il riait, l'infâme!



IV

Le chat de la mère Michel déploie une intelligence au-dessus de son état, et se montre fort dans l'adversité.

Nous avons perdu de vue Moumouth au moment où, précipité du haut du pont Notre-Dame, il se débattait



dans les flots. Par bonheur pour lui, les piles de l'arche principale avaient un rebord assez large, auquel il put s'accrocher. De là il promena ses regards autour de lui : la Seine lui parut un Océan sans bornes : il crut au-dessus

de ses forces de la traverser. Plutôt que de chercher des rivages qui lui semblaient devoir fuir devant lui, il préféra demeurer à sa place, au risque d'y périr de faim ou de froid, ou d'être enlevé par une vague. Il miaula d'abord en signe de détresse; mais bientôt, se croyant perdu sans ressource, il jugea inutile de se fatiguer la poitrine, et



attendit les événements avec la résignation qui faisait la base de son caractère.

Vers cinq heures du matin, deux rentiers de l'île Saint-Louis, très-grands amateurs de la pêche, vinrent jeter leurs lignes de fond du haut du pont Notre-Dame.



« Vous êtes matinal, voisin Guignolet, dit celui qui était arrivé le dernier ; il paraît que nous avons eu tous deux la même idée ?

— Et nous avons bien fait, voisin Croquemouche : il y a eu de la crue cette nuit, les poissons descendent en masse de la haute Seine, et il faudrait être horriblement maladroit pour n'en pas prendre.

— Voulez-vous conclure un accommodement, voisin Guignolet? Pêchons de concert, partageons le butin, et déjeunons ensemble aujourd'hui.

— Tope! » dit M. Guignolet. Et comme tous deux tenaient leur ligne de la main droite, ils se frappèrent réciproquement dans la main gauche afin de sceller le traité.

Moumouth, en voyant descendre ces deux lignes, avait conçu quelque espérance; aussitôt qu'elles furent à sa portée, il s'y cramponna, et les pêcheurs, sentant un poids



inaccoutumé, crièrent à la fois : « Ça mord! ça mord! » puis ils se hâtèrent de tirer les ficelles,

« Je parie que j'ai pris un barbillon, dit M. Guignolet avec le regret de ne pouvoir se frotter les mains pour témoigner sa satisfaction.

— Je dois avoir une grosse carpe, » repartit M. Croquemouche.

A peine avait-il achevé sa phrase que Moumouth sauta sur le parapet.

« Trahison ! » dirent les deux pêcheurs, et ils se mirent à la poursuite du quadrupède si miraculeusement sorti des eaux ; mais il courait plus vite qu'eux et leur échappa sans peine. Dès qu'il fut seul, il reprit haleine, examina les maisons, et, n'en trouvant pas une qui ressemblât à la sienne, il conclut naturellement qu'elle n'y était pas. Il fallait pourtant qu'il se procurât un gîte; grelottant de froid et haletant de sa course, il ne pouvait rester une minute de plus dans la rue sans s'exposer à une fluxion de poitrine. Guidé par la clarté d'un four, il pénétra dans l'atelier souterrain d'un boulanger, se cacha derrière une pile de corbeilles à pain, et s'y assoupit paisiblement.

Il fut réveillé par la faim.

Moumouth était né de parents pauvres qui l'avaient abandonné dès sa plus tendre enfance ; il avait été élevé dans la rue, contraint de pourvoir lui-même à sa subsistance, formé à l'école du malheur : aussi connaissait-il à fond l'art de prendre les rats et les souris : art utile, trop souvent négligé par les chats de bonne maison. Il se mit aux aguets, et surprit une souris qui était sortie de son

trou pour manger la farine; il se précipita sur l'imprudente en décrivant ce que les géomètres appellent une parabole, et lui mordit le museau pour l'empêcher de crier. Cette chasse, quoique conduite avec adresse et en silence, attira l'attention d'un jeune mitron.



« Tiens, un chat! » s'écria l'apprenti en s'armant d'une pelle.

Le maître boulanger tourna les yeux du côté de Moumouth, le vit occupé à manger la souris, et dit au jeune mitron : « Ne lui fais pas de mal; tu vois bien qu'il nous rend service.

— Mais d'où diable sort-il?

— Que t'importe, pourvu qu'il soit utile ici? répliqua le boulanger, qui était un homme assez éclairé et avait poussé ses humanités jusqu'en quatrième. Mange, mange, mon ami, poursuivit-il en se baissant doucement pour caresser Moumouth : croque le plus de souris possible, il en restera toujours trop! »

Notre chat profita de la permission qui lui était accordée. Après s'être rassasié, il voulut sortir pour chercher l'hôtel de La Grenouillère; mais le boulanger lui barra le passage.

« Un instant! dit-il; j'avais besoin d'un bon chat, le ciel me l'envoie, et je ne me pardonnerais pas de le laisser échapper. Holà! Jacques, ferme avec soin toutes les ouvertures, et, si ce drôle fait mine de se sauver, applique-lui trois ou quatre bons coups de balai. »

Ainsi l'hôte de Moumouth devenait son tyran; tant il est vrai que l'intérêt personnel déprave les meilleures natures! Notre chat, comme s'il eût compris ce qui se passait, sauta sans hésiter sur les épaules du mitron, et de là sur la voie publique. Un nouveau danger l'attendait. Surpris de son apparition inattendue, un énorme bouledogue se mit en arrêt devant lui. Moumouth eût vivement désiré esquiver une lutte désavantageuse; mais le chien le couvait des yeux, ne perdait pas un de ses mouvements, allait à droite quand Moumouth allait à droite, à gauche quand Moumouth allait à gauche, et grognant

toujours d'une voix menaçante; tous deux se tinrent un instant en observation : le bouledogue, les pattes tendues, les dents serrées, le corps en arrière; le chat, la gueule ouverte, le dos hérissé, la tête basse et penchée en avant. Aucun d'eux ne semblait disposé à entamer les hostilités.



Enfin le chien se rue sur son adversaire; mais celui-ci l'évite adroitement, passe par-dessus, et se sauve dans la direction du quai; le bouledogue lui donne la chasse : ils partent, ils percent la foule des passants, ils se faufilent entre les voitures; par un esprit naturel d'imitation, les chiens errants qu'ils rencontrent les suivent à la file, si

bien qu'au bout d'une minute l'infortuné Moumouth en a plus de trente-sept à ses trousses.



« Je suis perdu, se dit-il, mais du moins je vendrai chèrement ma vie ! »

Il s'accule contre un mur, se dresse fièrement sur ses pieds; grinçant des dents, le poil hérissé, il contemple ses nombreux ennemis d'un œil si terrible que tous reculent comme un seul homme. Profitant de leur incertitude, Moumouth se retourne tout à coup et monte le long de la muraille; il est promptement hors de la portée des chiens, mais il n'est pas encore sauvé : s'il fait un faux

pas, si ses forces l'abandonnent, si le plâtre se détache sous ses griffes, vingt gueules béantes, avides de carnage, sont là pour l'engloutir dans sa chute !

Cependant la mère Michel avait passé la nuit à gémir : elle ne pouvait se consoler du départ de Moumouth ; elle l'appelait sans cesse d'une voix plaintive, et, — s'il faut en croire la chanson populaire, — on l'entendait crier par la fenêtre : « Qui est-ce qui me le rendra ? »

Le matin, au lever de la riante aurore, le perfide Lustucru se présenta à la mère Michel pour lui dire : « Eh bien, ma chère camarade, l'avez-vous trouvé ?

— Hélas ! non, murmura-t-elle ; savez-vous quelque chose sur son compte ?

— Rien de positif, répliqua le maître d'hôtel qui voulait tourmenter la pauvre femme ; mais j'ai rêvé de lui toute la nuit ; il m'est apparu en songe, la figure blême, l'air défait, comme un chat qui ne se porte pas bien.

— En quel endroit était-il ?

— Il m'a semblé qu'il était dans un jardin, au pied d'un bosquet de lilas. »

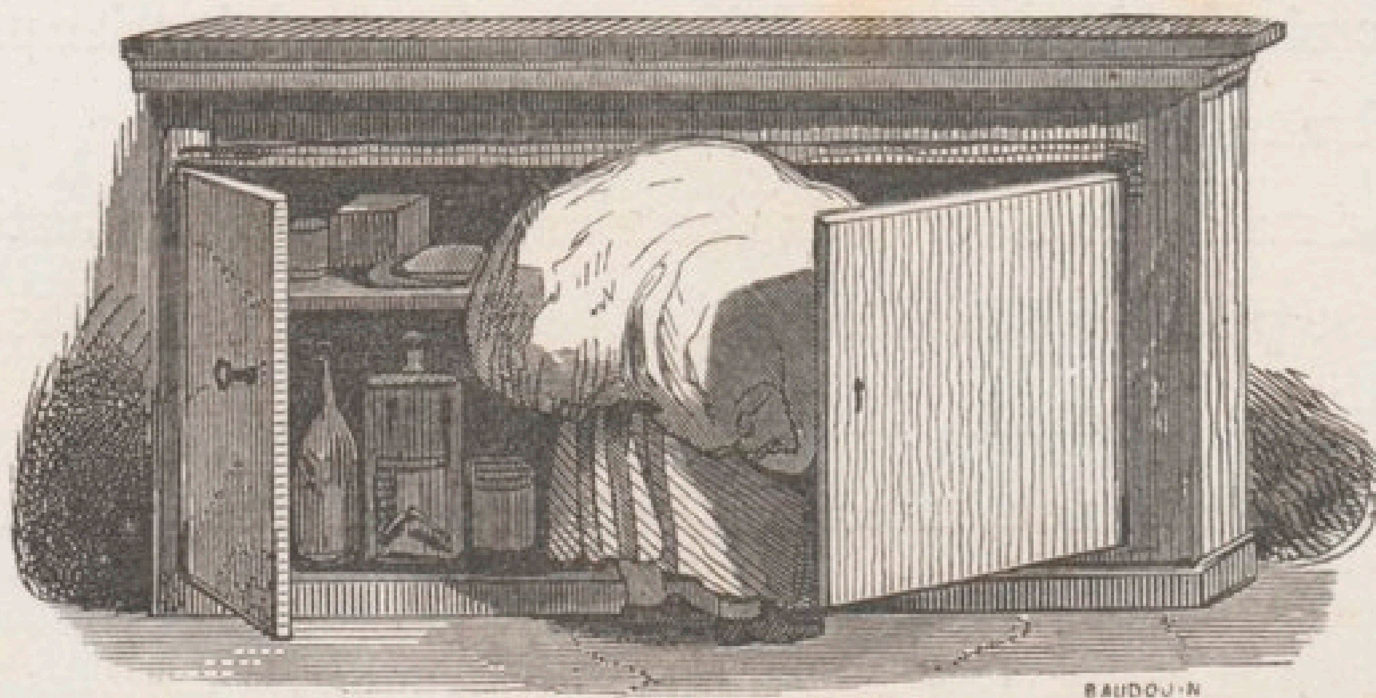
Aussitôt la mère Michel courut dans le jardin, où, comme vous le pensez, elle ne trouva point celui qu'elle cherchait.

Durant toute la journée, Lustucru se plut à lui donner de fausses joies, suivies d'un redoublement de tristesse.

« La mère Michel, lui disait-il, tout à l'heure, en passant

près de l'office, j'ai cru y entendre une espèce de miaulement. »

Et la mère Michel s'empressait de visiter l'office.



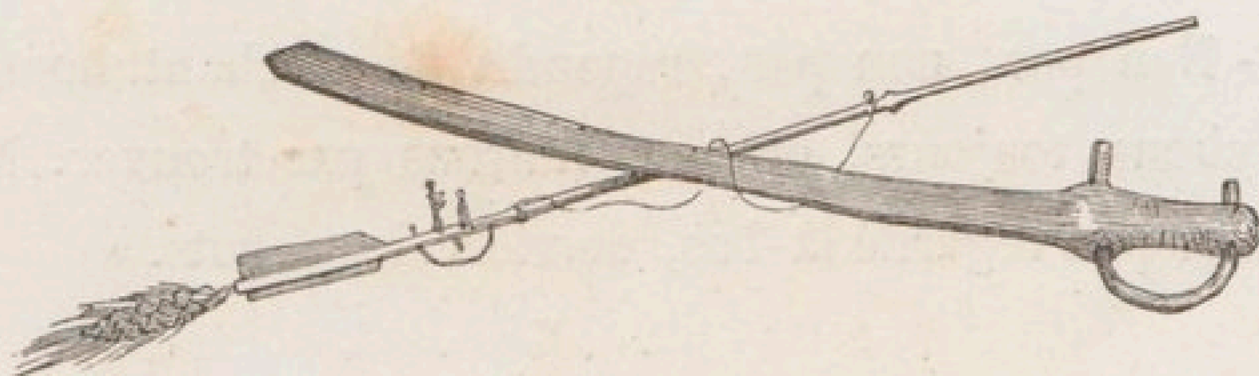
Ou bien il arrivait tout essoufflé auprès d'elle, pour lui crier : « Nous le tenons enfin ! Je suis presque certain qu'il est à fureter dans la cave. »

Et la mère Michel s'aventurait sous les voûtes sombres de la cave, où elle ne rencontrait que des rats.

Ce fut vers le soir que Lustucru prononça les paroles dont la chanson populaire nous a transmis le souvenir :

« Allez, la mèr' Michel,
Vot' chat n'est pas perdu ;

Il est dans le grenier,
Qui fait la chasse aux rats,
Avec un fusil d' paille
Et un sabre de bois. »



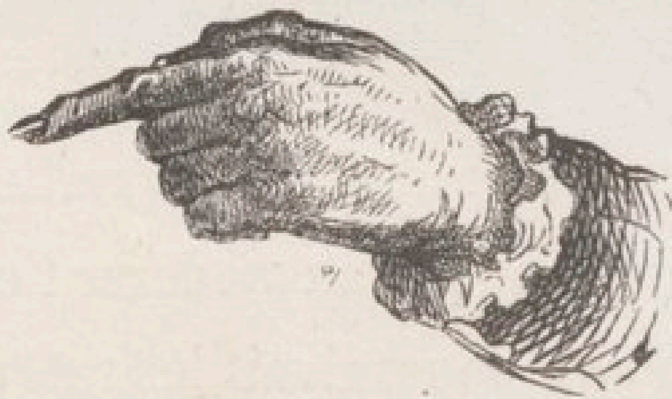
Ces mots étaient empreints d'une raillerie amère dont le père Lustucru n'avait pas su modérer l'expression. Prétendre que Moumouth poursuivait les rats avec un fusil de paille et un sabre de bois, c'était supposer un fait complétement invraisemblable, car on n'a jamais vu aucun chat se servir de pareilles armes. Mais les angoisses de la mère Michel lui avaient tellement troublé l'esprit, qu'elle remarqua seulement ce qui pouvait lui donner une lueur d'espoir.

« Il est dans le grenier! s'écria-t-elle sans faire attention au reste de la phrase; courons-y, mon cher monsieur! allons le chercher!... Donnez-moi le bras, car je suis si inquiète, si troublée, si harassée de fatigue, que je n'aurais pas la force de monter. »

Tous deux se rendirent au grenier, et la mère Michel, une lanterne à la main, se promena dans les mansardes et sous les combles. Partout régnaient le silence et la solitude.

« Vous vous êtes encore trompé, murmura la mère Michel.

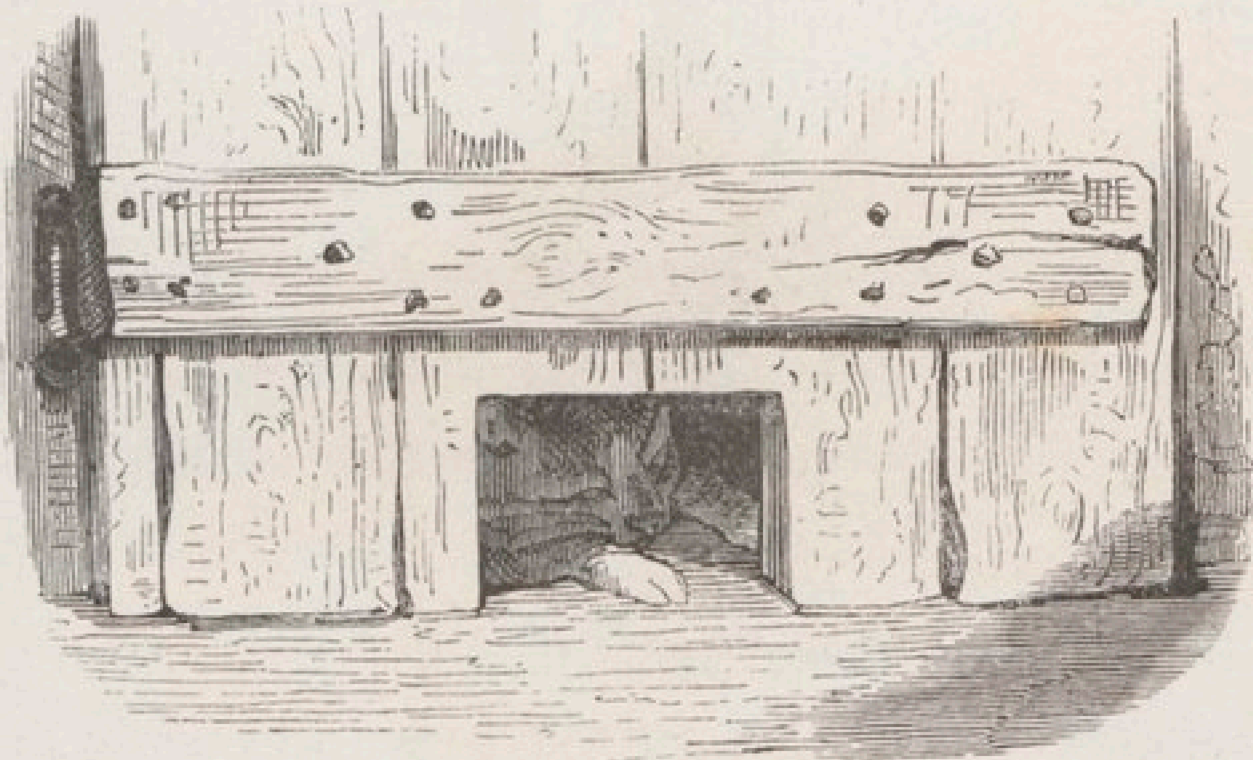
— Non pas, non pas, répondit le méchant homme ; cherchons toujours, et nous finirons par trouver. Nous n'avons pas regardé là-bas, derrière les fagots. »



La crédule mère Michel s'avança dans la direction indiquée, et, à la grande stupéfaction de Lustucru, le chat, qu'il croyait noyé, apparut, plein de force et de santé, et fixant sur lui des regards d'indignation :

« C'est lui ! c'est bien lui ! dit la mère Michel en saisissant Moumouth entre ses bras. Ah ! mon cher monsieur Lustucru ! mon bon et véritable ami, que je vous remercie de m'avoir conduite ici ! »

Le maître d'hôtel n'était guère sensible à des compliments qu'il méritait si peu. Blême, glacé, immobile, il courbait la tête devant sa victime ressuscitée, dont il ne pouvait s'expliquer le salut. C'était pourtant chose toute simple : Moumouth, poursuivi par les chiens, était parvenu à franchir une muraille, et, de gouttière en gouttière, de jardin en jardin, de toit en toit, il avait regagné son domicile; mais, craignant le ressentiment de son



ennemi, il n'avait pas osé paraître, et s'était caché dans le grenier.

« Suis-je le jouet d'un cauchemar? se dit le père Lustucru. Est-ce réellement ce coquin de Moumouth que j'ai là

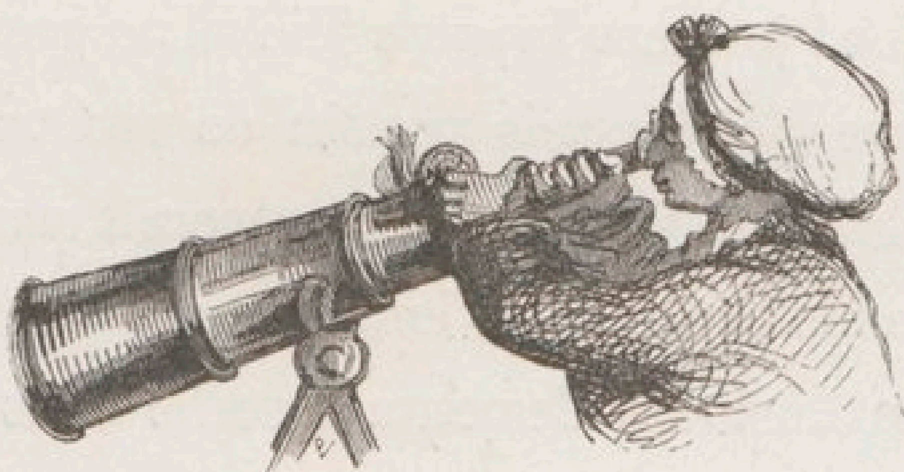
sous les yeux, en chair et en os? N'est-ce que son ombre qui revient pour me tourmenter?... Ce chat est donc le diable en personne? »

Ce chat n'était pas le diable, mais la Providence avait veillé sur lui.



V

Le chat de la mère Michel lutte victorieusement contre son ennemi.



Les événements que nous avons rapportés dessinèrent nettement la position de nos personnages. Craignant de perdre à la fois un chat bien-aimé et les avantages qu'elle ambitionnait, la mère Michel redoubla de vigilance et d'attention. Moumouth, sachant désormais à qui il avait affaire, se promit d'éviter le maître d'hôtel, ou de le combattre, au besoin, des griffes et des dents. Quant au père Lustucru, il suffisait que ses projets eussent été déjoués pour qu'il y persistât avec acharnement; il voulait maintenant la perte du pauvre et innocent Moumouth, non plus seulement par jalousie pour la mère Michel, mais par inimitié contre le chat lui-même.

« O comble de l'humiliation! se disait-il avec chagrin. Je devrais me cacher, me retirer dans un désert, m'en-

foncer dans les entrailles de la terre !... Quoi ! moi ! Jérôme Lustucru, homme mûr, homme de savoir et d'expérience, homme — j'ose le dire — charmant en société... je suis vaincu, bafoué, pris pour dupe par un chat de gouttières !... je le laisse au fond de l'eau, et je le retrouve au haut d'une maison ! je veux le séparer de sa gardienne, et je contribue à leur réunion ! je mène la mère Michel au grenier pour la mieux torturer, et j'y suis témoin de ses transports de joie !... le chat que je crois mort reparaît pour me braver !... Il ne me bravera pas longtemps ! »

Et le père Lustucru demeura absorbé dans une méditation profonde.



Ce jour-là, Moumouth n'avait pas encore dîné, et il indiquait, par des miaulements expressifs, qu'il mettrait volontiers quelque chose sous la dent. La mère Michel

lui dit aussitôt, — car elle lui parlait comme à un être intelligent :

« Patience ! monsieur, on va s'occuper de vous. »

Elle descendit du salon, où elle se tenait habituellement depuis le départ de la comtesse de La Grenouillère, et le chat, qui l'accompagnait, fut visiblement contrarié en lui voyant prendre le chemin de la chambre de Lustucru. Néamoins, il y entra avec elle, persuadé que, en présence de cette amie fidèle, le maître d'hôtel n'oserait rien entreprendre contre lui.

Au-moment où elle frappait à la porte, le père Lustucru venait de prendre sur une planche un papier vert qui portait cette étiquette : *Mort aux rats.*



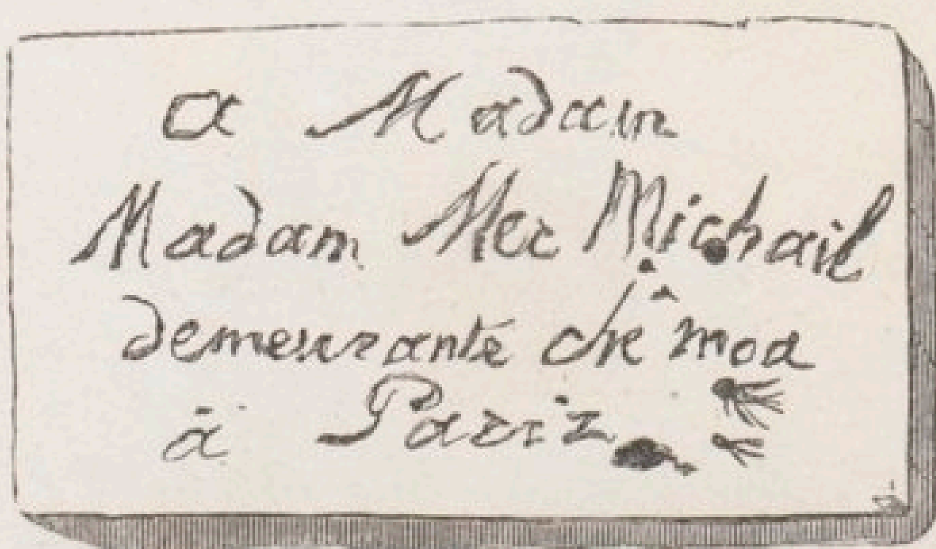
« Voilà mon affaire, se dit-il en serrant le papier dans sa veste ; la *mort aux rats* doit être aussi de la *mort aux*

chats; notre cher Moumouth en fera l'essai... Qu'y a-t-il pour votre service, ma bonne dame Michel?

— Il est cinq heures, monsieur Lustucru, et vous oubliez mon chat.

— Moi, l'oublier! dit le maître d'hôtel en joignant les mains, comme s'il eût été douloureusement affecté d'un tel soupçon; je songeais à lui tout à l'heure... Je vais lui préparer une pâtée si délicieuse... qu'il n'en voudra jamais d'autres!

— Merci, monsieur Lustucru; je rendrai compte à madame la comtesse de vos égards pour son favori. J'ai reçu aujourd'hui même une lettre d'elle : elle me mande qu'elle



reviendra prochainement, qu'elle espère trouver Moumouth en bon état, et qu'elle me réserve une forte gratification. Vous comprenez ma joie, monsieur Lustucru! Ma sœur est restée veuve avec quatre enfants, auxquels je fais passer chaque année l'argent de mes petites épargnes;

jusqu'à présent ces secours ont été bien peu de chose, mais grâce aux dons de madame la comtesse, ces pauvres enfants pourront aller à l'école et apprendre un bon métier. »

En prononçant ces paroles, la mère Michel avait les yeux humides et rayonnants de la plus douce joie, celle que l'on goûte à faire ou à méditer de bonnes actions. Pourtant le maître d'hôtel ne fut pas ému. Il s'était si docilement abandonné à ses mauvaises passions, qu'elles le maîtrisaient tout entier, s'étendaient sur toute son âme et y avaient étouffé par degrés tous les sentiments honnêtes, comme l'ivraie qu'on laisse croître étouffe le bon grain.

On aurait dit que Moumouth comprenait cet homme ; il s'approcha de la mère Michel, qui s'était assise pour causer un instant, la supplia des yeux et la tira par le bas de sa robe, comme pour lui dire : Allons-nous-en.

« Prends garde ! dit la bonne dame, tu vas déchirer ma robe. »



Moumouth recommença le même manége.

« Est-ce que tu voudrais sortir d'ici ? » reprit la mère Michel,

Moumouth fit plusieurs cabrioles de l'air le plus affirmatif.

« Décidément, ajouta-t-elle, ce chat n'est à son aise que dans le salon. »

Elle se leva et se retira, précédée de Moumouth qui bondissait de joie.

Un quart d'heure après, le maître d'hôtel avait confectionné une pâtée des plus appétissantes, composée de blanc de volaille, de pain de première qualité, et d'autres ingrédients justement estimés des gourmets. Après y avoir introduit une dose notable de mort aux rats, il la déposa dans l'antichambre et cria en entr'ouvrant la porte du salon :



« Monsieur est servi. »

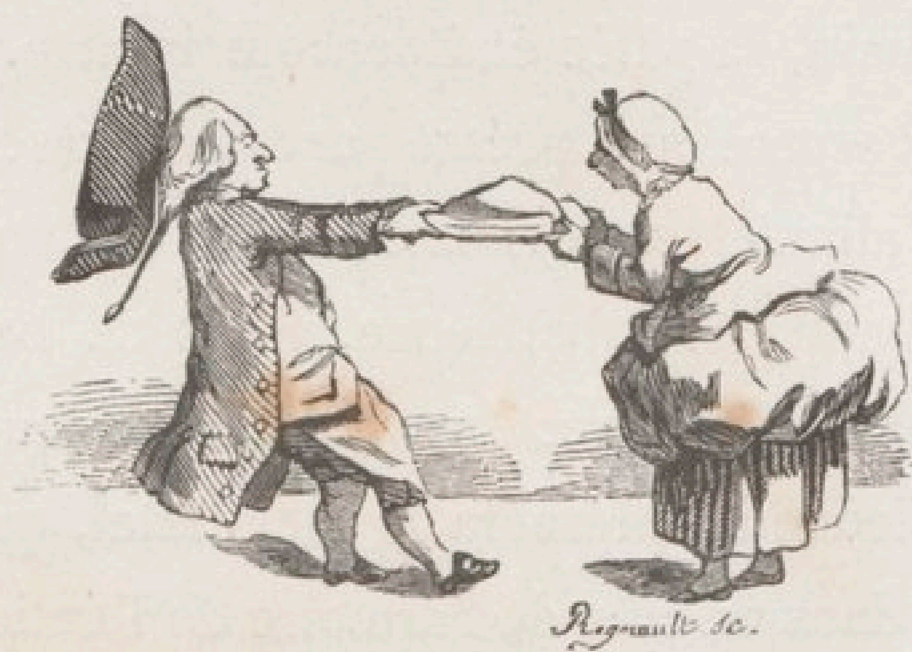
En apercevant ce mets délicat, Moumouth eut un frissonnement de plaisir, car — il faut le dire — il était pas-

sablement gourmand. Il allongea le museau dans l'assiette, et recula tout à coup en faisant le gros dos, une odeur nauséabonde et infecte lui montait au nez. Il tourna autour de l'assiette, flaira de nouveau et s'éloigna encore. Cet animal plein de sagacité avait senti le poison.

« Voilà qui est extraordinaire ! » dit la mère Michel ; et après avoir inutilement présenté l'assiette à son chat, elle alla trouver Lustucru pour lui faire part de cet incident. Le traître l'écouta avec une rage concentrée.

« Quoi ! dit-il, il a refusé de manger ?... C'est que, probablement, il n'avait pas faim.

— Je le suppose, monsieur Lustucru, car votre pâtée a une mine superbe ; je m'en contenterais moi-même, et



j'ai presque envie d'y goûter, pour donner l'exemple à Moumouth. »

A ces mots, le père Lustucru, malgré son endurcisse-

ment, ne put s'empêcher de frémir. Il eut un moment horreur de son crime, et il s'empressa de dire à la bonne femme :

« N'en faites rien, de grâce!

— Pourquoi cela? Est-ce que cette pâtée a quelque chose de malfaisant?

— Non, sans doute, balbutia le père Lustucru; mais ce qui a été préparé pour un chat ne saurait servir de nourriture à un chrétien. Il faut garder son décorum, et ne pas ravaler la dignité de la nature humaine. »

La mère Michel se rendit à ce raisonnement, et dit avec une espèce de brusquerie :

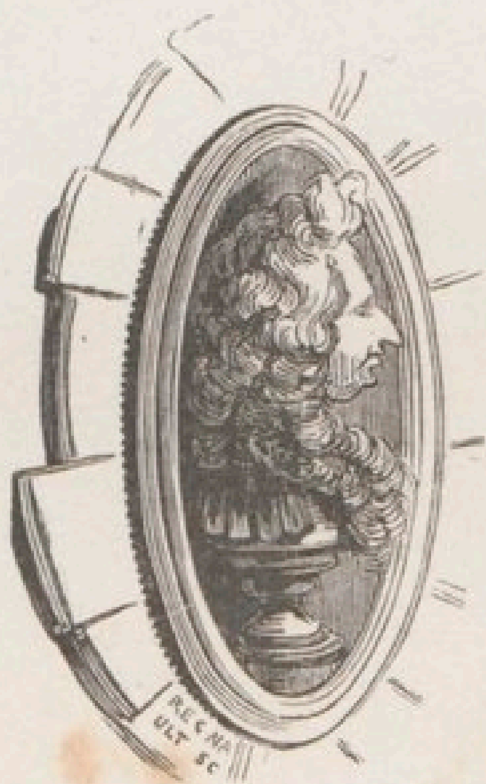
« Eh bien! que Moumouth s'arrange! je ne veux pas me plier à toutes ses fantaisies, et je ne lui donnerai pas autre chose! »

Le lendemain, la pâtée était encore intacte. Le maître d'hôtel avait espéré que, pressé par la faim, le chat se jetterait sur l'aliment empoisonné; mais Moumouth savait souffrir; il supporta l'abstinence, vécut de bribes et de croûtes de pain sec, et recula avec terreur toutes les fois que sa gardienne lui présenta le mets fatal, qui demeura enfin oublié dans un coin de l'armoire de l'antichambre.

Le père Lustucru, voyant que sa trame n'avait pas réussi, fut plus irrité que jamais. Le désir de se débarrasser de Moumouth devint chez lui une idée fixe, une passion, une monomanie : il en rêvait le jour et la nuit. Chaque lettre par laquelle madame de La Grenouillère de-

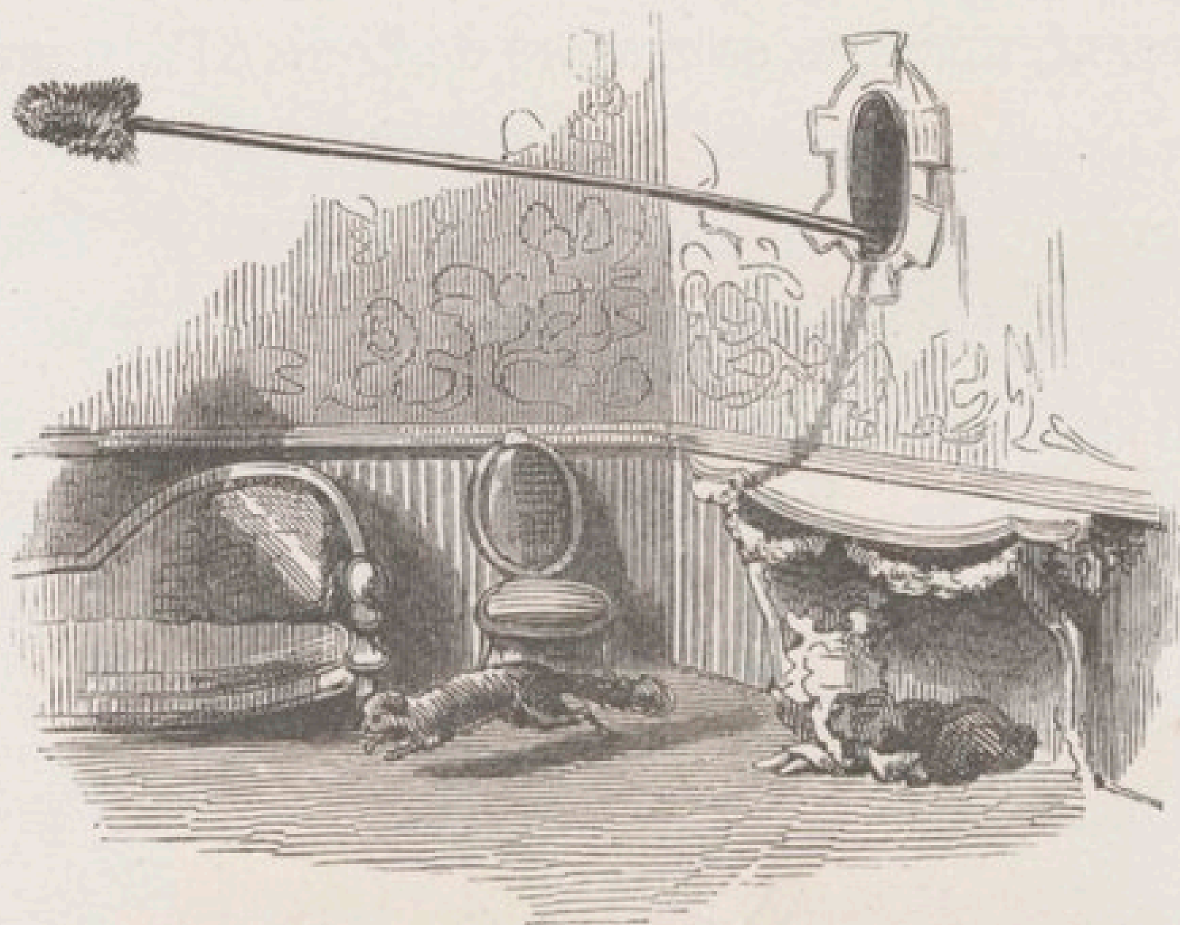
mandait des nouvelles du chat et réitérait à la mère Michel la promesse d'une récompense, chaque témoignage d'intérêt donné par la comtesse à ses deux protégés aiguillonnait l'aveugle furie de leur ennemi. Il combinait les machinations les plus infernales pour faire périr Moumouth sans se compromettre lui-même, et aucune d'elles ne lui paraisait assez sûre, assez expéditive. Enfin il s'arrêta à celle-ci :

Il y avait dans la chambre de la mère Michel, sur un socle pesant, un buste en marbre de Louis XIV, représenté



avec une cuirasse romaine et une perruque entrelacée de lauriers. Derrière ce buste était un œil-de-bœuf qui donnait sur l'escalier, et juste au-dessous se trouvait le moelleux coussin qui servait de lit à Moumouth, que la chute du buste aurait infailliblement assommé si le buste avait pu s'aviser de tomber tout seul.

Un soir Lustucru se glissa sans bruit dans la chambre de la mère Michel, ouvrit l'œil-de-bœuf en ayant soin de le laisser entre-bâillé, et se retira silencieusement. A minuit, quand tout reposait dans la maison, il prit un de ces longs balais vulgairement appelés *tête-de-loup;* il se plaça dans l'escalier, vis-à-vis de l'œil-de-bœuf, s'appuya fortement le dos contre la rampe, et, à l'aide de sa tête-de-loup, poussa le buste, qui tomba sur le coussin avec un épou-



vantable fracas. Le méchant homme avait prévu cet effet de sa manœuvre; c'était pour lui le signal du triomphe et de la mort de Moumouth : cependant, en entendant le buste rouler sourdement sur le parquet, il éprouva une terreur panique et regagna sa chambre d'un pas tremblant.

La mère Michel s'était réveillée en sursaut : elle était dans une obscurité complète et ne pouvait se procurer de

la lumière, car on n'avait pas encore inventé les allumettes chimiques allemandes. La surprise et l'effroi lui ôtèrent un instant l'usage de ses facultés; puis elle cria : « au voleur ! » de toute la puissance de ses poumons. Bientôt toute la maison fut sur pied; tous les domestiques accoururent pour savoir ce dont il s'agissait. Lustucru entra le der-



nier, la tête surmontée d'un bonnet de coton, et, pour le reste, dans le plus simple appareil.

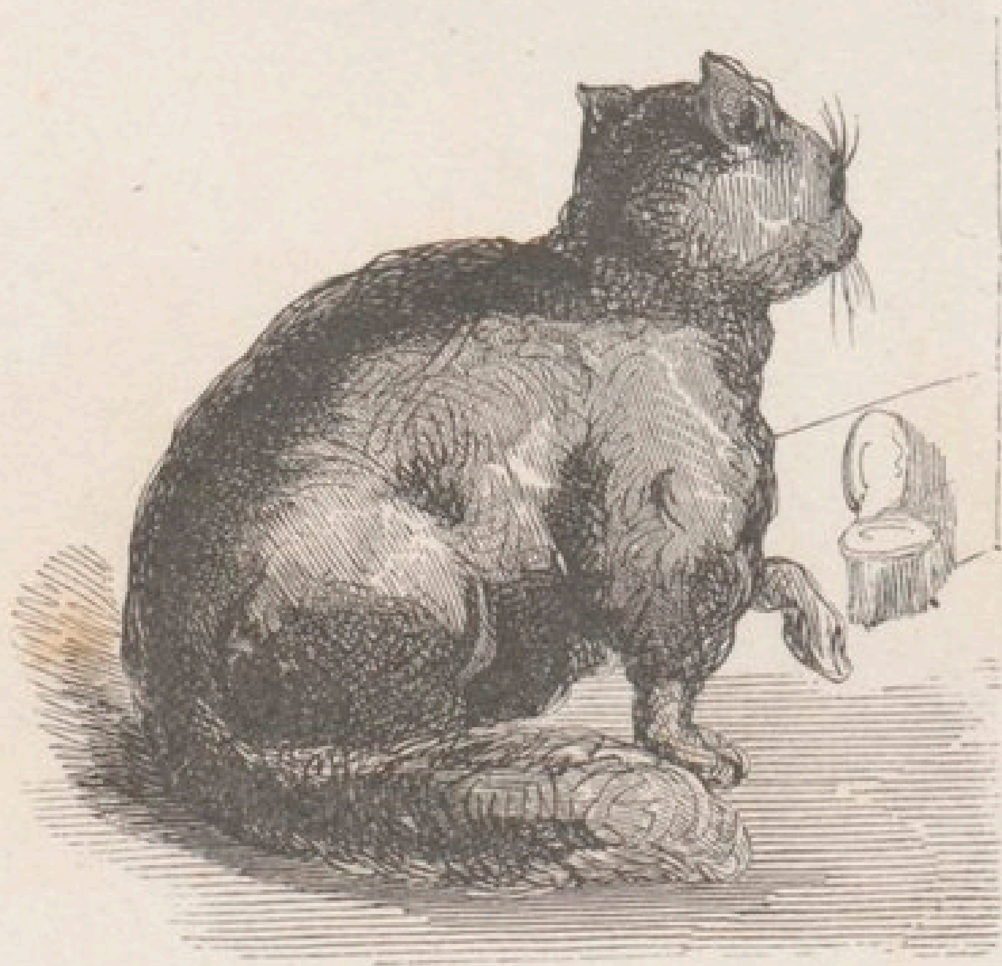
« Que s'est-il donc passé? demanda-t-il.

— Je le vois maintenant, répliqua la dame de compagnie ; c'est le buste de Louis XIV qui est tombé.

— Ah bah ! dit le père Lustucru en jouant l'étonnement; mais, en ce cas, votre chat a dû le recevoir sur la tête ? »

Mais, comme il disait ces mots, Moumouth sortit de dessous le lit, et s'élança auprès de la mère Michel comme pour lui demander aide et protection. Lustucru demeura atterré.

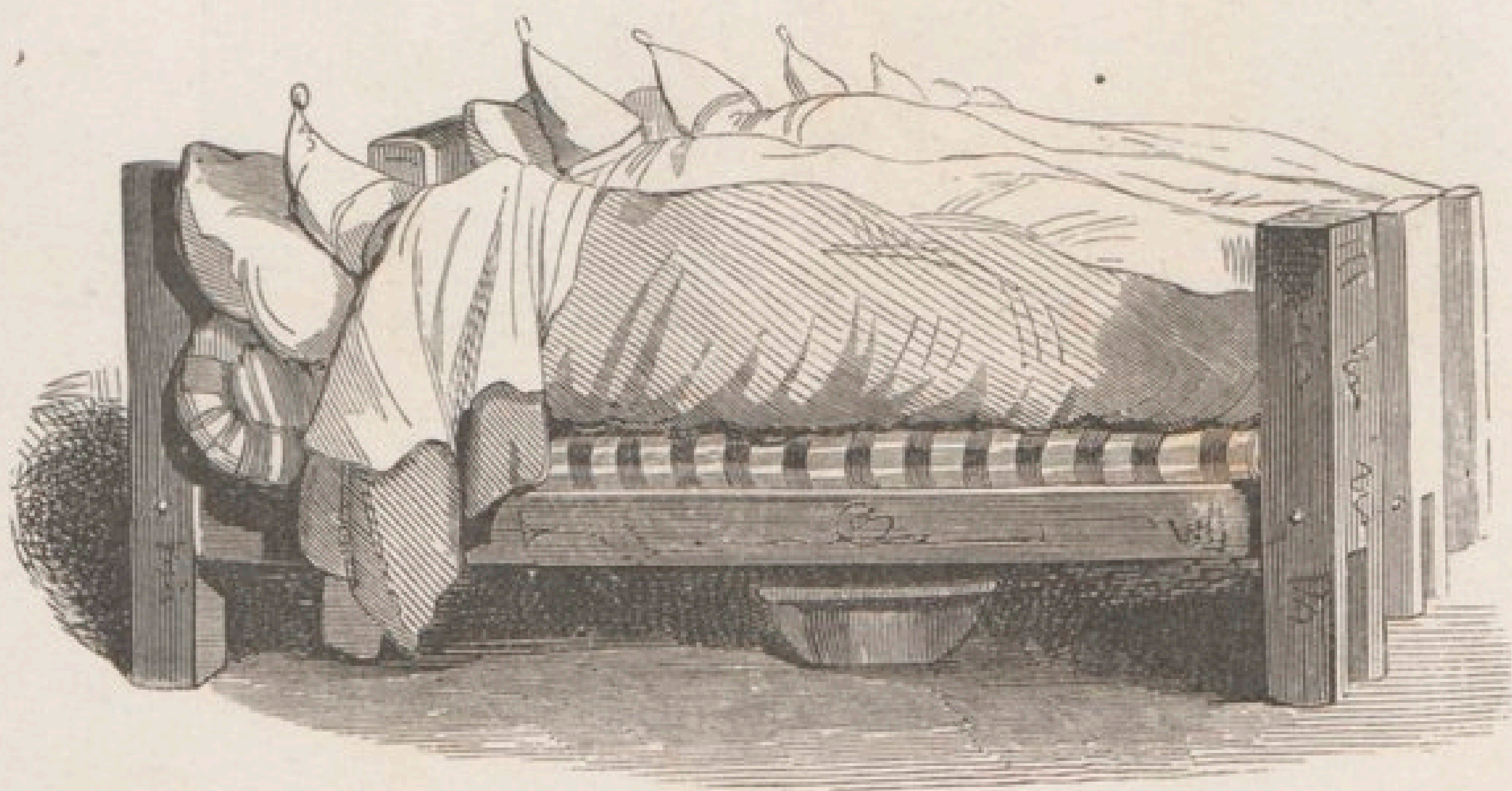
On sait combien les chats ont le sommeil léger ; Moumouth, qui avait l'habitude de ne dormir que d'un œil,



s'était levé brusquement en entendant fureter derrière l'œil-de-bœuf : comme presque tous les animaux, il était curieux, et cherchait à se rendre compte de ce qui l'éton-

nait ; aussi s'était-il campé au milieu de la chambre pour mieux observer dans quelles intentions une tête-de-loup s'avançait à cette heure indue et par cette route inusitée. Effrayé par la chute du buste, il avait cherché un refuge au fond de l'alcôve.

On donna à la mère Michel un verre d'eau sucrée à la fleur d'oranger pour lui remettre les sens ; on ramassa le grand roi, qui s'était cassé le nez et le menton, et avait perdu dans la bagarre la moitié de sa belle perruque ; puis tout le monde se recoucha.



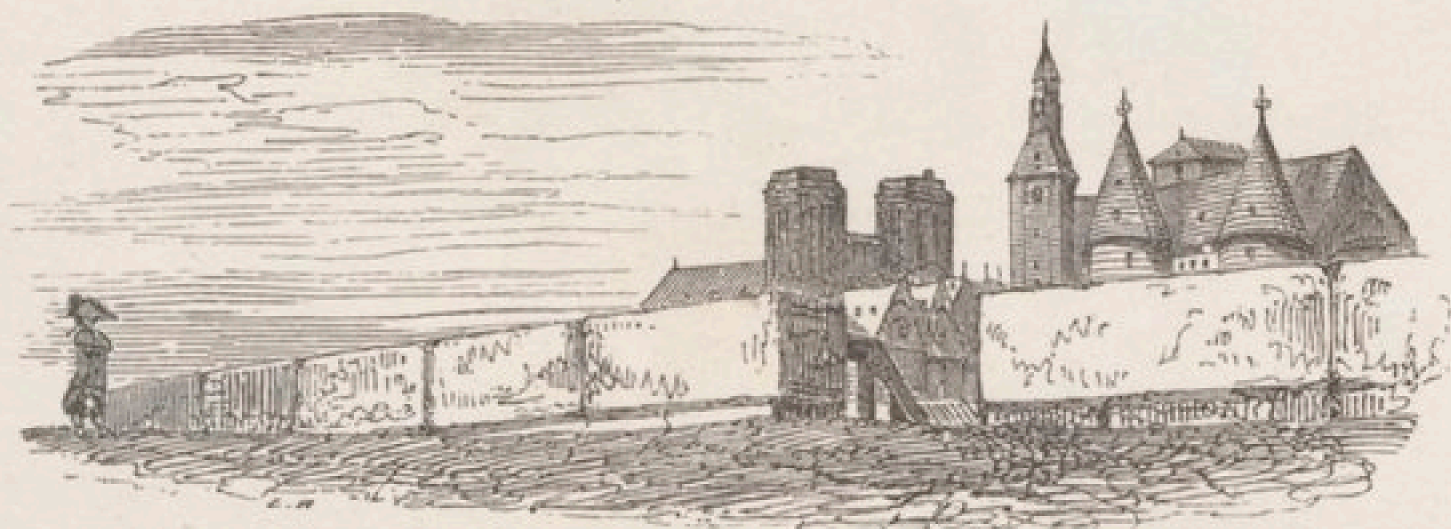
« Encore une fois sauvé ! se dit le père Lustucru ; il m'échappera donc toujours ! je ne pourrai donc pas l'envoyer

ad patres avant le retour de la comtesse ! La mère Michel aura sa pension de quinze cents livres, tandis que je resterai Gros-Jean comme devant ! Ce pendard de chat se méfie de moi ; tout ce que j'entreprendrai seul échouera contre lui.,. décidément il me faut un complice. »



VI

Comment le père Lustucru confia ses odieux projets à Nicolas Faribole.



Le père Lustucru chercha donc un complice. Il avait d'abord pensé à le prendre parmi les domestiques de la maison; mais il réfléchit que tous étaient dévoués à la mère Michel, qu'ils seraient capables de le vendre, de le faire chasser honteusement de l'hôtel où il occupait un poste si honorable et si lucratif; pourtant il avait besoin d'un complice. Dans quelle classe, de quel âge, de quel sexe, à quelles conditions devait-il le choisir? Préoccupé par ces idées, Lustucru sortit un matin, vers six heures vingt-cinq minutes, pour aller se promener sur le quai. Quand il eut franchi le seuil, il remarqua, de l'autre côté

de la rue, une grande femme, sèche, anguleuse, vêtue de couleurs vives et discordantes. Cette femme avait les yeux creux, le teint jaune et cuivré, le nez d'un oiseau de proie, la figure ridée comme une vieille pomme de rainette. Elle



causait avec un garçon d'environ quatorze ans, couvert de haillons, mais d'une physionomie éveillée et intelligente. Le père Lustucru crut reconnaître l'étrange vieille, sans se rappeler où il l'avait vue. S'il avait été moins rêveur, il aurait plus longuement fouillé dans ses souvenirs; mais l'idée de se défaire du chat l'absorbait entièrement, et il continua sa route, l'air soucieux, le front penché, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés vers la terre, comme s'il en eût dû sortir le complice qu'il désirait. Il erra ainsi pendant quelque temps, sans que la brise du matin rafraîchît son sang échauffé par les passions mauvaises, sans que la vue d'un ciel pur et le chant des oiseaux qui se

jouaient au bord du fleuve éveillassent en lui ces émotions calmes et douces qu'inspire aux bonnes gens le lever de l'aurore.

Au moment où il rentra, la vieille femme n'était plus là ; mais son jeune interlocuteur était resté à la même place, assis sur une borne, le nez en l'air et contemplant



l'hôtel de La Grenouillère avec une attention soutenue. Lustucru s'approcha de lui, et l'apostropha en ces termes :

« Que fais-tu là, mon gars?

— Moi? Rien : je regarde cette maison.

— Je le crois sans peine ; mais pourquoi la regardes-tu?

— Parce que je la trouve belle et que je voudrais bien y demeurer : on doit être heureux là-dedans !

— Mais oui, répliqua le maître d'hôtel avec emphase ; on y coule des jours assez fortunés... Quelle est donc cette femme avec laquelle tu causais tout à l'heure ?

— C'est madame Bradamor.

— Madame Bradamor, la fameuse tireuse de cartes, qui demeure là-bas, à l'autre bout de la rue ?

— Précisément.

— Tu la connais ?

— Un peu ; je fais quelquefois des commissions pour elle.

— Ah ! ah !... Et que te disait cette vieille sorcière ?

— Elle me disait que si je pouvais entrer dans l'hôtel en qualité de domestique, j'aurais une existence agréable.

— Madame de La Grenouillère est absente, mon petit ami ; et d'ailleurs sa maison est au grand complet.

— Quel dommage ! » reprit le jeune garçon en poussant un profond soupir.

Le père Lustucru fit quelques pas comme pour rentrer, posa la main sur le marteau de la porte, puis il se retourna et revint brusquement près de l'enfant :

« Comment t'appelles-tu ?

— Nicolas Langlumé, comme mon père ; mais je suis plus généralement connu sous le sobriquet de Faribole.

— Quel est ton état ?

— Je n'en ai pas : mon père travaille sur le port, et moi, je vis au jour le jour, gagnant mon pain comme je le

puis. Je fais des commissions ; je débite des hannetons, des merles et des pierrots ; je ramasse dans les ruisseaux des clous que je vends sur le quai de la Ferraille ; j'ouvre les portières des carrosses de place ; je pêche des bûches dans la Seine, je chante des couplets sur le Pont-Neuf, j'allume des lampions à la fête du roi, et je joue quelquefois les monstres au théâtre du sieur Nicolet. Tous ces métiers-là,



monsieur, n'en valent pas un seul bon, et j'ai bien du mal à manger tous les jours.

— Tu m'intéresses, repartit le père Lustucru, et j'ai bien envie de te faire une position dans le monde. Dis-moi, Faribole, as-tu du goût pour la cuisine ?

— Parbleu ! j'aime les bons morceaux ; mais mes moyens ne me permettent pas...

— Je ne te demande pas si tu es gourmand, maroufle; je te demande si tu as du goût, des dispositions pour faire la cuisine ?

— Je ne sais pas ; je n'ai jamais essayé.

— Eh bien, Faribole, je te donnerai des leçons; viens, suis-moi : je t'équiperai et t'entretiendrai à mes frais en attendant l'arrivée de madame de La Grenouillère. C'est une bonne femme, elle te gardera sans doute; mais, dans le cas contraire, ton éducation sera commencée et tu pourras te placer ailleurs.

— Vous êtes donc de la maison de madame la comtesse?

— Je suis son maître d'hôtel ! » dit fièrement le père Lustucru.

Les yeux de Faribole étincelèrent de plaisir ; il s'inclina



respectueusement devant M. le maître d'hôtel, et lui dit avec effusion :

« Que de reconnaissance je vous devrai ! »

Faribole fut installé le jour même, et cordialement ac-

cepté par les autres serviteurs du logis. C'était un garçon de bonne humeur, serviable, alerte, et, quoiqu'il fût gauche sous ses nouveaux habits et dans ses nouvelles fonc-



tions, il montrait beaucoup de bonne volonté.

« Faribole, dit quelques jours après le maître d'hôtel à son protégé, il est bon de t'instruire des allures de la maison. Il y a ici un individu tout-puissant qui règne en maître souverain, dont on suit les volontés, dont on prévient les caprices, et cet individu c'est un chat. Si tu veux te faire bien venir de tout le monde, il faut tâcher de plaire au chat Moumouth; si le chat Moumouth t'accorde son affec-

tion, tu auras par ricochet celles de madame de La Grenouillère et de sa dame de compagnie, la mère Michel.

— Le chat sera mon ami, et je serai l'ami du chat, » répondit le jeune drôle avec assurance.

En effet, il accabla Moumouth de tant de prévenances, de caresses, de bons procédés, que celui-ci, quoique naturellement défiant, conçut un vif attachement pour Fari-



bole : il le suivait avec plaisir, l'agaçait, l'invitait par de vives gambades à badiner avec lui. La mère Michel était presque jalouse du petit garçon ; le père Lustucru, qui avait ses vues, riait sous cape et se frottait les mains.

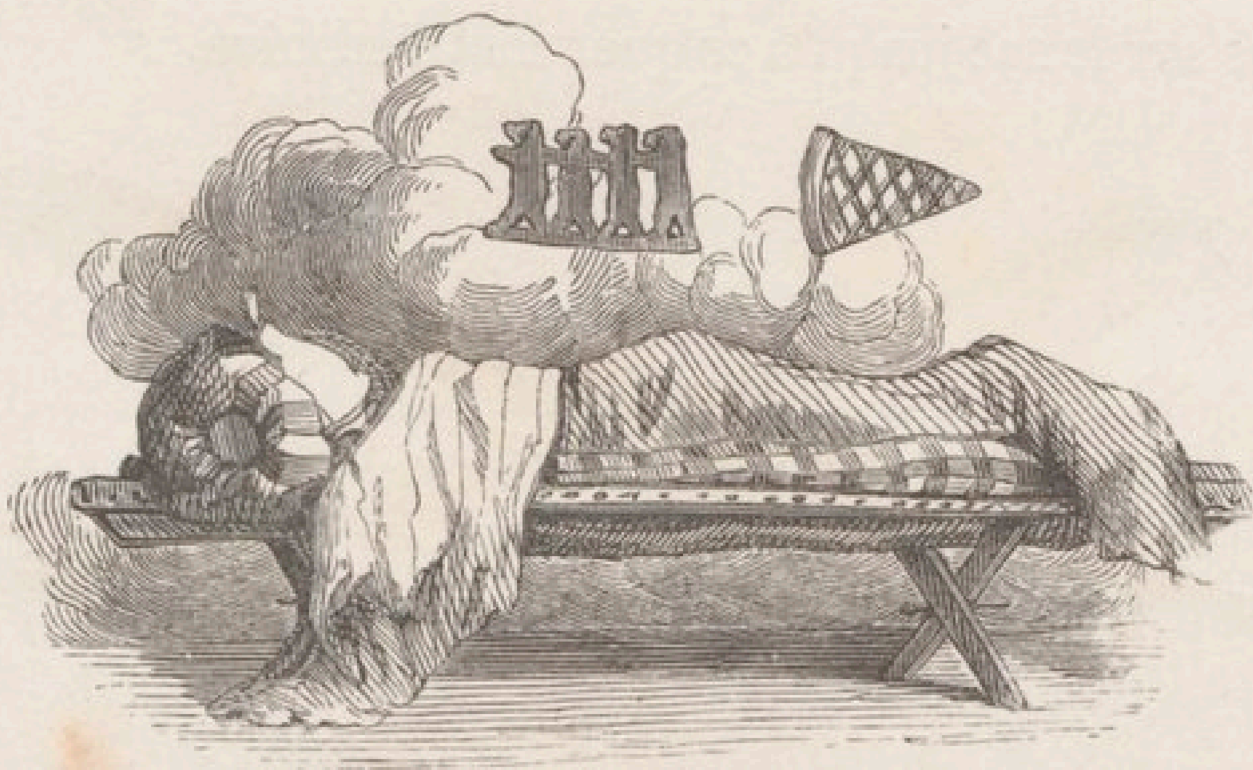
Un soir, il manda Faribole dans sa chambre, dont il ferma soigneusement la porte après s'être bien assuré que personne ne prêtait l'oreille : « Moumouth est ton ami, lui dit-il ; tu as parfaitement suivi mes recommandations.

— Je resterai attaché à la maison, n'est-ce pas demanda l'enfant.

— Probablement. Tu t'y trouves donc bien ?

— Sans doute ; moi qui vivais de pain noir, je fais qua-

tre bons repas par jour ; j'avais une méchante blouse trouée et des culottes rapiécetées, et maintenant je suis vêtu comme un prince, je ne souffre plus du froid, et, au lieu de coucher à la belle étoile, je m'endors tous les soirs dans un excellent lit, où je rêve de pain d'épice et de gâteaux à



la frangipane. »

Le père Lustucru appuya son menton sur la paume de sa main droite, et fixa sur Faribole des yeux perçants en lui disant : « S'il te fallait reprendre la vie vagabonde à laquelle je t'ai soustrait?

— Je crois que j'en mourrais de chagrin!

— Tu ferais donc tout pour conserver ta position actuelle?

— Je ferais tout.

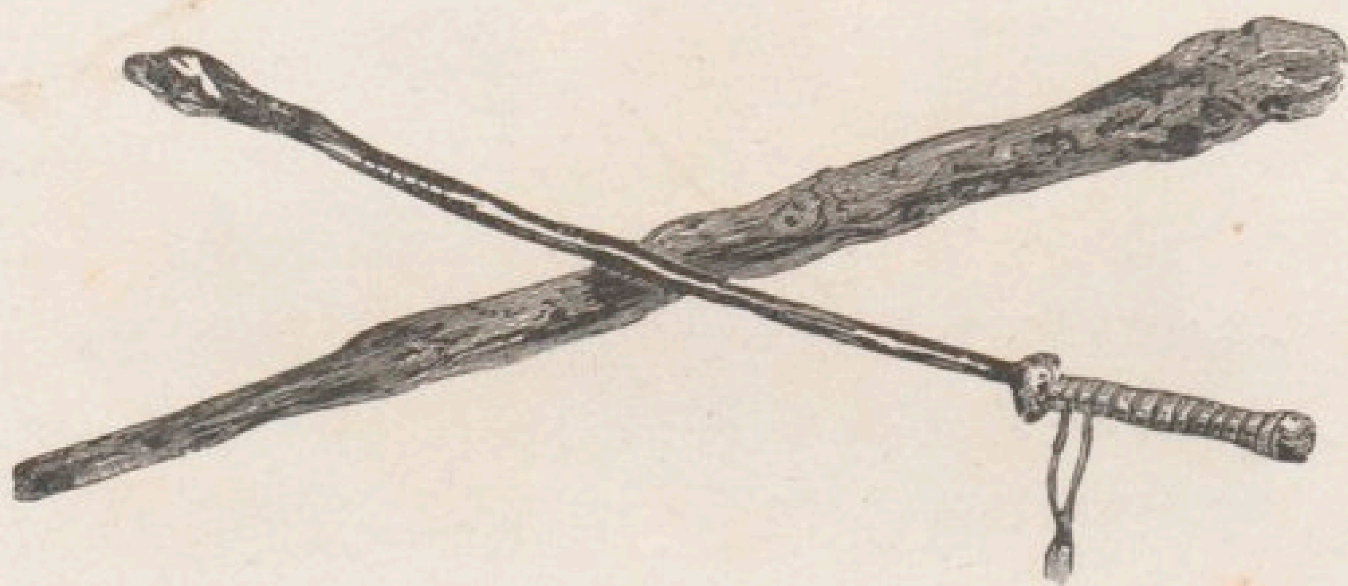
— Tout?

— Tout absolument.

— Eh bien, voici ce que j'exige impérieusement de toi : Moumouth te suit volontiers : tu l'attireras demain dans le jardin à la nuit tombante ; tu le mettras dans un sac que j'ai fabriqué tout exprès, tu serreras les cordons du sac...

— Et puis ? dit Faribole qui ouvrait de grands yeux.

— Nous nous armerons chacun d'un bâton, et nous taperons sur le sac jusqu'à ce que mort s'ensuive.



— Jamais ! jamais ! s'écria le pauvre garçon, dont les cheveux se hérissaient d'épouvante.



— Alors fais ton paquet bien vite et va-t'en ; je te chasse !

— Vous me chassez! reprit le jeune Faribole en levant les mains au ciel.

— Je ne t'accorde pas cinq minutes pour décamper; tu dépends de moi ici, uniquement de moi! »

Le malheureux Faribole se mit à pleurer, et le maître d'hôtel ajouta avec un accent farouche : « Allons, pas de grimaces! quitte tes habits, reprends tes guenilles, et disparais. »

Après avoir prononcé ces mots, Lustuçru tira d'une armoire les misérables vêtements que portait Faribole le jour de son installation; il les saisit dédaigneusement entre le pouce et l'index, et les jeta sur le parquet. L'enfant regarda d'un air désolé les habits dont il était couvert, les compara à ceux qu'il lui fallait reprendre, et, la comparaison n'étant pas en faveur de ces derniers, il poussa des sanglots déchirants. Pourtant il était décidé à ne pas acheter sa belle parure au prix d'un meurtre et d'une horrible perfidie. Il ôta résolûment sa veste, puis son gilet; mais à l'idée de renoncer à ses souliers neufs, pour marcher pieds nus, comme autrefois, dans des chemins émaillés de graviers et de verres cassés, l'infortuné Faribole eut un moment d'hésitation, et le père Lustucru, qui l'observait fixement, profita de la circonstance en diplomate consommé.

« Imbécile, dit-il, tu refuses le bonheur, tandis qu'il te serait si facile de le conserver. Si je te proposais la mort d'un homme, je concevrais, j'approuverais même tes scru-

pules; mais je te propose celle d'un chat, d'un simple chat! Que trouves-tu là de si terrible? Qu'est-ce que c'est qu'un chat? Rien, moins que rien; on n'attache pas le moindre prix à la vie des chats : les cabaretiers en font manger à leurs pratiques, les médecins les plus célèbres en massacrent des centaines dans leurs expériences. On fait si peu de cas des chats que, lorsqu'une mère en met au monde sept ou huit, on n'en garde qu'un seul, et l'on jette le reste dans la rivière.

— Mais Moumouth est grand, Moumouth est tout élevé, dit Faribole d'un ton plaintif; et puis vous ne savez pas, je l'aime.

— Tu l'aimes! tu oses l'aimer! s'écria le maître d'hôtel avec une rage inexprimable; eh bien, moi je le déteste; je veux qu'il meure!

— Mais que vous a-t-il donc fait?

— Que t'importe? je veux qu'il meure! voilà tout.

— Grâce pour lui, dit Faribole en se jetant aux pieds de l'implacable Lustucru.

— Point de grâce! répondit Lustucru d'une voix sifflante, tant il avait les dents serrées; point de grâce, ni pour lui, ni pour toi! Allons! pars, décampe à l'instant même! Il pleut à verse : tu seras trempé, tu mourras de froid cette nuit... tant mieux! »

Une pluie battante, mêlée de grêlons, fouettait les vitres de la chambre, et le vent s'engouffrait avec des mugissements lugubres dans les longs corridors de l'hôtel. Alors

le pauvre Faribole songea au froid qui allait le saisir, aux privations qui l'attendaient, à l'exiguïté de ses ressources, à l'immensité de son appétit, au désagrément de coucher sur les grèves humides de la Seine : le génie du mal s'empara de lui, et lui souffla à l'oreille ces mots du père Lustucru : « Qu'est-ce qu'un chat? »

« Monsieur Lustucru, dit-il en pleurant, ne me renvoyez



pas, je ferai tout ce que vous voudrez.

— Demain, à la chute du jour, tu attireras Moumouth dans le jardin ?

— Oui, monsieur Lustucru.

— Tu le mettras dans ce sac ?

— Oui, monsieur Lustucru.

— Et tu frapperas avec moi ? »

La réponse à cette question se fit longtemps attendre : Faribole pâlit, ses jambes se dérobèrent sous lui; enfin il

courba la tête en laissant pendre ses bras le long de son corps, comme s'il eût fléchi sous le poids de sa destinée, et murmura d'une voix éteinte :

« Oui, monsieur Lustucru. »



VII

Où le père Lustucru est au comble de ses vœux et le chat de la mère Michel dans une fâcheuse position.



Lustucru avait fixé le lendemain pour l'exécution définitive de Moumouth, parce qu'il savait que la mère Michel devait ce jour-là porter aux messageries les épargnes qu'elle destinait à sa sœur.

Pendant toute la journée, Faribole fut plongé dans un sombre abattement, et, lorsque l'heure fatale eut sonné, ses irrésolutions de la veille l'assaillirent. Quand la mère Michel, avant de sortir, lui dit : « Je te confie Moumouth, tu en auras soin et tu le feras jouer pour qu'il ne s'ennuie pas trop en mon absence, » le brave garçon sentit son cœur défaillir, et sa loyauté naturelle se révolta.

« Allons, nous n'avons pas une minute à perdre, vint lui dire le père Lustucru ; voici le sac ; va chercher la bête !... »



Faribole implora encore la pitié du maître d'hôtel : il fut éloquent, il eut des larmes dans la voix, il prononça un plaidoyer des plus pathétiques, mais sans pouvoir gagner sa cause. Le bourreau fut inébranlable, il renouvela ses menaces, il exigea la mort du chat ; et Faribole, dominé par le malin esprit, se vit forcé d'obéir.

Moumouth se laissa entraîner dans le jardin ; il suivit son perfide ami avec la confiance de la brebis qui suit le boucher, et, au moment où il y pensait le moins, il se vit enfermer dans le sac qui devait être son tombeau Lustu-

cru, qui s'était caché, parut brusquement portant deux énormes triques, en offrit une à son complice, et s'empara du sac en disant : « Allons, à l'œuvre, et point de quartier ! »

Faribole ne l'entendait pas ; il était frappé de stupeur : ses yeux hagards tournoyaient dans leurs orbites ; son visage était livide, sa bouche béante, son bras sans force. Le père Lustucru, animé par l'espoir d'une vengeance prochaine, ne remarqua point ce qui se passait dans l'âme de son compagnon ; après avoir jeté rudement le sac à terre, il leva son bâton, et allait frapper, quand la petite porte du jardin s'ouvrit.

« Fâcheux contre-temps ! murmura-t-il ; Faribole, enfonce-toi dans la charmille ; je vais t'y retrouver bientôt. »

Et, s'étant approché de la personne qui venait d'entrer, il s'arrêta pétrifié à l'aspect de la mère Michel. Il s'imagina d'abord qu'elle était ramenée par de vagues soupçons, par un pressentiment instinctif ; mais il se rassura en lui entendant dire :

« Je suis obligée d'ajourner ma course, car je viens d'apercevoir le carrosse de madame de La Grenouillère ; elle va faire un détour, à cause des travaux de pavage qu'on exécute dans la rue, et j'ai pu la devancer en rentrant par la petite porte : venez, monsieur Lustucru, venez vite à la rencontre de notre bonne maîtresse.

— Je vous suis, madame, » dit le maître d'hôtel ; puis se faisant un porte-voix avec la main, il cria à Faribole :

« Frappe tout seul ! frappe jusqu'à ce que le chat ait cessé de remuer ! » et il rejoignit la mère Michel dans la grande cour, où tous les domestiques étaient déjà rangés en ligne, comme un bataillon bien discipliné.



En descendant de voiture, madame de La Grenouillère honora ses serviteurs d'un regard de bienveillance, embrassa sa dame de compagnie avec une touchante familiarité, et lui demanda des nouvelles de Moumouth.

« Votre protégé se porte à merveille, dit la mère Michel ; il engraisse et embellit à vue d'œil ; mais on peut dire, sans blesser la vérité, que ses qualités morales l'emportent encore sur ses agréments physiques.

— Pauvre ami, s'il ne m'aimait pas, ce serait un monstre

d'ingratitude ! car depuis notre séparation j'ai constamment songé à lui : le ciel m'a ravi bien des êtres qui m'étaient chers, mais Moumouth sera la consolation de mes vieux jours ! »

Sitôt que la comtesse eut donné les ordres que nécessitait son arrivée, elle pria la mère Michel de lui amener Moumouth. Celle-ci répondit : « Il sera charmé de vous revoir, madame ; il est dans le jardin, sous la garde de Faribole, petit jeune homme que votre maître d'hôtel a jugé à propos d'admettre ici : ce drôle et le chat sont devenus une paire d'amis intimes. »

La dame de compagnie se rendit au jardin, et n'y trouva que Faribole, assis sur un banc et effeuillant d'un air préoccupé une branche de buis qu'il tenait à la main.

« Mon ami, dit la bonne femme, madame la comtesse désire que tu lui apportes Moumouth.

— Moumouth ! bégaya Faribole en tressaillant à ce nom, comme s'il eût été piqué par une guêpe.

— Oui, Moumouth ; je croyais qu'il était avec toi.

— Il vient de me quitter ; des passants ont fait dans la rue un bruit qui l'a effrayé, et il s'est sauvé dans la charmille. »

La mère Michel, après avoir passé plus d'une demi-heure à parcourir le jardin, revint dire à madame de La Grenouillère : « Moumouth est absent, madame, mais soyez sans inquiétude : il a déjà disparu une fois, et nous l'avons retrouvé dans le grenier.

— Qu'on le fasse chercher ! je ne veux pas attendre ; je désire le voir sur-le-champ. »

Hélas ! ce vœu ne pouvait guère être accompli, s'il fallait s'en rapporter aux paroles qu'échangeaient dans l'ombre Lustucru et son complice.

« Eh bien, as-tu frappé ?

— Oui, monsieur Lustucru, j'ai frappé jusqu'à ce que le chat ait cessé de remuer.

— Qu'as-tu fait de son cadavre ?

— Je l'ai porté dans la Seine.

— Était-il bien mort ?

— Il ne bougeait plus.

— D'ailleurs le sac était fermé avec soin : justice est faite ! »



VIII

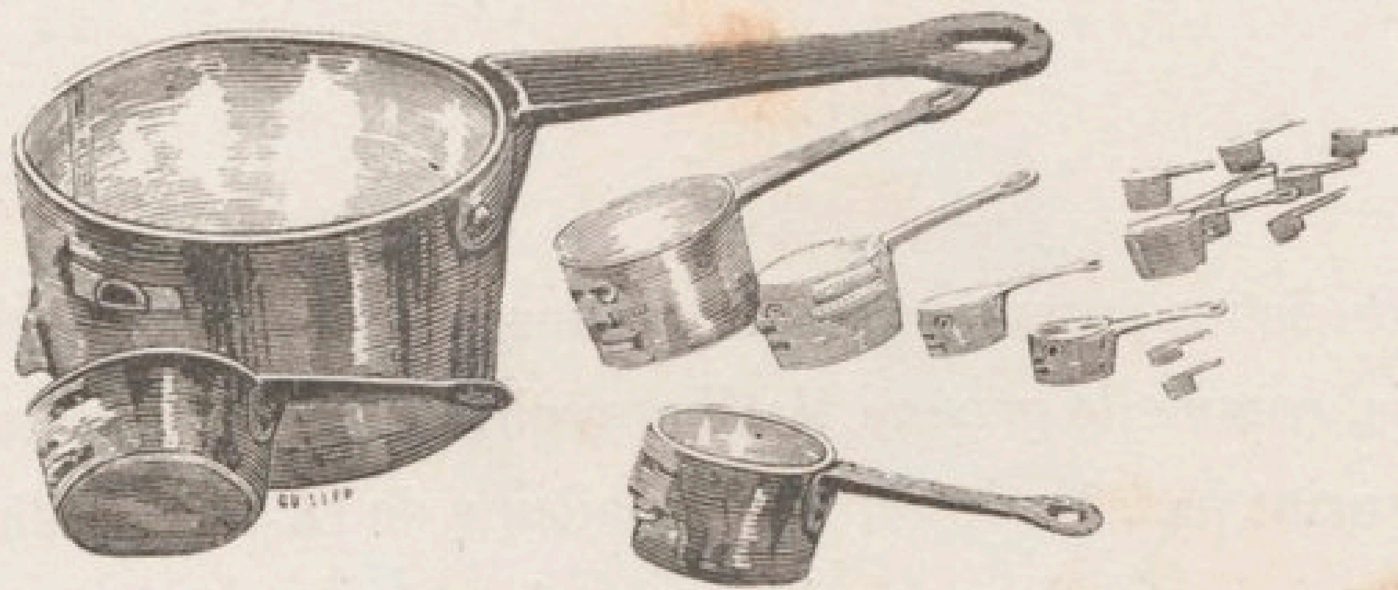
La mère Michel à la recherche de son chat.



Plusieurs jours se passèrent dans une pénible attente; mais, comme le général Marlborough, le chat Moumouth ne revint pas. Le désespoir de madame de La Grenouillère fut vrai, profond, sans cris, sans éclat, d'autant plus violent qu'il était concentré. Elle se rappelait sans cesse les gentillesses de Moumouth, son bon naturel, son attachement pour elle, son intelligence supérieure. Jamais animal ne lui avait offert un ensemble d'aussi brillantes

qualités ; jamais un de ses précédents favoris ne lui avait causé d'aussi amers regrets. Généreuse dans l'infortune, elle n'adressait point de reproches à la mère Michel ; elle cherchait, au contraire, à calmer cette pauvre femme, qui s'abandonnait sans réserve à la douleur. Elle lui disait un soir : « Que pouvez-vous contre un mal irrésistible ? la sagesse de l'homme consiste à ne pas se regimber contre le malheur, à se soumettre aux décrets du ciel.

— Je suis de votre avis, répliqua la mère Michel ; si je croyais, comme vous, au décès de Moumouth, je me résignerais sans murmures ; mais j'ai l'idée qu'il vit encore ; je me le représente errant par la ville, en butte aux mauvais traitements, aux casseroles peut-être d'une multitude effrénée...



— Allez, vous vous abusez, mère Michel ; Moumouth est mort, autrement il serait revenu près de nous.

— Quelque chose me dit qu'il est toujours de ce monde, et si madame la comtesse voulait avoir de ses nouvelles, elle n'aurait qu'à s'adresser...

— A qui donc?

— A notre voisine, madame Bradamor, cette célèbre tireuse de cartes qui prédit l'avenir, enlève les taches de rousseur, lit dans le livre des destinées et guérit du mal de dents.

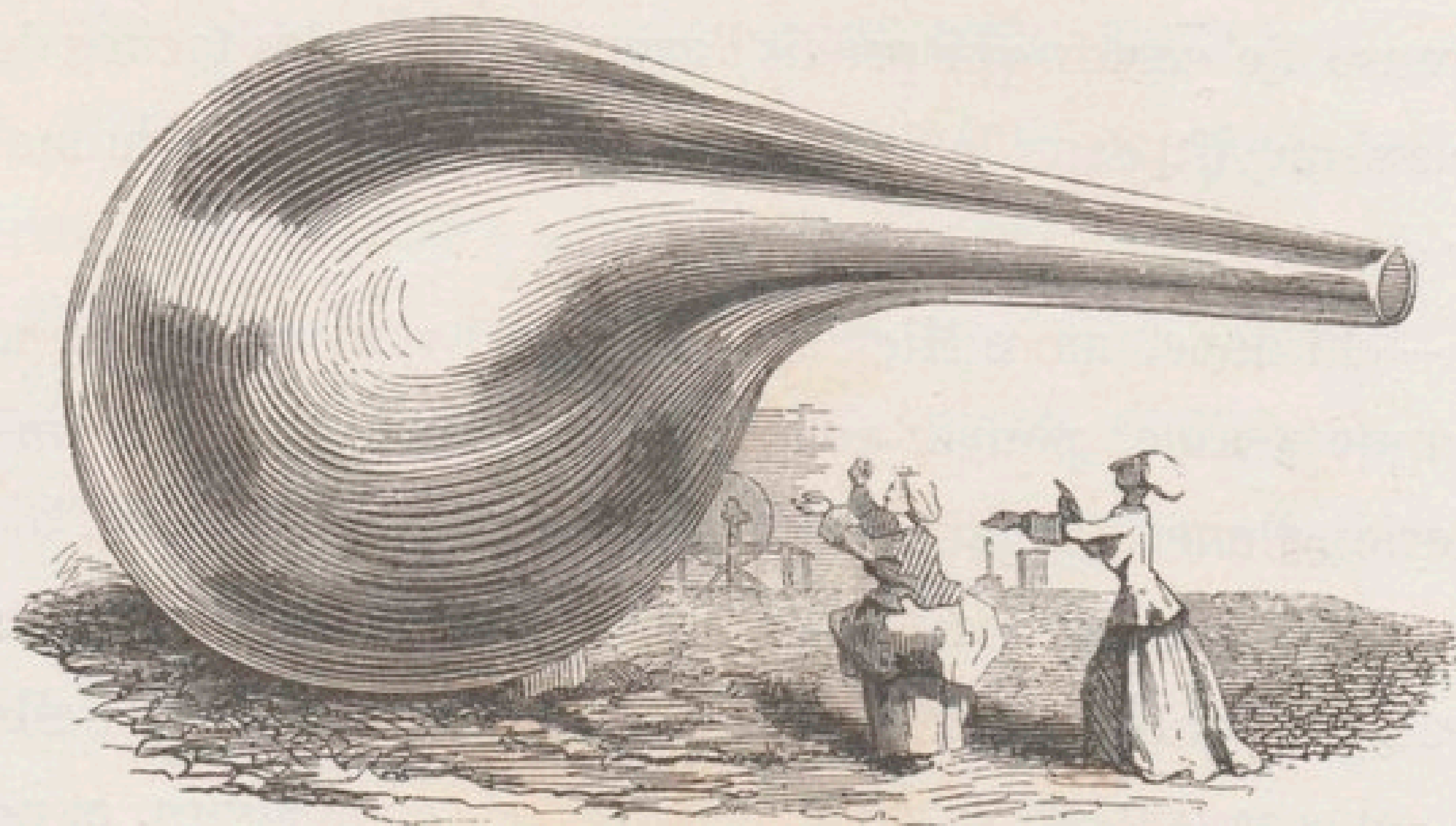
— Fi donc, mère Michel! Comment, vous qui êtes une femme sensée, pouvez-vous avoir confiance dans les jongleries d'une intrigante?

— Mais, madame, je ne suis pas la seule; les plus grands seigneurs rendent visite à madame Bradamor : elle est plus savante et moins chère que ses compagnes, et ne demande que vingt écus pour vous faire voir le diable Astaroth.

— Assez, de grâce, » répondit sèchement la comtesse.

La mère Michel se tut; mais son parti était pris, et, dès qu'elle eut un moment de liberté, elle courut chez la nécromancienne. Celle-ci habitait un appartement spacieux et richement meublé, car elle gagnait beaucoup d'argent à tromper le public : des tentures de velours noir, semées d'étoiles de clinquant, tapissaient son cabinet de consultations; au centre, sur une table carrée, se dressaient des obélisques de fer-blanc peint, des bouteilles de Leyde, des cornues et divers instruments de physique dont la

prétendue sorcière ne connaissait pas même l'usage, mais qu'elle avait placés là pour imposer aux esprits faibles qui venaient la consulter. Elle montra d'abord quelque em-



barras à l'aspect de la mère Michel; cependant, après avoir fermé une porte vitrée qui communiquait à d'autres pièces, elle revint saluer sa nouvelle cliente, et dit d'un ton solennel :

« Que désirez-vous?

— Interroger le présent, le passé et l'avenir.

— Je suis à même de vous satisfaire, repartit madame Bradamor; mais c'est le *grand jeu* que vous demandez, et cela vous coûtera trois écus.

— Les voici; je vous les donne de grand cœur. »

Madame Bradamor, tout en regrettant de ne pas avoir

exigé davantage, empocha l'argent et commença en ces termes :

« Quel est le mois et le quantième de votre naissance?

— Le 24 mai 1698.

— Quelles sont les premières lettres de votre prénom, de votre nom et du lieu de votre naissance?

— A, R, M, N, L, S. »

Madame Michel s'appelait Anastasie Ravegot ; elle était, depuis douze ans, veuve de François Michel, en son vivant *essayeur de beurre salé* à la halle de Paris ; elle était née à Noisy-le-Sec.

« Quelle est la fleur de votre choix ?

— Le topinambour. »

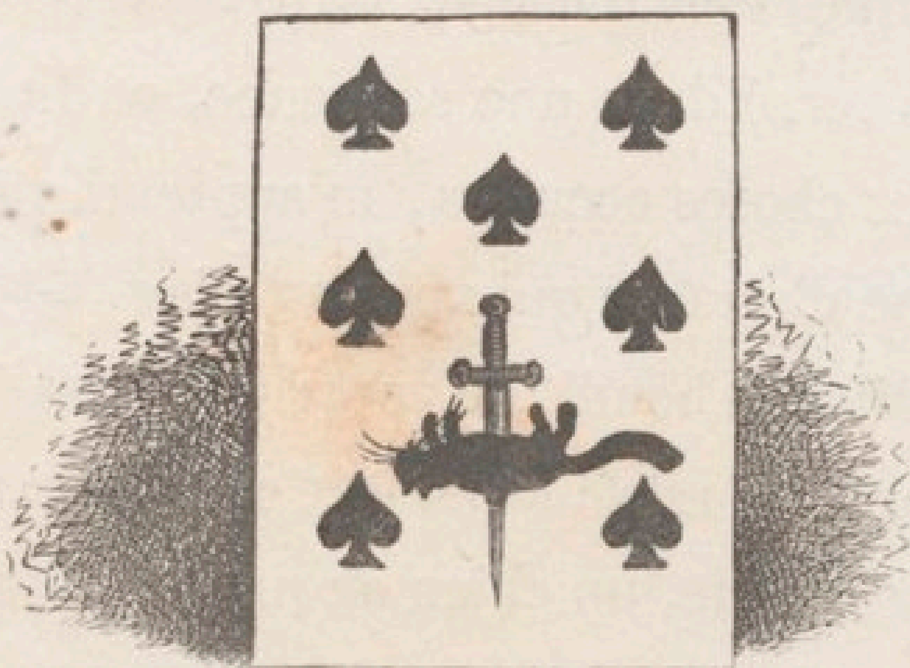
Après ces questions d'usage, la pythonisse examina du marc de café versé dans une soucoupe, et dit : « Phaldarus, génie des choses occultes, m'apprend que vous êtes à la recherche d'un être qui vous est cher. »

La mère Michel bondit de surprise sur sa chaise. Madame Bradamor ajouta : « Cet être n'est pas un homme ; c'est un quadrupède, un chien ou un chat... Ariel, esprit céleste, me révèle que c'est un chat. »

La mère Michel était de plus en plus satisfaite ; sans lui donner le temps de se remettre, la devineresse prit un paquet de cartes, les battit, les donna trois fois à couper, les disposa sur la table dans un ordre symétrique, et dit ravement :

« Votre chat est le valet de trèfle ; voyons ce qui lui ar-

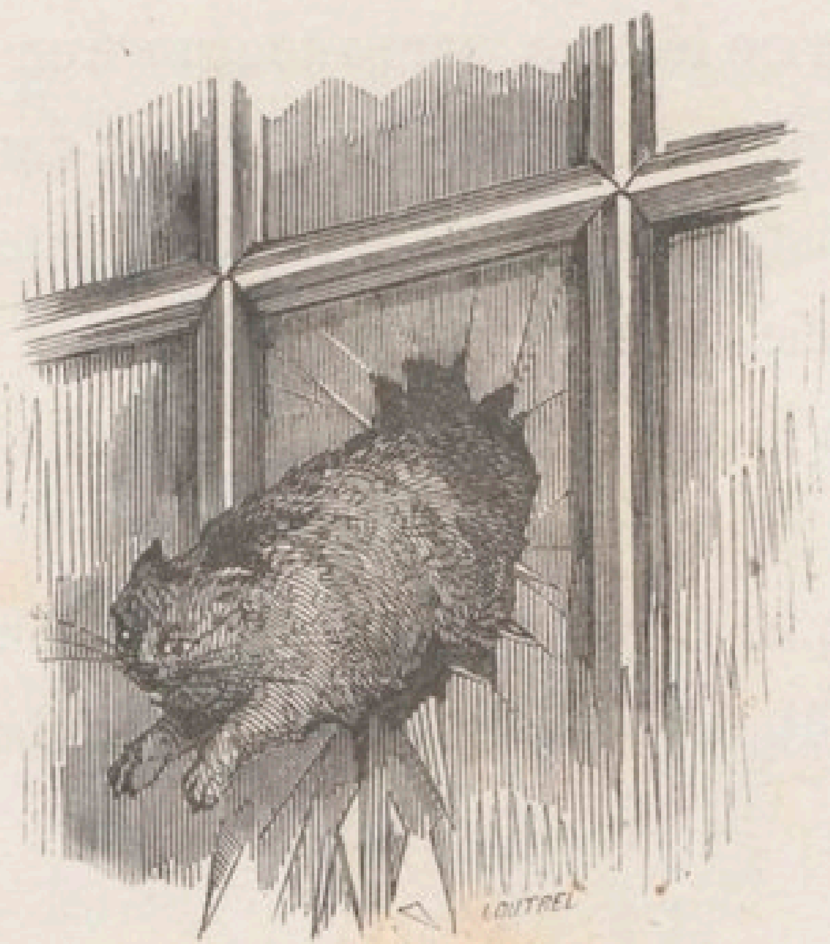
rive. Un, deux, trois, quatre : dix de pique ! il est coureur, il a la manie des voyages, il se met en route la nuit pour voir les curiosités de Paris. Un, deux, trois, quatre : la dame de pique ! C'est une femme qui fabrique des fourrures d'hermine avec la peau des chats. Un, deux, trois, quatre : le valet de pique ! C'est un chiffonnier. Un, deux, trois, quatre : le roi de pique ! C'est un restaurateur. La réunion de ces trois personnes m'épouvante. Un, deux, trois, quatre : du trèfle ! Un, deux, trois, quatre : encore du trèfle ! Un, deux, trois, quatre : toujours du trèfle ! Votre chat rapportera de l'argent à ces trois personnes : le chiffonnier veut le tuer pour en vendre la peau à la four-



reuse et le corps au restaurateur, qui l'offrira à ses pratiques en guise de lapin sauté. Le chat saura-t-il se soustraire à ses persécuteurs ? Un, deux, trois, quatre : sept de pique ! C'en est fait, madame, votre chat n'existe plus !

— Ils l'ont mangé, les anthropophages ! » s'écria la

mère Michel atterrée par cette révélation, et elle crut entendre un miaulement plaintif, dernier cri d'agonie de Moumouth ; mais ce n'était pas une illusion : un chat avait miaulé ; il miaulait encore dans la chambre voisine. Un carreau de la porte vitrée fut tout à coup brisé en éclats, et Moumouth en personne tomba aux pieds de la mère Michel.



Du haut d'une armoire, il avait aperçu sa gardienne affectionnée, l'avait appelée à plusieurs reprises ; et, comme elle ne lui répondait pas, dans son délire, il s'était précipité contre la porte, au travers de laquelle il venait de se frayer un passage.

« Mon chat était chez vous ! dit la mère Michel ; vous l'aviez volé ! Mais ma maîtresse est puissante ; ma maîtresse est la comtesse Yolande de La Grenouillère : elle vous fera châtier comme vous le méritez ! »

En proférant ces menaces, la dame de compagnie mit Moumouth sous son bras et se prépara à sortir. Madame Bradamor l'arrêta en lui disant : « Ne me perdez pas, je vous en conjure ! je n'ai pas volé votre chat.

— Mais comment se trouve-t-il chez vous ?

— Je le tiens d'un petit garçon nommé Faribole ; il m'a livré ce chat, que je désirais avoir depuis longtemps, et qui, par sa forme bizarre, par sa tournure en quelque sorte surnaturelle, pouvait figurer avec succès dans mes conjurations cabalistiques : voilà la vérité, toute la vérité ; je vous en supplie, que votre maîtresse ne m'inquiète pas !

— Madame la comtesse agira comme elle l'entendra, » répondit avec hauteur la mère Michel ; et elle disparut avec son chat. Elle ne fit qu'un pas de la maison Bradamor à l'hôtel ; on eût dit qu'elle possédait les bottes de sept



lieues du Petit-Poucet. Elle ne s'arrêta que dans le salon, où elle arriva haletante et sans pouvoir prononcer un seul

mot : elle montra Moumouth à madame de La Grenouillère. Celle-ci, en reconnaissant l'animal, poussa un cri de joie si retentissant, qu'on l'entendit jusque sur la place du Carrousel.

Lustucru assistait à cette scène touchante ; à l'aspect du chat, il fut tellement abasourdi, que sa raison s'égara un moment. Il s'imagina que ce chat, tant de fois sauvé, était un être fantastique, capable de parler comme les bêtes des contes de fées, et il se dit en frissonnant :

« Je suis perdu, Moumouth va me dénoncer ! »



CONCLUSION

Satisfaisante pour tous, excepté pour le coupable.



Dès que madame de La Grenouillère ut appris comment on avait recouvré Moumouth, elle ordonna de faire comparaître devant elle le jeune Faribole.

« Je vais l'aller chercher, dit avec empressement le père Lustucru, qui désirait prévenir son complice et cherchait un prétexte pour s'esquiver.

— Non, restez ! vous l'avez admis dans la maison, vous l'en verrez chasser, et vous apprendrez à mieux placer désormais votre confiance. »

Lustucru resta, et, revenu de sa première stupeur, il résolut de nier effrontément si Faribole osait l'accuser.

Introduit au salon, Faribole alla au-devant d'un interrogatoire : « Madame la comtesse, dit-il, la présence de votre chat me fait deviner pourquoi vous m'avez appelé ; mais je suis moins coupable que je ne le parais : permettez-moi de m'expliquer.

— A quoi bon? répliqua madame de La Grenouillère : votre justification est impossible. »

Le maître d'hôtel crut devoir payer d'audace, et dit avec ironie : « Je serais curieux de savoir quelle fable invraisemblable ce polisson va vous débiter ; » et, en accentuant ces mots avec lenteur, il regarda Faribole d'un air



qui signifiait : « Si tu m'accuses, malheur à toi ! »

Sans se laisser déconcerter, Faribole commença en ces termes :

« Il faut l'avouer, madame, je suis entré dans l'hôtel avec l'intention de voler votre chat ; la tireuse de cartes avait envie de l'avoir pour lui faire jouer le rôle du diable Astaroth, et elle m'avait séduit par la promesse d'un écu de six livres et d'une paire de sabots. On me traita si bien, Moumouth me parut si gentil, que je renonçai à mes coupables projets ; jamais, non, jamais, je ne les aurais mis à exécution, si je n'avais compris qu'il fallait éloigner Moumouth pour le dérober aux tentatives d'un ennemi d'autant plus terrible qu'il était caché.

— De qui veut-il parler ? demanda Lustucru.

— De vous ! de vous qui m'avez dit : « Tue Moumouth, ou je te chasse ! »

— Moi, j'ai dit cela ! quel impudent mensonge !... Ah ! madame la comtesse, vous me connaissez assez pour ne pas hésiter entre les déclarations de ce drôle et mon démenti formel.

— Faribole, dit sévèrement la comtesse, ce que vous avancez est grave ; en pouvez-vous fournir la preuve ?

— La preuve ! hélas ! non, madame ; mais je suis prêt à vous attester...

— Il suffit, interrompit la comtesse ; n'ajoutez pas la calomnie au vol du chat et délivrez-moi de votre présence. »

Le pauvre Faribole voulut protester ; mais sur un signe

de madame de La Grenouillère, Lustucru le saisit par le bras, le mit à la porte sans autre forme de procès, et le houspilla dans l'escalier de manière à lui ôter la fantaisie de demander son reste.



Toutefois les iniquités du maître d'hôtel ne devaient pas rester longtemps impunies : le jour même, la mère Michel, en rangeant l'armoire de l'antichambre, fut fort étonnée d'y trouver trois cadavres de rats et de souris ; elle se demandait comment ils avaient succombé, lorsqu'elle reconnut la fameuse pâtée que le chat avait refusé de manger et qu'on avait laissée là par mégarde. Deux souris étaient mortes dans l'assiette même, tant le poison était violent et subtil ! Cette découverte déchira le voile qui couvrait le passé de Lustucru. La mère Michel, devinant

que les accusations de Faribole étaient fondées, s'empressa d'avertir madame de La Grenouillère, qui lui recommanda le silence, et fit venir le maître d'hôtel.

« Avez-vous encore de la *mort aux rats?* lui dit-elle.

— Oui, madame, il doit m'en rester un peu.

— Il faudra en mettre dans l'antichambre; vous n'y aviez pas encore songé?

— Jamais, madame; j'ignorais qu'il y eût des rats dans cette partie de la maison.

— C'est bien, vous pouvez vous retirer. »

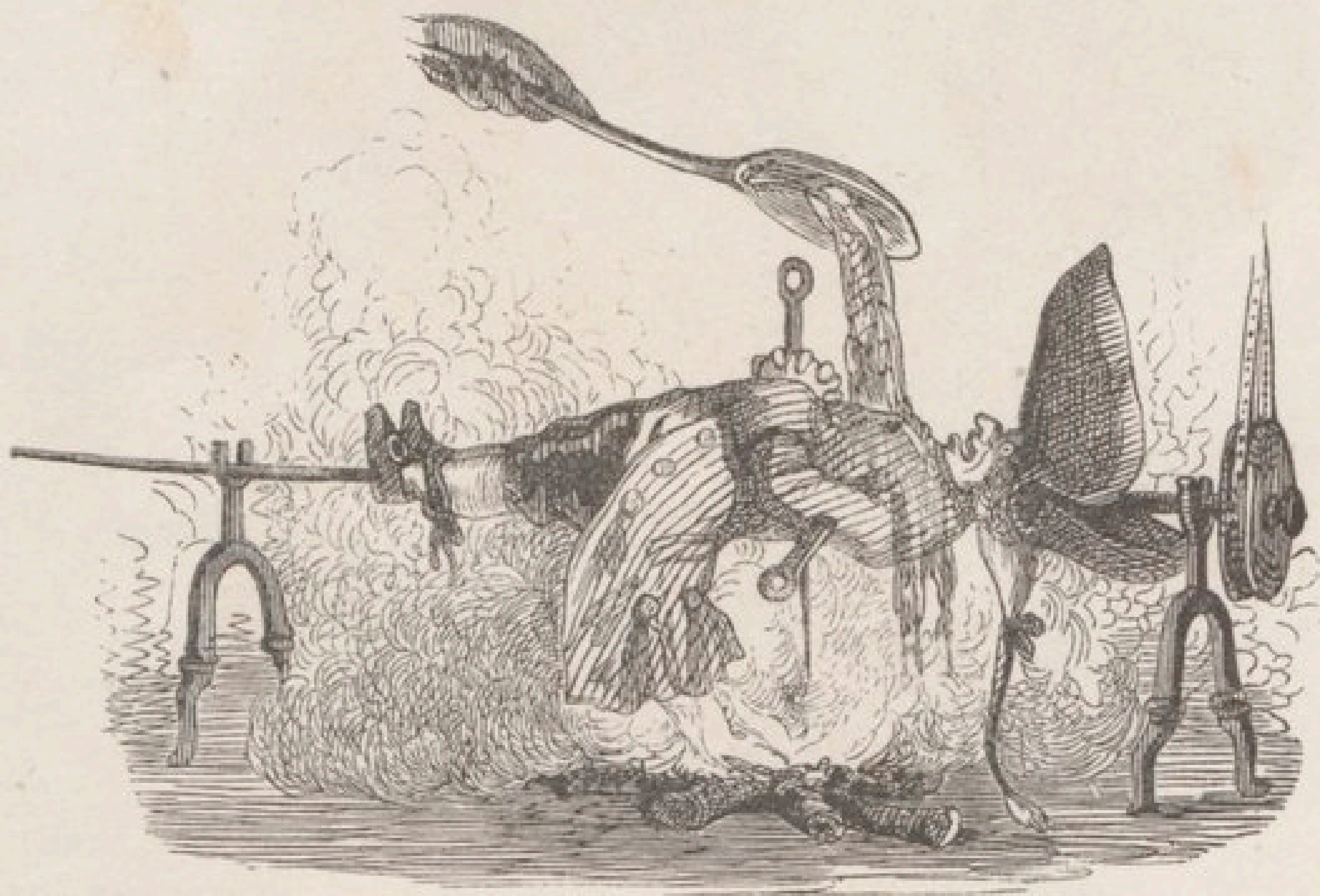
Madame de La Grenouillère écrivit à un célèbre chi-



miste, qui, après avoir analysé la pâtée, déclara qu'elle

contenait une quantité prodigieuse de poison. Le crime de Lustucru était donc évident; mais d'autres charges s'élevèrent bientôt contre lui. L'aventure des sieurs Croquemouche et Guignolet s'était répandue parmi les mariniers; Faribole l'apprit de l'un d'eux, et découvrit un témoin qui avait vu Lustucru jeter le chat du haut du pont Notre-Dame. Le maître d'hôtel, confondu, n'attendit pas qu'on le congédiât; il s'enfuit, et, pour éviter la vengeance de madame de La Grenouillère, il s'embarqua en qualité de cuisinier sur un navire marchand qui partait pour l'Océanie.

On apprit plus tard que ce bâtiment avait fait naufrage sur la côte des îles Sandwich, et que des sauvages avaient



mangé Lustucru. L'histoire rapporte qu'au moment d'ex-

pirer, il ne prononça qu'un seul nom, celui de Moumouth !



Mais qu'est-ce qui amenait ce nom sur les lèvres du coupable ? Était-ce le remords ? était-ce seulement la dernière

explosion d'une haine impitoyable? Voilà ce que l'histoire a négligé de nous apprendre.

La santé de madame de La Grenouillère avait été altérée par les vives secousses qu'elle avait jadis éprouvées en perdant ses animaux favoris. La tendresse et les grâces de Moumouth auraient peut-être suffi pour la rattacher à la vie. Mais cette respectable dame avait atteint un âge où les chagrins ne pardonnent guère. La mère Michel eut la douleur de la trouver morte un matin dans son lit; son visage d'ailleurs était si calme et portait si bien l'empreinte de toutes ses bonnes qualités, qu'on eût pu croire qu'elle dormait.

Elle allait entrer dans sa soixante et dix-neuvième année.

Par son testament, qu'elle avait déposé chez son notaire, elle avait assuré à Moumouth et à sa dame de compagnie une rente de deux mille livres, réversible, en cas de mort de l'un des légataires, sur le dernier survivant.

La mère Michel se retira près de sa sœur, dont elle établit avantageusement tous les enfants, et choisit pour asile une jolie maisonnette située au Bas-Meudon, sur le bord des eaux, entre de grands massifs de verdure.

Faribole, réintégré dans l'hôtel, avait fait oublier son erreur passagère par une conduite irréprochable. Il aurait pu faire son chemin dans la cuisine; mais il préféra servir

l'État, et s'enrôla à l'âge de seize ans dans un régiment d'infanterie.



Il prit part à l'expédition de Majorque, sous les ordres du maréchal de Richelieu, et fut nommé caporal après la prise de Port-Mahon, le 29 juin 1756.

Lorsqu'il eut obtenu son congé, il revint vivre auprès de la mère Michel, à laquelle il avait voué une affection

vraiment filiale. Aux agitations de leur existence, succédèrent des jours calmes et paisibles, dont le cours fut embelli par les qualités toujours croissantes de Moumouth.

Notre chat ne connut plus désormais aucun ennemi ; il se concilia, au contraire, l'estime et l'affection de tous ses concitoyens.

Ses aventures l'avaient mis à la mode.

Outre la chanson, dont il ne nous reste malheureusement que deux couplets, les poëtes du temps écrivirent en son honneur bon nombre de quatrains qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

On le chanta dans toutes les langues, y compris le syriaque et le bas-breton.

Il reçut la visite des hommes les plus distingués de l'époque, et du roi lui-même, qui s'arrêta un moment près de lui en se rendant au château de Bellevue.

Une grande dame de la cour daigna choisir à Moumouth une compagne fort douce et fort jolie, qu'il accepta avec reconnaissance. Il ne tarda pas à être père ; ce qui mit le comble à son bonheur, et à celui de la mère Michel, car l'excellente femme se sentait renaître dans la postérité de son chat.

Vous désirez peut-être savoir ce que devint ensuite Moumouth ? Il mourut !... mais ce ne fut qu'après une longue et heureuse carrière. Ses yeux, en se fermant, purent errer avec une douce satisfaction sur les groupes

éplorés de ses enfants et de ses petits-enfants. Ses dépouilles mortelles ne furent pas traitées comme celles des chats vulgaires. La mère Michel lui fit élever un magnifique



mausolée de marbre blanc.

Suivant un usage alors adopté pour la sépulture de tous les personnages illustres, on grava sur le tombeau

de Moumouth une épitaphe composée par un savant professeur de l'université de Paris.



Hoc jacet in tumulo, multis virtutibus ingens,
Feles, apud Gallos Moumouthi cognomine notus,
Raniparæ comitis, necnon Michaelis amores;
Quem Lustucrutus quidam, pravissimus hostis,
Fluctibus, arsenico, voluit baculoque necare.
At Deus omnipotens solio vigilabat ab alto;
Innocui vindex, sontem prostravit iniquum,
Et Moumouthus tandem, post aspera fata triumphans,
Extinctam auspiciis vitam decurrit amœnis.
Magno valde potes planctu lugere, viator,
Namque sequanensi Moumouthus requiescit in ora,
Quondam præclarus, sed nunc cinis atque favilla.

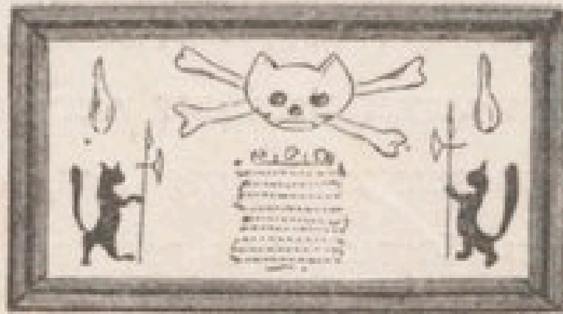
Cette épitaphe étant en vers latins, comme nos savants

lecteurs ont pu en juger, nous allons en donner une traduction presque littérale, afin qu'elle ne soit pas perdue pour nos lectrices.

Ce monument contient, sous sa voûte funèbre,
L'illustre chat Moumouth, si justement célèbre,
Mais qui doit accuser des maux qu'il a soufferts
Un certain Lustucru vomi par les enfers.
Le ciel sut déjouer les noires perfidies
Que, pour perdre Moumouth, le monstre avait ourdies.
Et le chat put enfin dérouler à loisir
Des jours de soie et d'or tissés par le plaisir.
Arrête-toi, passant, et laisse en paix descendre
Les larmes de tes yeux sur cette froide cendre,
Sur ces restes glacés d'un animal charmant,
De la mère Michel l'amour et le tourment.
Puisse-t-il accepter l'hommage de nos rimes!
C'était un simple chat : mais des vertus sublimes
Le mirent au niveau des plus fameux mortels,
Et dans la vieille Égypte il eût eu des autels.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

VIGNETTES PAR LORENTZ.



LE PETIT OUVRIER

Un jour, deux enfants se promenaient dans le jardin du Luxembourg. L'un deux était le fils d'un brave artisan; l'autre était l'enfant d'un danseur qui avait longtemps représenté les vents, les diables et les fleuves à l'Opéra. Le fils de l'artisan, bien à l'aise dans de bons habits cousus par sa mère, ne songeait ni au froid qui se faisait déjà sentir, ni à l'orgueil, cette triste maladie dont il ne savait pas même le nom. Le fils du danseur, au contraire, portait une collerette brodée, mais sale, un pantalon à la dernière mode, mais gênant, des souliers vernis, mais déformés, des bas de soie sans jarretières, et un habit de velours fait avec un vieux morceau d'une robe pleine de graisse et de trous.



Dans le jardin, les enfants jouaient; les maçons ache-

vaient la façade extérieure du palais; les sculpteurs donnaient le dernier coup de ciseau aux belles figures du cadran solaire; les jardiniers, présidés par le savant M. Hardy, le jardinier en chef, transportaient des terres, taillaient des rosiers, émondaient les arbres, rentraient dans leur domicile d'hiver les beaux orangers, dont quelques-uns avaient encore la tête toute blanchie par les fleurs.

Le fils de l'artisan, avec son beau regard calme et doux et ses deux petites mains dans ses deux larges poches, regardait tous ces travaux avec joie. « Ah! disait-il, quand je serai grand, je remuerai de la terre à mon tour; je taillerai des rosiers, ou je taillerai du marbre; je gagnerai ma vie, comme fait mon père, et on m'appellera le brave Grégoire, Grégoire le travailleur. »

Rien n'était beau à voir et aimable à entendre comme cet enfant. Son visage était épanoui; ses joues étaient pleines; la force et la santé respiraient dans toute sa personne. On voyait qu'il était bien vêtu, bien nourri, bien aimé, qu'il avait teté le lait maternel, et qu'on lui avait appris de bonne heure à estimer et respecter le travail, à prier Dieu le matin et le soir.

C'était l'heure aussi où les pairs de France arrivent au palais du Luxembourg pour faire des lois. On les voyait entrer l'un après l'autre traînés dans de belles voitures, parés de toutes sortes de cordons et de croix, suivis de grands laquais, en un mot, dans tout l'appareil de la for-

tune et du pouvoir. A celui-ci on disait : Monsieur le marquis; à celui-là : Monsieur le comte, ou Monsieur le duc; on abordait l'autre en lui disant : Votre Altesse. L'un était général d'armée; l'autre avait vieilli dans les ambassades.

Alors l'enfant du danseur voyant passer toutes ces grandeurs : « Fi donc! dit-il au fils de l'artisan, il faut que tu sois aussi rustre que ton père, pour regarder avec tant de joie des maçons, des jardiniers, des manœuvres. Moi, quand je serai grand, je serai général, comte, pair de France ; on m'appellera Monseigneur, et toi, tu ne seras qu'un maçon. »

L'enfant du manœuvre, le pauvre Grégoire, resta quelque peu atterré par les paroles du petit monsieur en habit de velours, qui tenait ses deux pieds bien en dehors et qui s'appelait Lindor, comme un petit prince de comédie. Heu-



reusement, le père de Grégoire, qui cherchait son fils pour

l'emmener travailler avec lui, avait entendu le discours des deux enfants : « Grégoire, lui di-il, tu as bien parlé, et tu penses comme un sage ; tu seras un ouvrier et, je l'espère, un honnête homme comme ton père. Pour cela, tu n'as qu'à le vouloir et marcher en avant. Quant à vous, monsieur le comte Lindor, avant de songer à devenir pair et maréchal de France, vous devriez commencer par moucher votre nez et par raccommoder votre habit de velours, qui est troué aux deux coudes. »

Le brave Grégoire avait raison : ne pas s'élever trop haut, et ne pas s'habituer de bonne heure aux beaux habits troués, c'est le commencement de la sagesse et la fin de mon histoire.

JULES JANIN.



LES

AVENTURES D'UNE POUPÉE

ET D'UN SOLDAT DE PLOMB

HISTOIRE COMPLIQUÉE

« Je ne t'aime plus, » dit à sa poupée la petite Bébé, qui n'était pas bonne tous les jours. Et l'ayant jetée dans un coin, elle alla se coucher, parce qu'il était temps.

La pauvre poupée étant tombée sur le nez, se l'était cassé.



Mais, comme elle était la douceur même, elle souffrit

sans mot dire, et resta patiemment à la place où elle était tombée.

Pendant ce temps-là Bébé dormait.



Et voilà ce qui se passa :

« Que je suis malheureuse ! dit la poupée, quand elle vit que tout le monde reposait et qu'elle pouvait parler sans danger, que je suis malheureuse ! Parce que je ne parle presque pas, parce que je ne mange jamais trop, parce que je ne casse rien et que je me prête à tout, et que je ne pleure jamais, c'est-à-dire parce que je ne suis ni bavarde, ni gourmande, ni maladroite, ni turbulente, parce que je n'ai point de défauts enfin, on s'imagine que je ne pense à rien, que je ne vis pas et que je ne sens rien ! On a bien tort !

— Je le crois fichtre bien qu'on a tort ! dit, après lui avoir demandé poliment la permission de lui couper la parole, un petit soldat de plomb qu'elle n'avait point

aperçu, et qui se trouvait dans le même coin qu'elle, parce que, dans un moment de mauvaise humeur, Paul, le frère de Bébé, l'y avait jeté lui aussi. Mais qu'y faire? ajouta-t-il. Les enfants croient tous que, du moment où on ne crie pas comme eux, c'est qu'on ne souffre pas. Nous souffrons, pourtant! » dit-il encore après un moment de silence et en poussant un profond soupir.

Voyant que le petit soldat de plomb, tout soldat qu'il était, et quoiqu'il eût presque commencé par jurer, avait l'air de savoir à peu près ce qu'on doit aux dames, et lui parlait fort respectueusement, la poupée, qui n'était pas fâchée d'avoir un peu de compagnie, lui fit une réponse obligeante, de façon que la connaissance fut bientôt faite; et la conversation continua ainsi :

« Être battue du matin au soir, quel triste sort! disait la poupée de Bébé; c'est bien la peine d'avoir des yeux à coulisses, des joues bien peintes et des pantalons de gaze pour être traitée ainsi. Bien sûr, j'en mourrai. Voyez plutôt mon nez, dit-elle.

— Je vous plains bien, madame la poupée, répondit le petit soldat de plomb en regardant d'un air attendri le nez qu'on lui montrait. Mais qu'y faire? j'essaierais en vain de vous consoler et de rajuster votre nez : je suis aussi malheureux que vous, et notre malheur est sans remède!

— Non pas le mien, monsieur le militaire, dit alors la poupée d'un air mystérieux, ni le vôtre non plus, je l'es-

père. Et, comme elle voyait à son air que le petit soldat de plomb était curieux : « Voulez-vous que je vous raconte mon histoire? ajouta-t-elle.

— J'aime beaucoup les histoires, » répondit galamment le petit soldat de plomb.

La poupée parla alors en ces termes :

Et pendant ce temps-là Bébé dormait toujours : mais comme elle remuait beaucoup en dormant, on aurait presque dit qu'elle rêvait.

HISTOIRE DE LA POUPÉE RACONTÉE PAR ELLE-MÊME

« Telle que vous me voyez, dit-elle, je n'ai pas toujours été une poupée de peau rose et de papier mâché comme aujourd'hui. J'étais, il n'y a pas bien longtemps encore, une belle petite fille bien heureuse, bien choyée par tout le monde, mais un peu gâtée ; ce qui veut dire que tout le monde était si bon pour moi, qu'on me passait tous mes caprices. Une bonne petite fille n'aurait abusé de la bonté de personne, et se serait dit : « Plus on sera bon pour moi, « plus je serai bonne pour les autres ; » mais bah ! je ne me disais rien du tout ; je n'en faisais qu'à ma tête ; je battais tout le monde ; j'étais insupportable ; en un mot, je ne valais pas grand' chose. — Si bien qu'un jour que j'avais été cent fois plus méchante encore qu'à l'ordinaire, une fée, qui pouvait tout, me changea en poupée : « Et poupée

« tu seras, ajouta-t-elle d'une voix formidable, tant qu'une « petite fille aussi méchante que toi ne t'aura pas fait souf- « frir comme tu as fait souffrir les autres, et ne se sera pas « corrigée. » Or, dit la petite poupée, je crois bien que Bébé est aussi méchante que je l'étais ; mais se corrigera-t-elle ? »

Et pendant ce temps-là Bébé dormait toujours, mais son sommeil était de moment en moment plus agité.

« Madame la poupée, dit alors le soldat de plomb, votre histoire ressemble extrêmement à la mienne. J'ai été un méchant garçon très-turbulent ; je ne rêvais que sabres de bois, que canons de vingt-cinq sous, que meurtre et que carnage ; je voulais la guerre à tout prix, enfin, ce qui désolait mon oncle le député. Mais le bon Dieu m'a puni, et je fus un beau matin changé en soldat de plomb, ainsi que vous pouvez le voir ; et, comme vous, je ne serai délivré que quand je trouverai pour maître un petit garçon bien méchant qui deviendra bien bon. Mais quel espoir que ce méchant Paul se corrige jamais, et par là me délivre ! Hélas ! vous voyez en moi les débris d'une grande armée. Oui, dit-il, nous étions plus de deux douzaines dans du papier de soie au fond d'une boîte de bois blanc ; mais, aujourd'hui, mes compagnons d'armes sont tous morts, et leurs membres épars jonchent le parquet ; les uns ont été foulés aux pieds, et les autres, mollement

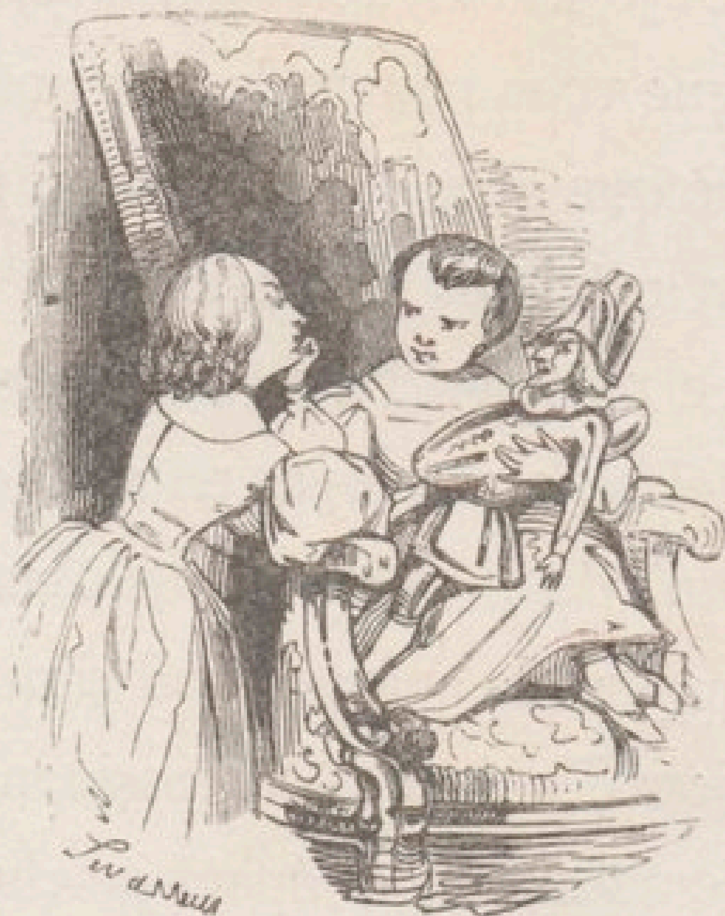
fondus à la chandelle ! ! ! Celui qui a fait tout ce mal, c'est Paul, le frère de votre Bébé... »

En ce moment Bébé se réveilla en sursaut, et elle regarda partout ; mais elle ne vit rien et n'entendit rien ; sa poupée était toujours sur son nez, et voilà tout. De façon qu'elle vit bien que tout ce qui venait de se passer n'était qu'un rêve. Mais c'est égal, elle se leva, et étant allée réveiller son frère Paul, elle lui raconta tout ce que vous venez de lire.

Ce que Paul ayant écouté avec beaucoup d'attention :

« Je n'ai pas peur que tu deviennes une poupée, ni de devenir moi-même un soldat de plomb, dit-il à sa sœur ; je sais bien que c'est impossible ; mais, pourtant, corrigeons-nous, car ta poupée t'a dit de bonnes choses cette nuit. »

Et après avoir relevé, lui son soldat de plomb, et Bébé



sa poupée, ils s'assirent tous les deux devant leur table ;

et quoiqu'il fût de bonne heure pour travailler, ils se mirent à écrire chacun une belle page en tête de laquelle on lisait ces mots :

Page pour faire plaisir à maman.



Et quand elle fut écrite, leur maman étant venue, elle fut si contente, qu'elle les embrassa de tout son cœur.

Bébé et Paul ont tenu parole : ils se sont corrigés. Bébé

est devenue sage comme une image, Paul vient d'avoir quatre ou cinq prix à sa pension. — Et ceci prouve qu'il faut écouter les rêves — quand ils sont bons.

P.-J. STAHL.



VIE
DE POLICHINELLE

ET

SES NOMBREUSES AVENTURES

I

Comment un parent de l'auteur se trouva en relation avec la famille du seigneur Polichinelle. — Mystérieuse naissance du héros. — Détails incroyables.



Le grand-oncle de mon aïeul avait fait voir, dès son enfance, une furieuse passion de voyager : mais, par une suite de circonstances étrangères à cette histoire, il était arrivé à l'âge de soixante ans, sans avoir jamais poussé plus loin que Montmartre. « Il est véritablement ridicule, se disait-il fréquemment, que l'homme du monde qui souhaite le

plus de voyager soit précisément celui qui ait vu le moins de pays. Car je n'appelle point voir du pays, aller de mon domicile de la rue Saint-Denis jusqu'aux moulins de Montmartre. Non!... Autant dire que je suis un âne. Car c'est un chemin que les ânes font tous les jours. » A force de s'exciter par ces réflexions amères, le grand-oncle de mon aïeul se poussa lui-même à



bout, et, un beau matin, il partit en poste pour Marseille : là il prit passage sur un navire qui le transporta à Naples; de Naples, il prétendait bien passer dans le Levant, puis

dans l'Inde, puis dans les deux Amériques, qu'il comptait visiter en détail, et d'où il ne désespérait pas de pouvoir regagner la rue Saint-Denis... en touchant au cap de Bonne-Espérance. Mais tous ces beaux projets furent subitement rompus par un accident qui lui arriva. Il n'était pas à Naples depuis trois jours, qu'il mourut tout d'un coup.

Cet événement était d'autant plus fâcheux qu'il interrompait à la fois les voyages du grand-oncle de mon aïeul, et le dessein qu'il avait eu d'en écrire la relation jour par jour. On retrouva en effet dans ses papiers, qui furent renvoyés en France avec son linge, un commencement de journal dont il est impossible de ne pas regretter la suite. Nous transcrivons ici ces lignes, qui ont un trait direct à notre histoire :

IMPRESSIONS DE VOYAGE DU GRAND-ONCLE DE MON AÏEUL

PREMIER JOUR. — Arrivé à Naples. Ouf!

SECOND JOUR. — Ouf! Ouf!

TROISIÈME JOUR. — Promenade sur le golfe, dans la barque d'un batelier nommé Pulci, dont la femme a mis au monde, ces jours passés, un magot qu'on vient voir de dix lieues à la ronde.

Ce magot, — c'était notre héros lui-même, l'illustre Pulcinello, — qui plus tard, par tendresse pour vous, mes

enfants, changea son nom italien en celui de Polichinelle, afin que vous eussiez plus de commodité à prononcer le nom de votre bon ami.

Le batelier Pulci habitait avec sa femme une maisonnette blanche, tout près du rivage où sa barque était amarrée. Depuis vingt ans qu'ils étaient mariés, ils se désolaient nuit et jour de n'avoir point d'enfants, et cette



privation était surtout sensible à la pauvre dame Pulci, qui demeurait seule la plupart du temps, pendant que son mari allait à la pêche ou promenait les curieux sur la mer.

Cette bonne femme, dans sa douleur, avait acheté un petit berceau pour bercer ses ennuis et ses espérances, en

attendant mieux, et parfois elle charmait sa solitude en chantant près de la couche vide un air du pays, doux et monotone, comme pour endormir un nouveau-né.

Un soir que la dame Pulci se plaignait à l'accoutumée que le ciel lui refusât cet enfant tant souhaité, le vieux Pulci, qui n'aimait pas à entendre sa femme revenir sur ce chapitre, et qui, d'ailleurs, était pris de vin ce soir-là, se leva brusquement, et donnant un coup de poing sur la



table : « Comment! s'écria ce méchant homme, le diable ne fera pas taire cette rabâcheuse! — Sainte Vierge! reprit aussitôt la dame Pulci, ayez pitié de nous! » Elle n'avait pas achevé ces mots, qu'un gros chat couleur de suie,

semblant sortir de dessous le lit, se jeta dans les jambes du bonhomme Pulci et le renversa tout de son long sur le



plancher, après quoi il s'élança au dehors par la porte entr'ouverte; en même temps un petit oiseau, caché dans les plis des rideaux de serge, prit son vol à travers la chambre, becqueta doucement en passant les cheveux de la dame Pulci, et disparut par la fenêtre. Avant que les deux époux fussent revenus de leur première frayeur, une autre merveille acheva de leur troubler l'esprit; il sortit en effet du berceau un cri bizarre et d'une nature si particulière, qu'on eût dit que celui qui le poussait avait un noyau de pêche dans le gosier. « Femme, vois donc ce que c'est! » dit en tremblant le bonhomme Pulci, qui n'avait pas encore eu le loisir de quitter la position où l'avait mis

le gros chat. Là-dessus, la pauvre femme s'approcha tout émue du berceau, et elle faillit mourir de joie quand elle y vit une petite créature humaine, qui se trémoussait, en se frappant sur le ventre d'un air absolument joyeux. « Saints et saintes du ciel ! le joli enfant ! » s'écria la dame Pulci, le prenant incontinent dans ses bras. Les yeux d'une mère sont indulgents, et ce n'est pas à une bosse de plus ou de moins qu'ils trouveront jamais à redire. Or, ce



joli enfant n'en avait que deux, une sur l'estomac en forme de virgule, l'autre sur le dos, se dressant, pour faire contre-poids, en forme de point d'exclamation. Quant au visage, il n'avait rien en soi de choquant, si ce n'est que le nez affectait la figure d'un bec de perroquet, dont la courbe venait rejoindre un menton crochu, avec lequel elle formait une manière d'arcade au-dessus d'une bouche large

comme une porte. « Le joli enfant! le cher trésor ! » répétait la bonne femme, en caressant comme il faut le petit personnage. « Voyons-le, dit le père Pulci, qui, dans sa stupeur croissante, gardait obstinément la position fixe dont le gros chat lui avait fait cadeau en passant, — voyons-le donc ! » Et dès qu'il l'eut vu : « Ah ! qu'il est laid !



s'écria-t-il; ah ! le beau fils avec ses deux bosses ! n'a-t-il point de honte d'avoir un nez pareil ! Donne-le-moi, que je le jette à la mer ! »

Mais voici bien une autre histoire, mes enfants : comme le père Pulci en était là de son discours, le petit bonhomme s'élança des bras de sa mère, et vous l'eussiez vu alors gambader sur ses deux jambes en fuseau avec des contorsions et des mimes de bossu à faire pâmer. Puis tout d'un coup, se mettant en équilibre sur sa bosse de devant, il tourna sur lui-même avec la rapidité d'une toupie, après quoi, tombant aux genoux du père Pulci, il lui fit une

grimace des plus risibles, et le tira doucement par la barbe. Ma foi! le père Pulci, qui de sa vie n'avait tant ri,



au point qu'il eut la colique huit jours durant, n'y put tenir plus longtemps, et il embrassa tendrement l'enfant. « Parbleu! dit-il à sa femme, qui en était toute réjouie, qu'il vienne du diable, s'il veut, et il en a bien la bosse, mais je le garde, car il m'amuse infiniment. — Soyez sûr, monsieur Pulci, répliqua la bonne femme, que le gros chat noir était le diable... ou l'un de ses proches parents, mais que le petit oiseau venait du bon Dieu. — Je n'en doute pas, ma femme, répondit le bonhomme, et je vois bien qu'ils ont pris tous deux part à la naissance de Polichinelle : car il faut avouer que s'il est laid comme un démon, il a de l'esprit ni plus ni moins qu'un ange.

II

Progrès surprenants du jeune Polichinelle. — Comment il se faufile à la cour. Aventures de l'âne danseur de corde. — De quelle façon Polichinelle donna congé à un ambassadeur nègre.



u bout de six semaines, on eût dit que Polichinelle avait pour le moins seize ans, tant sa croissance avait été rapide, et son intelligence précoce. Il parlait déjà fort joliment, raisonnait de toutes choses, avec une justesse infinie, et embarrassait souvent ses parents par des questions auxquelles ils ne pouvaient répondre. Son père, le voyant si avancé, résolut d'en faire un portefaix : car cet enfant, tout gentil qu'il était, ne laissait pas de mettre la gêne dans le pauvre ménage, et puisque le bonheur voulait qu'il eût grandi si vite, il fallait en profiter. Le bonhomme Pulci lui dit donc un matin, tout en déjeunant : « Ah çà, Polichinelle, te voilà de taille à gagner ta vie, et, si tu m'en crois, mon garçon, tu iras sur le port attendre la pratique.

Tu feras des commissions, et tu porteras les paquets des voyageurs.

— Ta! ta! ta! dit respectueusement Polichinelle, j'ai en tête un autre projet.

— Et lequel? reprit le père.

— Je veux aller à la cour.



— Peste! s'écria le bonhomme, en riant de tout son cœur, à la cour! et comment feras-tu, mon gentil marmouzet? Car tu ne comptes pas sans doute que je t'y présente, vu que je n'y ai aucune connaissance.

— Je m'y présenterai tout seul, sambregoi! répondit Polichinelle.

— Et pourquoi veux-tu aller à la cour?

— En voici la raison, répliqua Polichinelle : étant bossu

par devant et par derrière, il est bon que j'apprenne à lire et à écrire : s'il plaît à Dieu, je deviendrai un savant, et j'aurai tant d'esprit qu'on ne verra plus mes bosses ni ma laideur. Vous êtes trop pauvres pour me faire étudier; c'est pourquoi je prétends que le roi se charge de mon éducation. Je suis sûr de réussir à l'y déterminer : mais il faut, pour cela, que j'aie un âne.

— Un âne ! s'écrièrent à la fois le père et la mère Pulci. Où veux-tu que nous prenions un âne? Polichinelle, mon fils, sais-tu qu'un âne ne se trouve point dans le pas d'un cheval ?

— Ta ! ta ! ta ! vendez votre maisonnette ! aussi bien je vous en promets dès ce soir une beaucoup plus grande et meublée à la dernière mode. Avec le prix que vous allez retirer de cette vente, vous m'achèterez sans retard un petit âne !

— Ah ! ma foi ! dit en jurant le père Pulci, ton fils est fou, ma femme ! Que le bon Dieu le patafiole avec son âne !

— C'est vous qui en êtes un, monsieur Pulci, reprit la bonne dame : ne voyez-vous pas que cet enfant a peut-être plus d'esprit que vous ? »

Bref, mes chers amis, après une bonne heure de dispute, le bonhomme Pulci se laissa séduire par une cabriole que fit fort à propos Polichinelle. Il vendit dans la matinée sa maisonnette, acheta un âne, et attendit comme vous et moi, ce qui pourrait en résulter.

Or, Polichinelle ne fut pas plutôt maître de son âne,

qu'il vous l'enfourcha bel et bien, comme eût pu le faire un écuyer de profession ; et où alla-t-il, s'il vous plaît, en cet équipage? tout droit au palais du roi, mes enfants, suivi de loin par son père et sa mère, qui, ayant vendu leur maison, se trouvaient naturellement sur le pavé. La populace le suivait aussi, en poussant de grands cris de



joie : car ce n'était pas un spectacle ordinaire que la vue de Polichinelle, avec ses deux bosses éclatantes, son habit collant, rouge d'un côté, jaune de l'autre, ses sabots ponceau, et son chapeau doré à haute forme, cavalcadant d'un air digne sur son ânon. Quand il arriva aux environs du

palais, son cortége se composait de plus de trois mille personnes, sans compter les chats, les chiens, et les papillons. Le roi, au grand bruit que faisait la foule, accourut sur son balcon, et toute la cour se mit aux fenêtres, fort en peine de savoir à qui en voulait ce bossu merveilleux. Il se fit donc un grand silence quand Polichinelle, ayant salué trois fois le roi et les princesses, fit signe de la main qu'il allait parler.



« Écoutez, écoutez! » cria le peuple.

« Sire, dit alors Polichinelle de sa voix enrouée, sire, messieurs, mesdames, et vous tous, bourgeois et bourgeoises de Naples, j'ai l'honneur de vous faire savoir que, moyennant la permission de Sa Majesté, mon âne ici présent se propose de danser sur la corde roide devant Vos Seigneuries. La corde sera tendue en l'air à la hauteur de cinquante et un pieds. Votre serviteur, Polichinelle, sera monté sur l'âne pendant ce surprenant équilibre.

— Ho! ho! dit la foule joyeuse en battant des mains. Vive Polichinelle! vive l'âne! vive le roi!

— Mais, dit le roi, après avoir salué la foule en signe de remerciement, quand cela, bossu mon ami? Car, je l'avoue devant mon peuple, il me tarde de voir cette voltige.

— Sire, répondit Polichinelle, elle aura lieu ce soir même à sept heures, si Votre Majesté veut bien charger son grand majordome de mettre à ma disposition tout ce



qui me sera nécessaire, je veux dire la corde, les mâts pour la fixer, l'échelle et le reste.

— Certes, dit le roi : qu'on fasse approcher mon grand majordome. »

Il faut vous dire, mes enfants, que ce grand majordome, qui se nommait M. de Bucolin, était un méchant seigneur universellement haï dans le royaume pour la noirceur de son âme et la cruauté de ses divertissements ; on citait de lui mille traits de sotte barbarie : ainsi, quel-

que temps auparavant, il avait fait assommer de coups le père de Polichinelle, sous le prétexte absurde que ce pauvre vieillard avait marché sur le pied d'un des chevaux de Sa Seigneurie.

« Seigneur de Bucolin, lui dit le roi, je vous enjoins de fournir à cet intéressant bossu tout ce qui sera nécessaire. Si votre négligence nous privait de cette fête crépusculaire, je vous ferais pendre sur l'heure. Mais si Polichinelle s'est vanté d'une chose qu'il ne puisse exécuter, c'est lui qui sera pendu.

— Sire, j'y souscris, dit Polichinelle.

— Qu'on leur donne à manger, répliqua le roi, à lui et à son âne. »

Là-dessus Polichinelle fut introduit dans une des cours



du palais, et on lui servit d'excellents rogatons de la desserte royale, dont on pense bien que le père et la mère

Pulci eurent la meilleure part. Toutefois, ces pauvres gens n'étaient pas sans inquiétude sur la fin de l'aventure : car ils ne prévoyaient pas que Polichinelle pût aisément décider son âne à danser sur la corde roide à cinquante pieds en l'air. Aussi voyaient-ils déjà leur cher petit bossu pendu haut et court, pour s'être moqué du roi. Mais, « sambregoi ! disait Polichinelle, mangez tout votre content, et laissez-moi faire. »

Le soir était venu. Par les soins du grand majordome, deux mâts de cinquante et un pieds de haut étaient dressés sur la place du palais, et une corde roide tendue de l'un à l'autre. Trois pavillons magnifiques, tapissés de brocart d'or et pavoisés de banderoles aux couleurs royales, avaient été élevés à la hâte. Toute la cour avait pris place sur les riches estrades, et le roi était assis sur son trône dans le pavillon du milieu. Le peuple couvrait la place. On voyait



les bourgeois juchés pêle-mêle sur les tables, sur les chaises, sur les charrettes, sur les toits, et les bourgeoises

sur le dos des bourgeois. Tout à coup un grand cri s'éleva : « Le voilà ! le voilà ! c'est lui ! » Polichinelle arrivait ; il arrivait au petit trop de son âne, saluant de droite et de gauche avec son chapeau doré. Le seigneur de Bugolin, qui était demeuré sur la place pour veiller à ce que rien ne manquât à la cérémonie, tint l'étrier à Polichinelle pendant qu'il descendait de sa monture. Une échelle était appuyée contre un des mâts auxquels était fixée la corde : Polichinelle la gravit lestement, et fut au haut en moins



de rien ; puis, il se remit à saluer. « Hourrah ! criait la foule, attention ! l'âne va danser ! Est-il possible ? Quoi ! sur ses quatre jambes ? Aura-t-il un balancier ? »

Cependant, au pied de l'échelle, le seigneur de Bugolin tenait l'âne par la bride. « Or çà, Polichinelle, cria le roi, qui s'impatientait, c'est assez saluer, mon ami! commence tes exercices! je m'en meurs! — Sire, répondit Polichinelle du haut de son échelle, je suis prêt. »

Après un moment d'attente, voyant que Polichinelle ne bougeait point, le roi reprit avec colère : « Eh bien! va donc, bossu! Qu'attends-tu?

— Sauf votre respect, sire, dit humblement Polichinelle, j'attends l'âne.

— Comment! l'âne! répliqua le roi, s'échauffant; te moques-tu de moi? Ne m'as-tu pas promis de le faire danser sur la corde!

— Et je le promets encore, sire, dit Polichinelle; seulement, je demande qu'on me l'apporte où je suis; car si je connais en perfection la manière de faire danser mon âne sur la corde, j'ignore absolument l'art de le faire monter à l'échelle. Je ne me suis chargé, sire, que de la danse : le reste regarde votre grand majordome. Il s'est engagé à ne me laisser manquer de rien; il me laisse manquer de mon âne, et, sambregoi! c'est précisément ce dont j'ai le plus grand besoin! » A ces mots toute la cour éclata de rire, et le peuple battit des mains : car il n'y avait personne qui ne fût aise de voir le seigneur de Bugolin dans l'embarras. Le roi lui-même riait sur son trône, et fut contraint de s'essuyer plusieurs fois les yeux avant que de pouvoir parler. « Vous entendez, seigneur de Bugolin, dit enfin

Sa Majesté ; avisez à satisfaire la juste demande de Polichinelle.

— Mais, sire... dit le seigneur de Bugolin qui crevait de rage entre cuir et chair.

— Point de réplique, interrompit le roi ; faites monter l'âne. »

Alors le seigneur de Bugolin, ayant tiré l'âne jusqu'au pied de l'échelle, essaya de lui persuader d'y monter ;



mais celui-ci n'y voulait rien entendre. « Hu ! allons ! hu donc ! cria M. de Bugolin.

— Hi ! han ! hi ! hi ! han ! répondit l'âne, se mettant à braire de la belle sorte, ce qui faisait le bonheur de la canaille.

— Misérable ! reprit le grand majordome, monteras-tu ? hu ! dia !

— Hi! han! hi! han! répéta l'animal, obstinément campé, au port d'arme, sur ses jambes de devant.

— Scélérat! riposta le grand majordome, poussant l'âne par derrière avec des efforts si violents, que ce seigneur en était pourpre et comme sur le point d'éclater.

— Hi! han! hi! han!

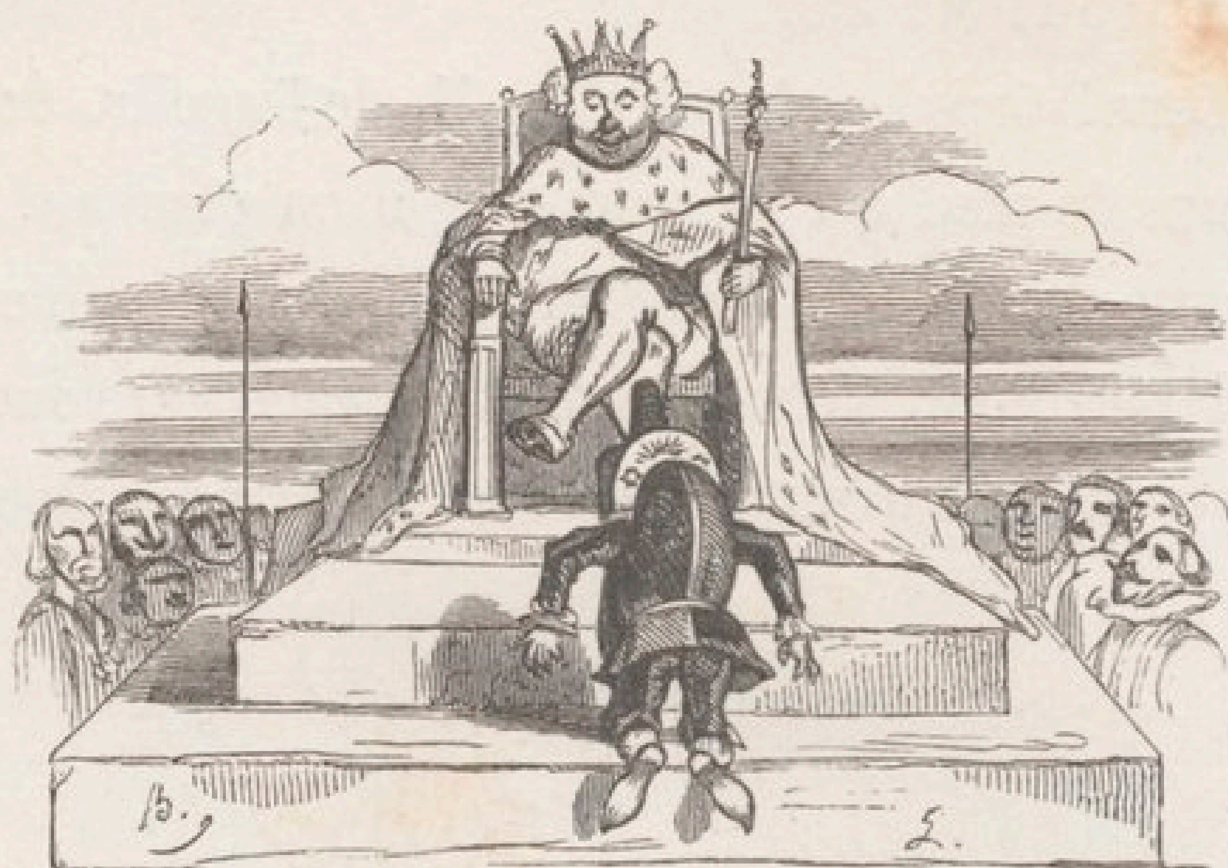
— Tiens! tiens! » s'écria alors M. de Bugolin, donnant des coups de pied à l'âne comme s'il en pleuvait. Mais, pour cette fois, l'âne, qui était à ce qu'il semble d'un naturel rancunier, s'échappa en une ruade qui vous étala tout à trac son grand majordome sur le carreau « Hourrah!



hourrah! » cria le peuple, tandis que toute la cour se pâmait de joie.

Cependant Polichinelle était descendu de son échelle, et relevait le seigneur de Bugolin, qui n'avait aucun mal, mais qui fit semblant d'en avoir, pour se sauver au plus vite dans le fin fond de son palais. Polichinelle ne fit qu'un

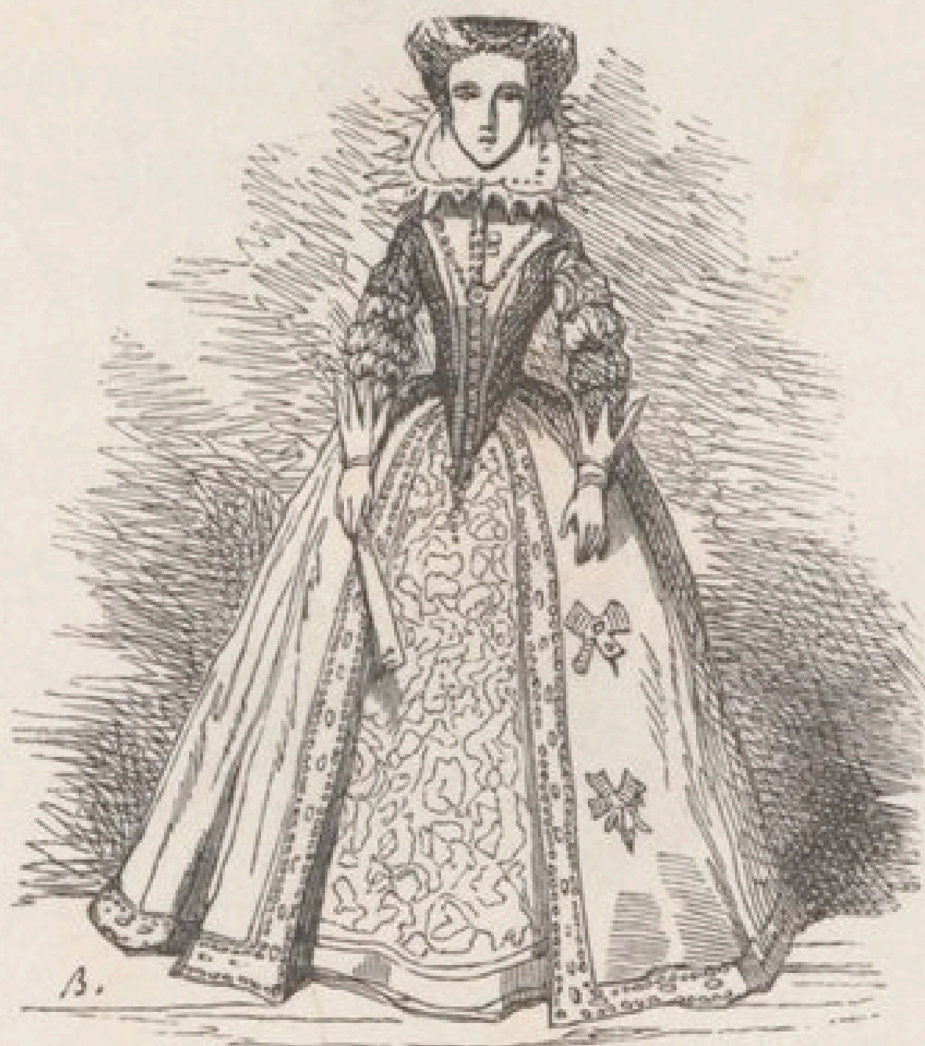
saut jusqu'au pavillon royal, où, s'étant mis à genoux, il demanda sa grâce avec un air de contrition si risible, que le roi, qui était ce jour-là sans doute en veine de clémence, lui dit : « Oui-dà ! petit drôle ! Je te l'accorde ; mais c'est à



la condition que tu feras servir ta rare imagination à me tirer de l'embarras terrible où je me trouve, relativement au mariage de ma fille. »

Or, mes enfants, voici quelle était la nature de cet embarras, dont tout le monde à Naples était bien instruit. Quelques années auparavant, le roi, étant menacé dans sa ville capitale par la flotte des Turcs, avait demandé au roi des nègres un secours d'hommes et d'argent. Le roi des nègres le lui avait accordé, à la condition qu'il recevrait en échange la main de la princesse de Naples, dont on s'entretenait dans le monde entier comme d'un miracle

de beauté, dès qu'elle serait en âge d'être mariée. Le roi de Naples, dans le pressant besoin où il se trouvait, ne s'était point refusé à cette condition, et les Turcs avaient été taillés en pièces par les troupes combinées des deux souverains. Mais depuis ce temps la princesse, fille du roi,



avait grandi, et le jour même du début de Polichinelle à la cour, on avait vu arriver en grande pompe l'ambassadeur du roi des nègres, suivi de cinq cents négrillons couverts de peaux de tigres, et cerclés de bracelets d'or aux bras, aux jambes et au cou. Ledit ambassadeur venait tout bellement chercher la pauvre princesse au nom du roi son maître. C'était un grand sujet de désolation et de

pitié qu'un mariage si mal assorti : car autant la princesse avait d'agréments de toutes sortes, autant son visage était charmant et son caractère aimable, autant le roi nègre était mal fait, mal tourné, mal envisagé, et le reste à l'avenant.



Aussi s'éleva-t-il un murmure d'approbation parmi la foule quand Polichinelle répondit au roi : « Sire, ce serait un meurtre que d'envoyer vivre la princesse, qui est proprement un astre de beauté, parmi les lions, les tigres et les nègres.—C'est mon avis, ami bossu, dit le roi, tandis que la princesse essuyait à la dérobée une larme qui brillait dans le coin de ses beaux yeux. Mais qu'y faire? car j'ai donné ma parole ; en d'autres termes, je suis engagé d'honneur.

— Quoi! reprit Polichinelle, le traité ne fait-il mention que de vos engagements, sire? et le roi des nègres ne s'est-il engagé à rien de son côté? — Hélas! dit le roi, dans la nécessité où j'étais à l'approche des Turcs, j'ai promis tout ce qu'on a voulu, et c'est moi seul qui dote ma fille, pardessus le marché. Quant à mon gendre, pour s'égayer sans doute à mes dépens, il ajouta au traité cette clause dérisoire, qu'il donnerait à la princesse, pour unique présent de noces, une paire de pantoufles d'une matière aussi précieuse qu'on le souhaiterait, pourvu qu'elle se trouvât sur la terre. — Sambregoi! s'écria Polichinelle; séchez vos pleurs, princesse. Le roi des nègres ne vous touchera pas seulement l'ongle du petit doigt. Sire, faites-moi parler à l'ambassadeur. Je veux le renvoyer, avec ses négrillons, négrillonner chez ses pareils. »



Le roi aussitôt, tout en hochant la tête d'un air de doute, fit appeler l'ambassadeur [illegible] qui occupait avec

sa suite le pavillon de gauche. Dès qu'ils furent en présence, Polichinelle, au milieu du silence et de l'attention



générale, lui dit : « Monsieur l'ambassadeur, je vous crois de l'esprit ; aussi je ne doute pas que vous ne sentiez une forte répugnance à emmener contre son gré cette belle princesse. — C'est mon ordre et je l'emmènerai, dit brutalement l'ambassadeur. — Fort bien, reprit Polichinelle ; cependant, monsieur l'ambassadeur, il ne vous serait point malaisé de rendre la joie au cœur du roi et à celui de sa fille, sans mécontenter votre maître. Vous pourriez lui dire, par exemple, que la princesse est devenue tout à coup d'une laideur à faire éternuer, ou bien qu'elle est tombée

folle, ou bègue, ou pied-bot, ou qu'il lui a poussé deux bosses comme à moi, ou quelque autre histoire propre à l'en dégoûter. — Bast! bast! mille baisers, mon bel ami! allez vous promener avec vos deux bosses! dit l'ambassadeur. — Ah! sambregoi! répliqua Polichinelle, chantons-nous sur cette gamme? volontiers! Eh bien, seigneur ambassadeur, ne devez-vous pas, d'après le traité, faire cadeau à la princesse d'une paire de pantoufles à son goût? — Oui, dit l'ambassadeur, pourvu que l'étoffe ou la matière dont elle les demandera, se trouve sous le soleil. — De mieux en mieux. Et si vous refusez les pantoufles ainsi spécifiées, point de mariage? — Assurément, répondit l'ambassadeur, en riant d'un air d'insolent défi. — Or çà, monsieur l'ambassadeur, qui êtes si guilleret, reprit alors Polichinelle, la princesse a le bon goût de ne connaître rien sous le soleil d'aussi beau que votre peau,



tant à cause de sa noirceur que de son luisant. Veuillez donc nous faire confectionner sans retard une paire de

pantoufles à double semelle avec cette précieuse matière. Si vous aimez mieux garder votre peau pour votre usage personnel, dites à votre maître ce que vous voudrez, pourvu qu'il nous laisse tranquilles à l'avenir; et là-dessus, bonsoir, allez vous faire écorcher ailleurs. » L'ambassadeur, qui avait sans doute ses raisons pour ne pas vouloir être écorché, ne trouva d'autre réponse à faire que de se sauver à toutes jambes, suivi de ses cinq cents né-



grillons, et de se rembarquer, sans même prendre le temps de payer ses dettes. Mais le roi de Naples était si transporté de joie, qu'il annonça l'intention de les payer pour lui, afin que personne n'eût à souffrir d'un si heureux événement.

Polichinelle, cependant, était l'objet de mille démonstrations d'amitié de la part des courtisans : car on se doutait qu'il allait entrer en grande faveur. Le roi, en effet, lui ordonna sur l'heure de lui demander ce qu'il voudrait, en retour du bon office qu'il venait de rendre à la famille

royale. « Sire, dit Polichinelle, je demande quatre choses à Votre Majesté : la première, c'est qu'elle me reçoive parmi ses pages, et qu'elle me fasse donner des maîtres en toutes les sciences. — Je l'accorde, dit le roi.— La seconde, c'est que mon âne, à qui je dois tant, soit dispensé désormais d'aller au moulin et qu'il soit admis à brouter l'herbe de vos pelouses, sire. — Il la broutera, dit le roi. — La troisième, c'est que Votre Majesté fasse vivre mon père et ma mère dans une honnête aisance jusqu'à la fin de leurs jours. — Bien volontiers, dit le roi. Et la quatrième, mon ami? — La quatrième, sire, c'est d'embrasser la main de la princesse. » Et tout le monde de s'extasier sur le merveilleux savoir-vivre de Polichinelle. Le roi dit qu'il le permettait. Là-dessus la princesse, en souriant de tout son cœur, tendit sa main au bienheureux petit bossu, qui en baisa doucement quatre doigts; puis, arrivant au pouce, il n'en fit pas plus de cérémonie.



III

Polichinelle page du roi. — Les trois mésaventures du seigneur de Bugolin. Première mésaventure. — Le secret de Polichinelle.



Le même soir, Polichinelle était installé dans le propre palais du roi, en qualité de page; son père et sa mère ne furent pas oubliés, et on leur donna dans les jardins de la cour une jolie maisonnette, agréablement située au milieu d'un bosquet d'orangers. La dame Pulci n'y avait d'autre occupation que de filer, à ses heures de loisir, des fils d'or et de soie pour la princesse, qui venait souvent, dans ses promenades du matin, faire la causette avec ces bonnes gens.

Les pages, camarades de Polichinelle, furent d'abord tentés de le turlupiner à cause de sa difformité et de sa laideur; mais bientôt tous devinrent ses amis, les uns redoutant son esprit déjà célèbre, les autres aimant le bon

cœur qu'il faisait paraître en toute occasion : car lorsque l'esprit est uni à la bonté, cela fait un caractère dont l'amabilité entraîne tout le monde, et la beauté du visage est la dernière qualité dont les honnêtes gens s'avisent de tenir compte à un homme.

Polichinelle eut, comme il l'avait demandé, des maîtres en toutes les sciences : il savait que l'esprit naturel n'est rien quand on ne le fortifie point par l'étude, et il était résolu d'acquérir par son travail un si brillant génie que ses bosses en fussent éclipsées, et tous les traits de son visage embellis. Déjà on a vu que ses tours d'imagination l'avaient élevé jusqu'à la familiarité du roi et aux bontés



de la princesse : celle-ci, à partir de la soirée où elle en avait reçu ce signalé service, ne le rencontrait jamais sur son chemin sans lui donner quelque sucrerie, comme des citrons confits, des oranges ou des cédrats, et plus parti-

culièrement des chinois, dont Polichinelle se montrait friand à l'excès.

Au milieu de ces douceurs, Polichinelle ne vivait pas toujours également tranquille ; car il avait un ennemi puissant dans la personne du seigneur Ernest de Bugolin, qui ne lui pardonnait pas de l'avoir exposé naguère à la risée de la cour. M. de Bugolin, en sa qualité de grand majordome, avait la direction du quartier des pages, et ne négligeait aucune occasion de desservir auprès du roi le pauvre page aux deux bosses. Si quelque espièglerie avait été commise dans le palais, si, par exemple, un seigneur mettant la main à sa poche, y trouvait une souris

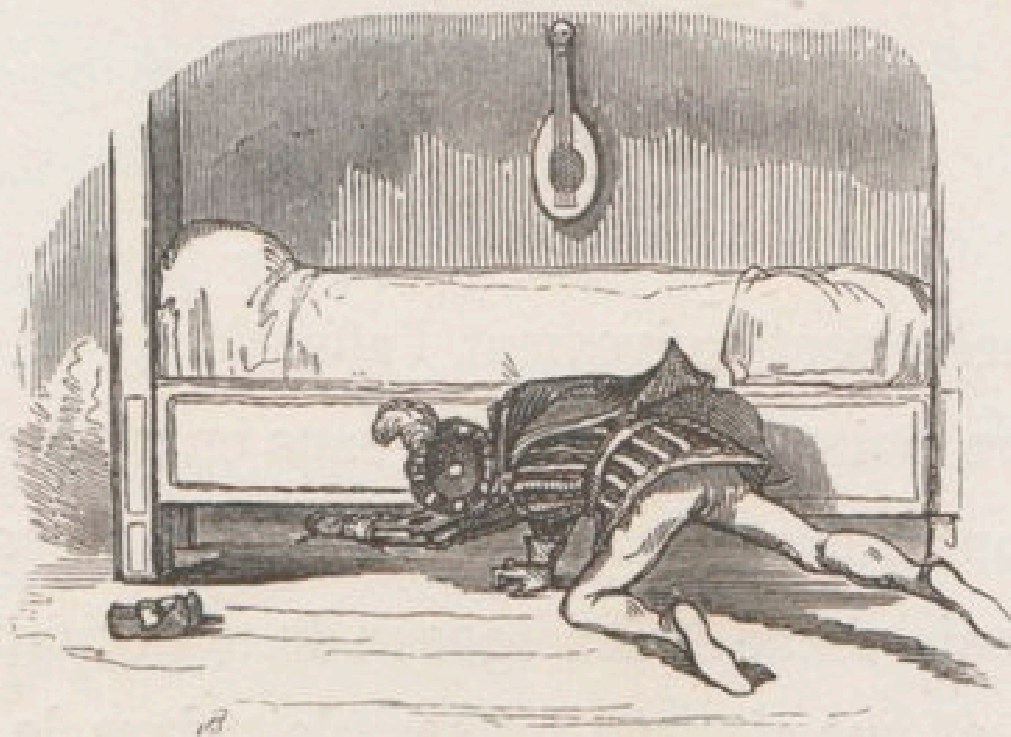


se régalant de noisettes, ou bien si un ambassadeur entrait gravement à l'audience solennelle du roi, traînant attachée à sa robe une petite charrette de cartes. « Bon ! disait aussitôt M. de Bugolin, c'est Polichinelle ! voilà sa main ! »

Mais le roi n'y prenant point garde, le grand majordome résolut de pousser à bout sa patience, et ne craignit pas, pour y réussir, de se rendre coupable d'une indigne action.

Il savait que le roi avait pris en affection singulière un petit oiseau couleur de feu, qui lui avait été envoyé par le sultan du Bengale : ce petit oiseau, muet pendant le jour, avait coutume, à l'heure où tombe la rosée du soir, de chanter des airs célestes qui arrachaient des larmes d'attendrissement à tous ceux qui avaient le bonheur de les entendre.

M. de Bugolin, qui, comme toutes les sottes et méchantes gens, n'aimait pas la musique, tordit le cou au petit chantre du Bengale, et vous l'alla cacher sous le lit de Polichinelle. Le lendemain, comme tout le palais était



sens dessus dessous au bruit de la disparition de l'oiseau favori, M. de Bugolin fit fouiller tout le quartier des pages,

et le corps de l'oiseau couleur de feu fut trouvé naturellement où ce méchant homme l'avait mis. Voilà le roi hors de lui : il ne veut pas même entendre Polichinelle, et il donne à M. de Bugolin l'ordre de faire administrer sur-le-champ à son page cinquante coups de fouet, en la place ordinaire de ces sortes d'exécution.



Polichinelle sentit vivement l'affront qui lui était fait, et ne dévora point cette injustice sans en garder une dent violente contre le seigneur Ernest. Ayant remarqué que ce grand majordome était soigneux de sa personne jusqu'à la fatuité, et que rien ne lui semblait dans le monde si beau que son physique, ce fut par ce côté que Polichinelle se résolut à l'attaquer.

Dès le lendemain on trouvait dans tous les coins du

palais une quantité de petites affiches sur lesquelles on lisait ces mots écrits à la main : Pour paraître prochainement, les soixante-treize manières et demie de mettre sa cravate, par M. de Bugolin. — La cour ne laissa point passer cette occasion de se divertir aux dépens du grand majordome, qui soupçonna aisément d'où lui pouvait venir cette mortification. — Un autre jour, au bal du roi, ce méchant seigneur, qui était fort vain de sa légèreté à la danse, se trouva tout à coup, au moment de passer un entrechat, incapable de lever la jambe : la semelle de ses souliers avait été secrètement enduite d'une sorte de poix qui, en s'échauffant, le retenait collé au parquet. Il fallut quatre forts laquais pour l'en arracher ; ce bel homme voulant alors essuyer son visage, tout ruisselant de sueur par suite des efforts qu'il avait faits et de l'humiliation qu'il ressentait, se frotta vivement de son mouchoir, sans prendre garde qu'il était plein de noir de fumée. Il se vit incontinent dans la glace, et, comme on pense bien, il fut le seul à qui sa mine de ramoneur ne donnât pas envie de rire.

Quelque temps après cette cruelle aventure, on s'entretenait dans la chambre du roi de la riche tournure de M. de Bugolin : « En effet, dit Polichinelle, qui était présent ; et personne, à le voir habillé, ne se douterait de son infirmité. — De quelle infirmité ? demanda le roi. — Comment ! reprit le malin bossu, Votre Majesté l'ignore-t-elle ? — Quoi donc ? — Sire, le premier venu de vos courtisans

vous le dira. » Le roi interrogea alors ses courtisans, mais tous déclarèrent qu'ils ne savaient ce que voulait dire Polichinelle. Le roi, dont la curiosité se trouvait piquée au vif, revint à son page, et le pressa de s'expliquer. « Sire, dit Polichinelle, je croyais la chose publique ; mais puisque je suis seul à la connaître, il me semble que la discrétion me fait un devoir de me taire. — Dis-le-moi sous le sceau du secret, je te l'ordonne comme ton roi, » reprit Sa Majesté. Polichinelle alors, parlant à l'oreille du roi, lui dit :



« Sire, le seigneur Ernest de Bugolin a des plumes. — Quoi ! dit le roi, des plumes ! est-il possible ? — Sire, il en est couvert. — Peste ! répliqua Sa Majesté, je ne m'étonne plus s'il est à la danse léger comme on le voit ! Des plumes ! cela est merveilleux ! — Oui, sire, il a des plumes par tout le corps, ce qui le gêne passablement pour s'as-

seoir. » Là-dessus le roi se mit à rire en se frottant les mains.

Les dames et les seigneurs qui étaient là, ayant vu rire le roi, jugèrent que le secret du page valait quelque chose, et chacun tour à tour le prenait à part pour le solliciter de lui en faire confidence. « Je veux bien, disait à chaque fois Polichinelle, mais à condition que vous le garderez pour vous. » Puis il répétait ce qu'il avait dit au roi ; et grâce à cette façon de confier l'histoire à tout le monde,



en recommandant le secret, il n'y eut pas bientôt dans le palais jusqu'aux derniers gâte-sauces qui ne fussent instruits que le seigneur Ernest de Bugolin était couvert de plumes sous son linge. C'est pourquoi on appela depuis secrets de Polichinelle tous les secrets mal gardés.

Cependant ce seigneur arriva pour le jeu du roi; ce



furent aussitôt des chuchotements, des clignements d'yeux, des sourires dont il n'avait garde de soupçonner la cause; quelques personnes même se haussèrent sur la pointe du pied pour plonger entre sa collerette et sa peau, et tenter d'apercevoir la naissance de son plumage. Le pire de l'aventure pour M. de Bugolin, fut, qu'ayant perdu au jeu, il s'avisa tout à coup de dire au roi : « Sire, je viens de me faire plumer. » A ces mots, toute la cour étouffa de rire, et le roi ne put s'empêcher de répondre : « Ma foi! mon cher Ernest, vous avez bien fait. » Le seigneur de Bugolin, ne pouvant concevoir à qui diantre ils en avaient tous avec leurs rires et leurs singulières réponses, se retira fort mortifié pour réfléchir à ce qui lui arrivait.

Toutefois Polichinelle ne le tint pas quitte pour si peu : il avait observé que chaque soir, à la même heure, le grand majordome se rendait en cachette dans un pavillon de

verdure, au bout des jardins, et l'ayant vu creuser la terre en un certain endroit, il avait été curieux de connaître dans quel dessein c'était. Il fouilla à la même place, et trouva un sac rempli d'écus d'or; le seigneur Ernest était un avare, et, dans son appréhension d'être volé (les méchants sont soupçonneux), il enterrait son argent. Polichinelle avait l'âme trop honnête pour éprouver même la tentation de s'approprier le bien d'autrui : il eut soin de recouvrir fort proprement la cachette avec du gazon, après quoi il se rendit en cabriolant près du roi, qui soupait dans son grand salon de marbre.

« Qu'y a-t-il de nouveau? dit le roi en l'apercevant. — Sire, lui répondit Polichinelle à demi-voix, votre grand majordome a tout à fait les mœurs des oiseaux; il ne se contente pas du plumage, il va plus loin : il pond.— Comment! s'écria Sa Majesté; veux-tu dire par là que M. de Bugolin fait des œufs? — Sire, il pond, cela est certain, répondit Polichinelle. — Bah! dit le roi, fort surpris. — Sire, répliqua le page endiablé, que Votre Majesté veuille bien m'accompagner demain soir, et tous ses doutes cesseront. »

Le lendemain au soir, le roi et Polichinelle traversaient en catimini les jardins du palais, le roi fort curieux de voir pondre son grand majordome, Polichinelle tout joyeux du succès de sa ruse. Arrivés au pavillon de verdure, ils se blottirent tous deux dans le feuillage, et aperçurent bientôt après le seigneur Ernest. Il entra dans le

pavillon avec précaution, regarda autour de lui d'un air inquiet, puis, tournant le dos à ses deux mystérieux observateurs, voilà notre homme... « Ma foi ! dit tout bas le roi à Polichinelle, tu as raison, je crois qu'il va pondre. Voilà



une idée bien particulière ! pondre ! Il faut qu'un homme soit bien désœuvré pour s'amuser à pondre ! Mais pourquoi diantre creuse-t-il ainsi la terre ? — Il enfouit ses œufs, dit Polichinelle. — Allons ! allons ! repartit le roi en frappant sur sa cuisse d'un air sérieux, c'est décidé ! c'est positif ! il pond ! »

Ils en étaient là de leur dialogue, quand M. de Bugolin se releva et s'éloigna au petit pas, rêvant à ses écus. Le

roi profita de son départ pour se faufiler à son tour dans le pavillon de verdure, et Polichinelle alluma sa lanterne. « C'est ici, dit le roi. — Bien, » dit Polichinelle ; puis se servant de son couteau, il creusa légèrement la terre, mais non pas tout à fait à la place où il savait qu'était caché le trésor. « Ciel ! s'écria tout à coup le roi qui surveillait l'opération avec le plus vif intérêt, voici un œuf ! en voici deux ! en voici trois ! en voici quatre ! — et toujours comptant, ils en trouvèrent jusqu'à douze. « Par



ma couronne royale, s'écriait le roi en les retournant du bout des doigs, on dirait des œufs de dindon ! » Ce grand monarque ne se trompait guère ; car Polichinelle les avait pris le matin même dans la basse-cour. « Eh bien, ma

foi ! ajouta le roi, je les emporte, et je sais bien ce que j'en ferai. » Il mit, en effet, les douze œufs dans son sein, et regagna son palais, précédé par Polichinelle qui portait la lanterne.



Il y avait à Naples, mes enfants, une académie de douze savants, chargés d'examiner tous les phénomènes qui se présentaient dans les sciences et dans les arts. Le roi convoqua le même soir cette illustre compagnie, lui exposa le fait singulier dont Polichinelle l'avait rendu témoin, et tirant les douze œufs de son giron, les fit passer à la ronde. Séance tenante, on apporta un fourneau ; un des œufs fut mis à la coque, les autres en omelette, et trois des académiciens des plus dévoués à la science furent com-

mis pour y goûter. Sur l'avis de ces doctes personnes,



l'académie, par l'organe de son président, rendit un arrêt portant : « Que les œufs du seigneur de Bugolin, bien qu'affectant la forme des œufs de dindon, en différaient complétement par le goût : que leur saveur rappelait celle de l'ananas ; que ce fait extraordinaire méritait d'être approfondi, et que le seigneur de Bugolin serait prié, au nom du roi, et dans l'intérêt de la science, de se livrer sur-le-champ à une ponte spéciale, laquelle, divisée en plusieurs lots, serait envoyée aux académies étrangères, pour qu'elles eussent à s'en préoccuper. » Malgré l'heure avancée, une députation d'académiciens alla signifier cet arrêt à M. de Bugolin. Ce seigneur était au lit : à peine l'eut-on mis au courant du message dont il était l'objet, qu'il se

leva comme un furieux et se mit à gesticuler avec si peu de retenue, que la crédulité des académiciens n'y put tenir;



il fallut bien reconnaître qu'il n'avait pas une seule plume sur le corps, et que les œufs, comme le reste, étaient de l'invention de Polichinelle. On ne sait qui éprouva le plus de confusion, des académiciens ou du seigneur Ernest, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils jurèrent tous de tirer une vengeance éclatante du rôle ridicule que leur avait fait jouer maître Polichinelle.

IV

Seconde mésaventure de M. de Bugolin. — Ce qui arriva à la perruque de ce seigneur et à celle des académiciens.

Le lendemain, M. de Bugolin, suivi des douze académiciens, demanda une audience au roi, qui, malgré sa dignité,



ne put s'empêcher de sourire dans sa barbe en les voyant entrer. Le grand majordome, parlant au nom de tous, représenta à Sa Majesté que « l'État ne pouvait manquer d'être bientôt perdu, si l'on ne réprimait la hardiesse du jeune Polichinelle, car rien n'était sacré pour ce bossu ; il avait déjà trouvé moyen de tourner en risée, aux yeux de la cour et de la ville, le corps respectable de l'académie des sciences, et lui-même, grand majordome. Bientôt, s'il n'était puni, on le verrait s'attaquer au roi en personne ; et bref, on sollicitait humblement Sa Majesté de prévenir,

par le châtiment de ce grand coupable, la ruine des institutions et de la monarchie.»

Le roi, ayant réfléchi à ce discours, prit un air sérieux et manda aussitôt près de lui Polichinelle. « Ami page, lui dit-il, j'avoue que je n'ai pas été sans prendre quelque plaisir à ton dernier tour d'esprit; j'en ai même ri une bonne partie de la nuit avec la reine. Mais il n'en est pas



moins vrai que tu nous as pris pour dupes, moi et ces messieurs; cela est contraire à l'ordre et d'un exemple funeste. Je ne puis donc m'empêcher, mon pauvre bossu, de te faire donner cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds. — Sire, dit Polichinelle, m'est-il permis, au moins, de choisir le bois dont sera fait le bâton? — Soit, répondit le roi. — Eh bien, sire, je demande que ce soit un bâton d'angélique; du moins les morceaux en seront bons. — Non! non! reprit le roi sévèrement; il ne s'agit

plus de plaisanter ; j'y suis d'ailleurs peu disposé, car la princesse ma fille est depuis quelques jours dans une mélancolie dont les médecins assurent qu'elle mourra avant peu, si l'on ne trouve un moyen de la faire rire. Et cela est impossible ; la pauvre enfant est sérieuse comme une morte. Rien n'y fait. — J'y ferai, moi, sire, s'écria Polichinelle. Je m'en charge. — Toi ! dit le roi, tu feras rire ma fille ? — Aujourd'hui même, sire. — Bon ! reprit le roi, à ce prix je te ferai grâce des cinq cents coups de bâton ; mais si tu ne réussis pas, tu en recevras mille. Messieurs, ajouta le roi, s'adressant à M. de Bugolin et aux académiciens, vous serez juges. — Je l'espère bien, » dit Polichinelle entre ses dents.

Quand le roi demanda à Polichinelle s'il n'avait besoin de rien pour exécuter ce qu'il se proposait, Polichinelle demanda seulement qu'on lui donnât une quinzaine de pigeons de la volière royale. Le roi y consentit, et sur-le-champ toute la cour se rendit dans les jardins. La princesse se mit à une fenêtre du palais sur l'ordre absolu de son père : car elle n'avait pas le cœur à la joie, et il y avait peine à la voir pâle, amaigrie et les yeux toujours mouillés de larmes par l'effet de sa maladie mélancolique. « Allons, disait-on de toutes parts, la peur des coups de bâton a fait tourner la tête à ce



pauvre Polichinelle, s'il espère avec ses pigeons guérir la profonde affliction de la princesse. » Mais c'était surtout dans le groupe formé par les académiciens et le seigneur de Bugolin que l'on raillait cruellement le page bossu et son entreprise désespérée.



Polichinelle se présenta bientôt, portant une grande cage où se débattaient les quinze pigeons du roi. « Que va-t-il faire? disait Sa Majesté; hélas! ma fille ne rit point! Et franchement, jusqu'à présent, il n'y a pas de quoi ! »

Cependant Polichinelle avait déposé la cage aux pieds mêmes de M. de Bugolin et des académiciens, leur disant poliment : « Messieurs, de cette façon, vous pourrez juger mieux que personne de ce que vaudra ma plaisanterie. » Puis, il tira de la cage un des pigeons qu'il caressa quelque temps dans sa main, au milieu de l'attention générale.

La belle princesse pleurait toujours.

Tout à coup Polichinelle lâcha son pigeon, qui prit sa volée ; personne n'avait remarqué que l'oiseau portait attaché à la patte un fil dont Polichinelle tenait le bout. Profitant du moment où M. de Bugolin suivait de l'œil, comme tout le monde, le vol du pigeon, le traître de page glissa lestement dans la perruque du grand majordome un hameçon qu'il avait eu soin d'adapter à l'extrémité de

son fil : et voilà incontinent la perruque qui prend son vol dans les airs. A ce spectacle inattendu, mes enfants, et à



celui du seigneur Ernest sautant vainement à des hauteurs inouïes pour rattraper sa perruque, les rires éclatèrent avec tant de violence, qu'ils furent entendus à trois lieues en mer. Mais ce fut bien autre chose quand Polichinelle, ayant saisi le premier moment de stupeur pour accrocher avec une extraordinaire dextérité douze hameçons aux perruques des académiciens, lâcha subitement le reste de ses pigeons, qui enlevaient chacun leur trophée. Alors, mes amis, la belle princesse, qui avait tenu bon jusque-là, partit du même train que tout le monde, et se mit à rire

de si grand cœur, qu'il y eut nécessité de lui serrer la taille, car elle ne pouvait plus s'arrêter. Quant au roi, ne sachant plus ce qu'il faisait, tant il avait de joie, on le vit embrasser publiquement un marmiton qui passait; et, bref, il



fallut l'emporter. Pigeons et perruques disparurent enfin dans les nuages, tandis que le grand majordome et les douze savants, avec leurs têtes pelées, faisaient force de jambes jusque chez eux, au milieu des huées de tous les polissons napolitains.



V

Troisième et dernière mésaventure du seigneur Ernest de Bugolin.
Son rhume de cerveau, et des suites singulières qu'il eut.

Cependant, les grands du royaume et les savants du pays se jugèrent tous outragés dans la perruque du seigneur Ernest, et se rendirent quatre par quatre au palais pour demander la mort de Polichinelle, chacun ayant intérieurement le nez plus long que de coutume. Après avoir entendu leur requête, le roi leur répondit « qu'ils étaient plaisants de vouloir le contraindre à faire mourir celui qui venait de sauver la vie de la princesse sa fille; que le seigneur de Bugolin, ainsi que MM. de l'académie, devaient se féliciter d'avoir pu contribuer en quelque chose à cette heureuse cure; du reste, que le premier qui ne serait pas satisfait n'avait qu'à le dire, et qu'on le pendrait. »

Là-dessus, les grands et les savants tournèrent les talons, et s'en allèrent dans le même ordre qu'ils étaient venus, fort effrayés de ce qui leur arrivait, et chacun regardant son nez en louchant pour s'assurer s'il ne poussait point au delà de ses limites naturelles.

Mais le roi, après avoir congédié ces messieurs, fit appeler Polichinelle, et montra bien qu'il était bon politique

en lui conseillant de voyager pour achever son éducation. Polichinelle comprit qu'on voulait se débarrasser de lui; mais il en fut charmé : car il s'apercevait depuis longtemps qu'il n'était pas à sa place parmi tant de sottes gens, et que cette cour de Naples n'était point le théâtre qui lui convenait. D'ailleurs, il s'était si fort avancé dans ses études, que ses maîtres ne trouvaient plus rien à lui apprendre, et que même il faisait tout seul dans les sciences



des découvertes dont ils ne se doutaient pas. Enfin Polichinelle, à l'ordinaire de tous les gens d'esprit, se sentait attiré vers la France comme vers son pays naturel. Il ne fit donc aucune difficulté de tomber d'accord avec le roi qu'un voyage lui était nécessaire, et il fut convenu qu'il partirait le surlendemain sans remise.

La nouvelle du départ de Polichinelle n'était pas pour

rester longtemps secrète : elle porta aussitôt la consolation dans le cœur du seigneur de Bugolin et dans le sein



de l'académie ; et, pour dire la vérité, à l'exception de la princesse, toute la cour sentit un mouvement de joie en apprenant qu'elle allait être délivrée de la frayeur naturelle et horrible qu'inspire l'esprit aux bêtes.

Mais le peuple de Naples vit d'un autre œil que la cour l'exil auquel se préparait Polichinelle : « Il s'en va ! disait-on sur les places, dans les rues, de porte à porte, de fenêtre à fenêtre, d'œil-de-bœuf à œil-de-bœuf ; il s'en va, notre Polichinelle ! l'ennemi capital du méchant Bugolin ! le vengeur du peuple ! il s'en va ! pleurons, braves gens, pleurons toutes nos larmes et buvons tout notre vin à sa santé ! Hélas ! hélas ! nous le perdons pour jamais, notre cher bossu ! grisons-nous avec ce bon vin pour nous étourdir ! passons la nuit à boire, voisins ! Dansons ! à vos flûtes, vous autres ! Hélas ! »

Ainsi disait, mes enfants, la population napolitaine, moitié riant, moitié pleurant, comme un soleil d'orage. Car le seigneur de Bugolin ayant la charge de lever les impôts, en accablait cruellement ce pauvre peuple; et comme il n'y a pas de plus grande consolation pour les malheureux que de rire aux dépens de ceux qui les font souffrir, ce n'était pas sans raison qu'ils regrettaient Polichinelle.

Comme Polichinelle était occupé à ficeler son petit paquet de hardes, et à emballer ses livres, sa guitare et ses instruments de mathématiques, on lui annonça une députation des pauvres habitants de Naples et des dames de la



halle; il la reçut avec beaucoup de modestie, s'étonnant de l'honneur qu'on lui faisait. Après quelques mots de regrets, l'orateur de la députation termina ainsi son dis-

cours : « Oui, seigneur Polichinelle, vous faites bien de partir, puisque vous le pouvez ; mais nous, ô notre cher ami ! nous ne le pouvons pas : nous avons des enfants, nous sommes vieux, nous sommes attachés pour jamais à cette terre. C'est pourquoi nous allons demeurer abandonnés à la tyrannie cruelle du seigneur de Bugolin, à moins que vous ne trouviez un moyen de lui faire perdre les bonnes grâces du roi. — Certes, bonnes gens, dit Polichinelle, attendri jusqu'aux larmes, j'y vais rêver. » Là-dessus la députation se retira remplie de joie de l'assurance que venait de lui donner le favori du peuple.

Polichinelle savait que le roi pardonnait tout aux grands seigneurs, excepté les fautes contre l'étiquette. Ainsi, dernièrement M. de Bugolin, ayant tué un homme d'un coup de fouet, avait reçu du roi pour toute punition une petite tape sur la joue ; le même jour, un courtisan qui, par mégarde, s'était couvert à la promenade du roi, rien que le temps de rattacher sa jarretière, avait été immédiatement saisi et décapité. Il s'agissait donc, pour perdre aux yeux du roi le seigneur de Bugolin, de l'induire à commettre une faute contre l'étiquette ; mais malheureusement personne au monde ne connaissait l'étiquette comme M. de Bugolin, et plutôt que de le trouver en défaut sur cette matière, on lui aurait tiré l'âme du corps. Il ne savait que cela, mais il le savait bien, sur le bout de son doigt, comme les imbéciles savent une chose.

Polichinelle, toutefois, ne désespéra pas de le faire tom-

ber dans un écart pitoyable, qui non-seulement serait une offense grave à l'étiquette du palais, mais en même temps un manque de convenance véritablement sans précédents. Il faut dire que M. de Bugolin avait accoutumé de prendre beaucoup de tabac, et qu'il ne pouvait demeurer plus de cinq minutes sans puiser dans sa boîte.

Polichinelle se régla là-dessus, et passa la nuit à broyer avec du tabac en poudre une espèce de plante dont il avait découvert, en étudiant la botanique, une propriété singulière : c'était qu'elle enrhumait immédiatement du cerveau ceux qui l'approchaient de leur nez, qu'elle faisait éternuer nombre de fois consécutives, et donnait une passion de se moucher telle, qu'il fallait la satisfaire sur l'heure ou en mourir. Polichinelle, après avoir bien mélangé cette plante avec le tabac en poudre, mit le tout dans une boîte à tabac exactement pareille à celle que portait M. de Bugolin.

Le lendemain, qui était la veille du départ de Polichinelle, M. de Bugolin était de service comme gentilhomme de la chambre, et devait, au coucher du roi, présenter la chemise à Sa Majesté, comme il se pratiquait dans ce temps-là.

Avant que le seigneur Ernest montât dans la chambre du roi pour cette cérémonie, le page qui le servait avait eu soin de retirer de la poche de ce seigneur son mouchoir et sa tabatière, comme l'en avait prié Polichinelle. Dès que le grand majordome fut près du roi, il fouilla dans son

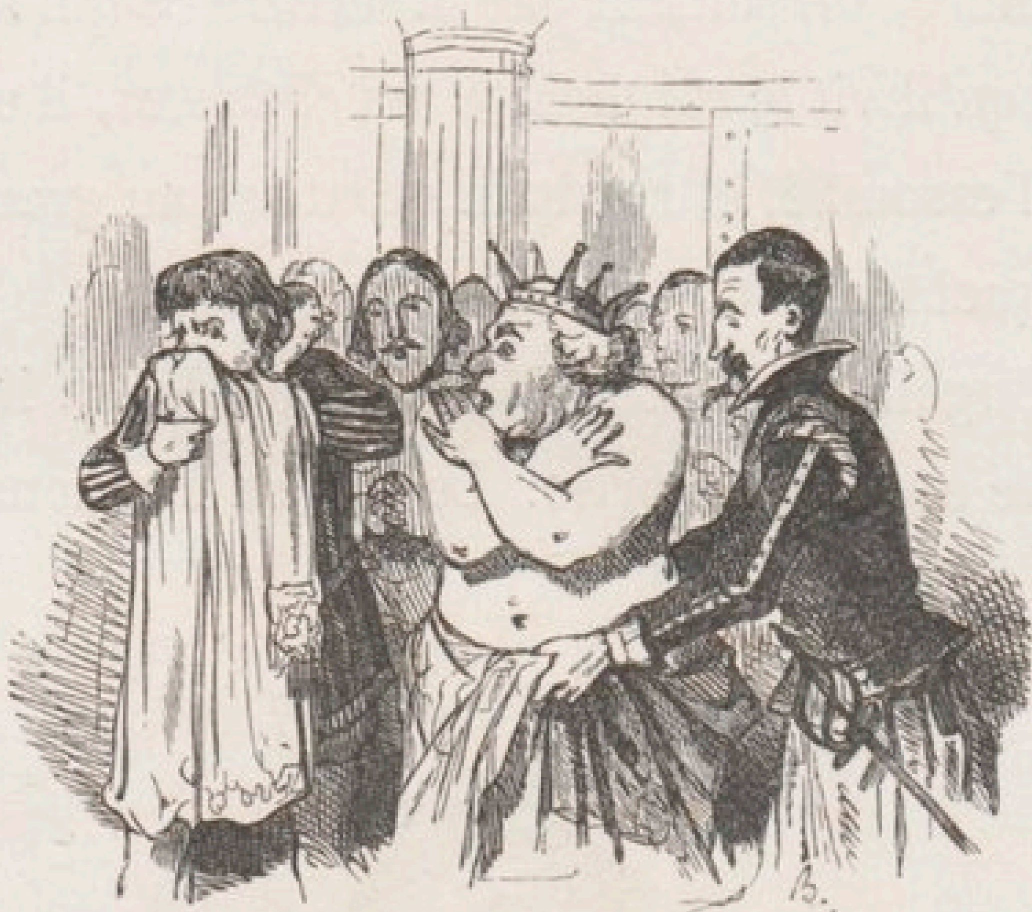
justaucorps, et n'y trouvant point sa boîte, il dit à son page, qui était dans l'antichambre, d'aller la lui chercher. Celui-ci rencontra sur l'escalier Polichinelle, qui lui remit la boîte où était le tabac mélangé, et le pria de ne la donner à son maître qu'à l'instant où le roi serait sur le point de changer de chemise. Le page, soupçonnant quelque espièglerie, se garda bien d'y manquer. Il attendit dans l'antichambre, surveillant par la serrure ce qui se passait; puis, dès qu'il vit le roi défaire ses chausses, il entra, faisant fort l'essoufflé, et remit la tabatière au grand majordome, lequel tenait déjà la chemise royale.

M. de Bugolin n'en fit ni d'une ni de deux : il ouvrit sa chère boîte et prit une prise. Le roi, en ce moment, ôtait



sa chemise de jour. Ce fut alors que le seigneur de Bugolin, sentant l'effet de la plante de Polichinelle, éternua subitement; puis, éprouvant cette fureur de se moucher

qui en était la suite, il cherche précipitamment son mouchoir; il ne le trouve pas, et cependant il ne peut attendre une minute, pas une seconde de plus : sa tête se perd, et tchint! tchint! le voilà qui se mouche au beau milieu de la chemise de nuit qu'il tenait à la main. « Quoi! s'écria

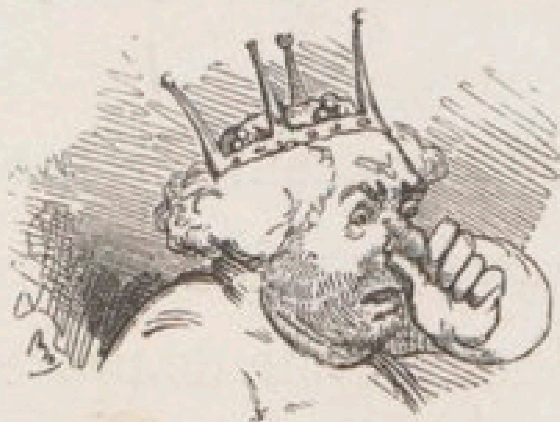


Sa Majesté, quoi! Ernest! vous vous mouchez dans la chemise de votre roi! — Sire... dit M. de Bugolin. Mais un nouveau besoin irrésistible l'empêcha d'achever : et tchint! et tchint! la chemise y passe, au milieu d'un tel fracas d'éternuments, qu'il semblait qu'on fût à une bataille. — Ernest! grand majordome! monsieur de Bugolin! monsieur! « criait le roi, qui grelottait entre ses deux chemises. Mais ce seigneur n'écoutait rien, et pour terminer,

ne sachant plus où il en était, crac ! il plia la chemise en tampon, et vous la mit dans sa poche.

« Qu'on me donne une autre chemise ! dit le roi avec éclat, et qu'on arrête ce drôle, ce paltoquet, cet impudent moucheur, ce polisson ! car il ne mérite pas d'autre nom ! — Sire, sire, hasarda M. de Bugolin. Mais le roi, à son tour, n'entendait rien. — Ce sont des mœurs de cuisine que ceci ! disait-il ; nos chemises sont donc des serviettes de vaisselle à votre compte !... »

Mais, hélas ! un événement impossible à prévoir rejeta tout à coup sur la tête de Polichinelle le danger qui jusqu'alors semblait planer sur celle du grand majordome. Le roi, — qui était un fort priseur, — vint à puiser machinalement, en gesticulant de droite et de gauche, dans la tabatière fatale que le seigneur de Bugolin tenait encore



tout ouverte à la main ; — Sa Majesté s'étant, dans sa fureur, bourré le nez comme un canon, — il en résulta une explosion dont le monarque fut tout étourdi ; et comme il ne trouva sous sa main que sa chemise de

jour, il ne balança pas à lui faire essuyer le même traitement dont le seigneur Ernest avait flétri la chemise de nuit.



Ce fait justifiait assez l'indiscrétion apparente de M. de Bugolin, et Polichinelle, qui était accouru au bruit, — ainsi que tout le palais, — vit bien qu'il était perdu. « Sire, s'écria-t-il, ne voulant pas laisser peser les soupçons sur le page, son camarade, sire, il n'y a qu'un coupable, et il est à vos genoux !

— Qu'on le pende à l'instant, dit le roi entre deux éternuments. Qu'on chasse du palais son père et sa mère, et qu'on noie son âne sans forme de procès. »



VI

Comment Polichinelle détruit une armée de cent mille Anglais sans brûler de poudre. — Polichinelle quitte Naples et l'Italie.

Le roi ordonna que le supplice de Polichinelle aurait lieu sur-le-champ, aux flambeaux : car on ne pouvait trop presser le châtiment du téméraire qui avait exposé la dignité royale à un affront si considérable. Sans perdre de temps on dressa la potence sur la place du palais : les pertuisaniers de la garde furent rangés alentour en ligne de bataille : la foule se tenait derrière, muette de douleur : sur le grand balcon de son palais, le roi, en compagnie de M. de Bugolin, s'apprêtait à jouir de ce cruel spectacle. L'exécuteur, ayant passé la corde au cou du pauvre Polichinelle, commença de monter à l'échelle. « Allez ! » cria le roi, donnant le signal...



A cet instant suprême on entendit un grand bruit dans

la foule, et un cavalier, tout couvert de poussière et de sang, s'arrêta sous le balcon royal. « Sire, cria-t-il, je « vous apporte la nouvelle que votre armée a été taillée « en pièces par les Anglais. Lord Hureluberlu à la tête de « cent mille hommes marche sur Naples : dès demain dans « la soirée il sera devant vos murs. » Ce messager de malheur n'avait pas achevé, que déjà les pertuisaniers de la garde, saisis d'une panique, se sauvaient ventre à terre



dans toutes les directions. « Hélas ! dit le roi, je n'ai plus un soldat à opposer aux ennemis. Qui nous sauvera, moi et mon peuple, du massacre auquel il faut nous attendre pour la fin de ce jour, dont je vois déjà poindre l'aurore ? — Ce sera moi, cria Polichinelle, si l'on ne me pend pas davantage. » A ces mots, qui furent accueillis par les cris de joie de la multitude, le roi descendit en toute hâte de son balcon, et, courant à Polichinelle, l'embrassa en lui demandant pardon de son emportement. Après quoi Sa Majesté commanda qu'on obéît toute cette journée au seigneur Polichinelle comme à elle-même.

Polichinelle n'eut pas plutôt cette liberté, qu'il fit apporter pêle-mêle sur la place tout ce qu'il y avait dans Naples de grandes et petites glaces, miroirs ronds ou carrés, et jusqu'aux mirettes de poche. Puis s'étant informé de la route par laquelle devaient arriver les Anglais, il fit voiturer tous ces miroirs hors la ville, et les suspendit le long des hautes murailles qui regardaient la campagne de ce côté-là. Il y en avait une telle quantité qu'ils couvraient bien une demie-lieue de rempart du haut jusqu'au bas, et tellement serrés, mes enfants, qu'il n'y aurait pas eu entre deux la place de poser le petit bout de votre doigt, si mignon qu'il soit. Ensuite de cet agencement singulier, Polichinelle fit placer devant ces murs miroitants et sur le bord des fossés, qui étaient fort larges de ce côté, un millier de chandelles bien éméchées, et qui n'attendaient que l'allumette. Ces préparatifs une fois terminés, Polichinelle avec une trentaine d'allumeurs se tint sur les remparts, épiant l'arrivée de l'ennemi.



Comme la nuit venait de se faire dans le ciel, la formi-

dable armée des Anglais déboucha en bon ordre sur la hauteur : s'attendant à une bataille, ils y firent halte pour souffler. Lord Hureluberlu, le général anglais, se fit donner sa lorgnette de combat, et l'ayant dirigée vers la plaine où il supposait que devait être Naples, il commença de lorgner à droite et à gauche : mais comme il faisait nuit, il ne vit rien.



Polichinelle, en cet instant, ayant reconnu au bruit l'approche des ennemis, donna le signal à ses hommes, qui, du haut des murs, à l'aide de longues perches, allumèrent mesdames les chandelles. A cet éclairage soudain,

le général Hureluberlu, appelant à haute voix son lieutenant : « Approche, Colin-Tampon, lui dit-il; voilà l'en-



nemi qui allume ses fanaux. — En effet, dit Colin-Tampon, j'aperçois l'armée napolitaine. » C'étaient, mes enfants, leurs propres soldats, cavaliers et fantassins, que ces deux capitaines découvraient au loin, se reflétant à la clarté des chandelles dans les miroirs dont les murailles étaient tapissées.

« Vingt diables! reprit lord Hureluberlu, lorgnant de plus belle, qu'ils sont nombreux! Ce qui m'étonne, c'est qu'un corps d'armée aussi considérable ne fasse pas plus de bruit! Quel ordre! quelle discipline! Mais, ciel! qu'ai-je

vu? leur général me lorgne! Ah! le coquin se donne les gants d'être habillé comme moi! mais fi! qu'il est laid! »

Or, c'était lui-même, comme vous le devinez, que lord Hureluberlu prenait pour le général napolitain.

« Voyons, dit le lieutenant Colin-Tampon, prenant la lorgnette à son tour : que disiez-vous donc, milord? c'est à moi que ressemble le général ennemi qui nous lorgne! — Mais non, c'est à moi! s'écria lord Hureluberlu, quand il eut repris la lorgnette. — Pardine! c'est bien à moi, vous dis-je, riposta Colin-Tampon en s'échauffant.—A toi, coquin effronté! » répliqua l'autre, tirant son sabre. Bref, on ne sait ce que serait devenue cette étrange dispute, si tout à coup Polichinelle et ses trente allumeurs ne se fussent mis à pousser des cris et à sonner de la trompette.

« Attention! à vos armes! dit alors le général anglais, oubliant sa querelle particulière, l'ennemi s'ébranle! en bataille, camarades! ne l'attendons pas! » Et voyant aussitôt dans les glaces l'image de son armée qui se mettait en marche : « Ils viennent! dit-il, les voyez-vous? en avant! en avant! sonnez, trompettes! houp! houp! au galop! »

Là-dessus, voilà toute la cavalerie anglaise, suivie de l'infanterie, qui se précipite vers la ville. Plus ils avancent vers le rempart, plus les reflets des miroirs sont limpides, plus l'ennemi leur semble proche : ils vont, ils vont, s'effrayant eux-mêmes par les mines grimaçantes et terribles qu'ils croient faire à l'ennemi et que les miroirs leur ren-

voient. Ils vont, ils vont, ils arrivent; ils pensent toucher l'ennemi, ils lèvent déjà leurs armes pour frapper, quand : patatra! chevaux, cavaliers, piétons, l'un sur l'autre, sens dessus dessous, se culbutent au milieu des chandelles et disparaissent dans les fossés pleins d'eau.

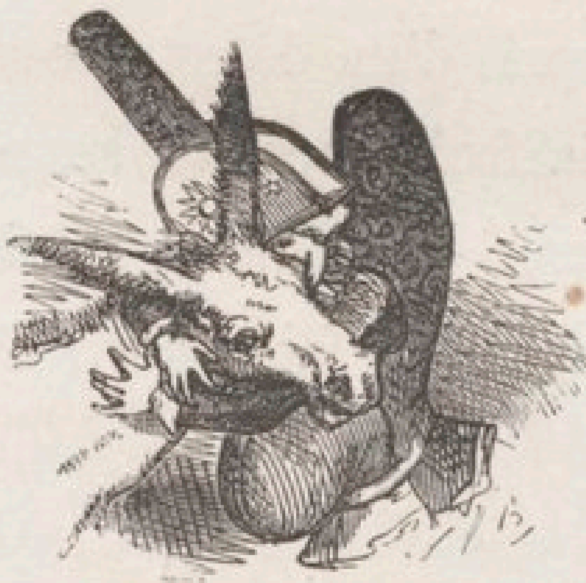
Les cent mille Anglais y périrent, mes enfants, et vous pouvez penser quel accueil firent après cela les habitants de Naples à Polichinelle, quand il descendit des remparts. « Le voilà! le voilà! criait-on, notre libérateur! notre sauveur! le noble seigneur Polichinelle! qu'il soit béni à jamais! » Cependant le roi, à la vue du triomphe de Polichinelle, se sentit pris d'un détestable sentiment de jalousie : il le remercia froidement de ses services, et s'étant aussitôt enfermé avec le seigneur de Bugolin, ces deux envieux complotèrent de faire périr Polichinelle dès le



lendemain matin, en mêlant du poison à l'une de ses friandises favorites : c'était le chocolat praliné à la crème.

Par bonheur, la princesse, fille du roi, entendit à tra-

vers la cloison ce qui se tramait contre le page auquel elle avait dû la vie; elle se rendit à la hâte, de son pied léger, jusqu'à la chambre de Polichinelle, et ne lui laissa rien ignorer. Celui-ci, tout navré d'une si noire ingratitude, laissa tomber une larme sur la main de la bonne princesse, qui ne s'en montra point trop courroucée; puis, ne prenant que le temps d'embrasser son père et sa mère et de baiser son âne au front, il se fit transporter secrètement à bord d'une felouque espagnole, où il prit passage pour Marseille.



VII

Horrible danger que court Polichinelle durant la traversée. — Comment il s'en tire. — Son entrevue avec un forban natif de Turquie.

L'équipage de la felouque espagnole, n'ayant pas pour respecter Polichinelle les mêmes raisons que le peuple de

Naples, ne manqua pas de prendre garde à sa tournure difforme, et de se divertir aux dépens de ses deux bosses.

Le capitaine, fort ignorant de son métier, et très-mau-



vais plaisant, comme tous les sots, ne laissa point passer une si belle occasion de faire l'agréable, et commença par demander à Polichinelle s'il ne comptait pas se débarrasser de son bagage, montrant sa bosse de derrière.

— Polichinelle répondit en riant qu'il avait coutume de ne s'en jamais séparer. Le capitaine riposta en lui disant qu'il avait raison d'aller en France, où l'on prisait fort les beaux hommes, et où il était certain de rendre quelque princesse folle de lui. — Polichinelle, se piquant au jeu, répliqua qu'il n'allait pas en France à cause de cela, mais parce qu'il avait ouï dire qu'on y regardait généralement comme des pieds-plats ceux qui raillaient les

infirmités de leur prochain. Là-dessus il lui tourna le dos, et s'alla coucher, le laissant fort penaud.

Mais le lendemain de grand matin, Polichinelle étant monté sur le pont pour voir le lever du soleil, il s'y trouva en face du capitaine : celui-ci le repoussa brutalement, et lui dit qu'il gênait la manœuvre et qu'il retournât se coucher. Polichinelle lui répondit fort poliment que loin de le gêner il prétendait lui être utile, et que, pour commencer, il l'avertissait qu'il devait se préparer à soutenir une forte tempête dont il voyait les signes à l'horizon. « Voilà un plaisant bélître ! dit le capitaine, qui croit m'apprendre mon métier.

— A votre aise, monsieur, vous serez noyé, » dit Polichinelle, et il retourna dans sa cabine.

Le capitaine ne fit que rire de la prédiction de Polichinelle, et il était en train de s'égayer avec ses gens sur le compte du bossu, quand le vent changea tout à coup, le ciel devint noir, la mer grossit, et la felouque se mit à danser sur les vagues comme une marionnette.— Polichinelle reparut alors, et, s'approchant du capitaine, qui était tout tremblant devant la tempête, — car ceux qui se montrent insolents avec les faibles sont toujours lâches en face du danger, — il lui dit avec beaucoup de sang-froid : « Je vous l'avais bien dit, monsieur, que vous seriez noyé. » Le capitaine, furieux, au lieu de s'occuper à mettre son navire en état de résister à la tempête, ne songea qu'à se venger de l'humiliation où le réduisait Polichinelle :

« Méchant bossu ! s'écria-t-il, si je suis noyé, tu le seras avant moi ! aussi bien il faut que tu sois sorcier pour avoir prédit cet ouragan dont je ne me doutais pas, moi qui tiens la mer depuis vingt-cinq ans? Enfants, continua-t-il en s'adressant à son équipage effaré, c'est le bossu, c'est le sorcier qui nous amène la tempête ! jetons-le à la mer ! — A la mer, à la mer ! » répéta l'équipage. Aussitôt le pauvre Polichinelle fut enlevé par-dessus bord, et suspendu entre le ciel et la mer.



Dans cette situation désespérée, il ne perdit point la tête : « Sambregoi, bonnes gens ! dit-il, vous n'aurez pas longtemps à vous réjouir de ma noyade. J'aperçois là-bas quelqu'un qui me vengera avant peu ! » Tous les yeux se tournèrent vers le point qu'indiquait Polichinelle, et un cri de terreur lui répondit : à moins d'un quart de lieue

on voyait briller les canons d'un corsaire turc qui arrivait à toutes voiles sur la felouque. « Grand Dieu! s'écria le capitaine, nous allons tous être empalés! » Et ce disant, le capitaine se roulait en pleurant sur le pont de sa felouque. « Vous avez là, compagnons, dit Polichinelle, un capitaine fort poltron : n'était que vous m'allez noyer, comme je possède à fond la langue turque, je vous sauverais des griffes du corsaire, sans tirer un coup de pistolet! » A ces mots, l'équipage entoura Polichinelle, et se mit à genoux devant lui, en le suppliant d'oublier le passé,



et de ne pas abandonner à la barbarie des Turcs tant de pauvres gens, dont plusieurs étaient pères de famille. Quant au capitaine, on le lui livrait pieds et poings liés, et on le priait de prendre la place de ce lâche animal. C'est ainsi, mes enfants, que tôt ou tard le mérite et la science trouvent leur place dans le monde, et obtiennent justice des hommes.

Polichinelle demanda seulement que le capitaine fût envoyé à fond de cale, afin qu'on n'entendît plus ses piteux gémissements : après quoi il se retira dans sa cabine, où il s'habilla à la turque, ce qui lui donnait la plus singu-



lière mine qui se soit vue. Il descendit ensuite dans un canot, et gagna en toute hâte le vaisseau corsaire, qui n'était plus qu'à une centaine de brasses de la felouque. Il faut vous dire que Polichinelle avait enduit son vêtement oriental d'une odeur extrêmement forte et désagréable, tirée du suc d'une plante nauséabonde : aussi était-ce proprement une infection rien que de l'apercevoir.

Ce fut en cet équipage que don Polichinelle aborda le vaisseau turc, et fut hissé à bord. A l'aspect de ce bossu

turcal, et au fâcheux parfum qui s'exhalait de sa personne, les forbans ne purent s'empêcher de témoigner une vive surprise, et de se boucher le nez.



« Ce n'est rien, » dit Polichinelle, et passant outre, il se fit conduire au bacha qui commandait le corsaire.

« Salamalek , seigneur bacha, lui dit Polichinelle, s'exprimant en langage turc.

— Par Mahom ! murmura à demi-voix le bacha, voilà une odeur impertinente !



— Ce n'est rien, dit Polichinelle. Ami bacha, j'étais prisonnier de ces mécréants Espagnols, dont j'espère bien

que vous allez prendre la felouque : j'ai eu le bonheur de pouvoir me sauver, et...

— Mais, interrompit le bacha, mais, mon frère bossu, quel parfum diabolique est-ce là ?

— Ce n'est rien, dit Polichinelle ; j'ai donc eu, dis-je, le bonheur de pouvoir me sauver, et...

— Mais, interrompit derechef le bacha, vous sentez horriblement mauvais, mon frère.

— Ce n'est rien, dit encore Polichinelle. Je me suis donc sauvé, ami bacha, et j'espère...

— Par ma barbe ! s'écria le bacha, entre nous, jeune homme, vous infectez !

— Ce n'est rien, reprit Polichinelle.

— Quoi ! rien ? dit le bacha ; on n'y peut tenir ! vous empoisonnez, en un mot !

— Ce n'est rien, seigneur, répliqua Polichinelle, c'est la peste.

— La peste ! s'écria le pacha, se levant avec précipitation, et se calfeutrant le nez de son mieux, la peste !

— Oui, cher seigneur, dit Polichinelle, ce n'est que la peste. Rien de plus, en vérité. Tout l'équipage espagnol s'en meurt, si bien que vous n'aurez aucune peine à prendre la felouque...

— Mille babouches ! se récria le bacha, je ne prendrai ni elle ni toi, empesté bossu du diable ! Va-t'en ! veux-tu t'en aller ! Qu'on le rejette dans sa barque ! le drôle a la

peste! et sauvons-nous à toutes voiles, enfants! la felouque est pestiférée ! »

Le bacha n'avait pas achevé ces mots, que Polichinelle avait déjà regagné la felouque, où il fut reçu avec des transports de joie. Car on voyait déjà les corsaires tourner les talons, comme des voleurs qu'ils étaient, et ils furent bientôt hors de vue.

Quand Polichinelle, après une heureuse traversée, eut conduit son équipage à Marseille, ces braves gens, qui avaient eu le temps de lui reconnaître autant de bonté d'âme qu'il avait d'esprit, ne purent se séparer de lui sans verser des larmes.

VIII

Où l'on voit reparaître le gros chat couleur de suie.—Voyage de Polichinelle. Ce qui lui arriva dans une forêt de la Beauce.

A peine débarqué, Polichinelle se mit en quête d'un cheval sur lequel il pût courir la poste jusqu'à Paris, où il était dans une grande impatience d'être rendu. Dans son hôtellerie même, il trouva un assez beau barbe qui semblait plein d'ardeur, et qui entendait le galop à ravir. Tandis que Polichinelle était occupé dans la cour à con-

clure son marché avec l'hôte, un gros chat de couleur suie vint se frotter contre ses mollets, en miaulant d'un air doucereux. « Est-ce à vous, ce beau chat? demanda-t-il à l'hôte.



— Oui, seigneur étranger, répondit l'hôte, qui s'appelait Cascaillou et qui avait bien la mine d'un sournois.

— Il est fort beau, reprit Polichinelle.

— C'est le meilleur de mes postillons, ajouta le sieur Cascaillou en clignant de l'œil, et en faisant sonner dans les poches de son haut-de-chausse l'argent que venait de lui compter Polichinelle.

— Bonhomme, répliqua celui-ci, vous me paraissez futé! expliquez-vous.

— Je veux dire, répondit Cascaillou, que ce chat, tel que vous le voyez, connaît la route de Paris sur le bout de

sa patte : je l'ai donné pour guide à beaucoup de voyageurs qui s'en sont léché les doigts.

— Oui-da? Je l'emmène en ce cas, dit Polichinelle, ne fût-ce que pour savoir jusqu'à quel point vous êtes un escroc, mon brave homme. »

Puis il paya pour le chat, comme il avait fait pour le cheval, enfourcha le dernier, et hop ! hop ! le voilà parti.



Il n'eut pas plutôt le dos tourné, que le gros Cascaillou éclata de rire, et s'assit sur un banc devant sa porte, en se tenant les côtes.

Cependant Polichinelle galopait ventre à terre sur la route de Paris, et s'étonnait de voir le gros chat tricoter des jambes devant lui avec une vitesse merveilleuse. « Voilà certes, disait-il, un animal singulier ! » Mais sa surprise se changea bientôt en inquiétude, quand il s'aperçut que la course du chat devenait de plus en plus rapide, et que son cheval le suivait, comme entraîné par une fureur particulière. Polichinelle essaya de modérer l'emportement de sa monture, mais ce fut peine perdue ; le chat et le cheval semblaient enragés : bientôt notre cavalier vit passer à droite et à gauche, comme dans un rêve plein de vagues images, les arbres, les maisons, les villes, les clochers et les voyageurs stupéfaits. « Arrêtez ! arrêtez ! » criait-on partout sur le chemin ; mais avant que personne eût fait un

mouvement, on n'apercevait plus ni chat, ni cheval, ni cavalier. » C'est le diable ! disaient les bourgeois. Je suis bien aise de l'avoir vu. »

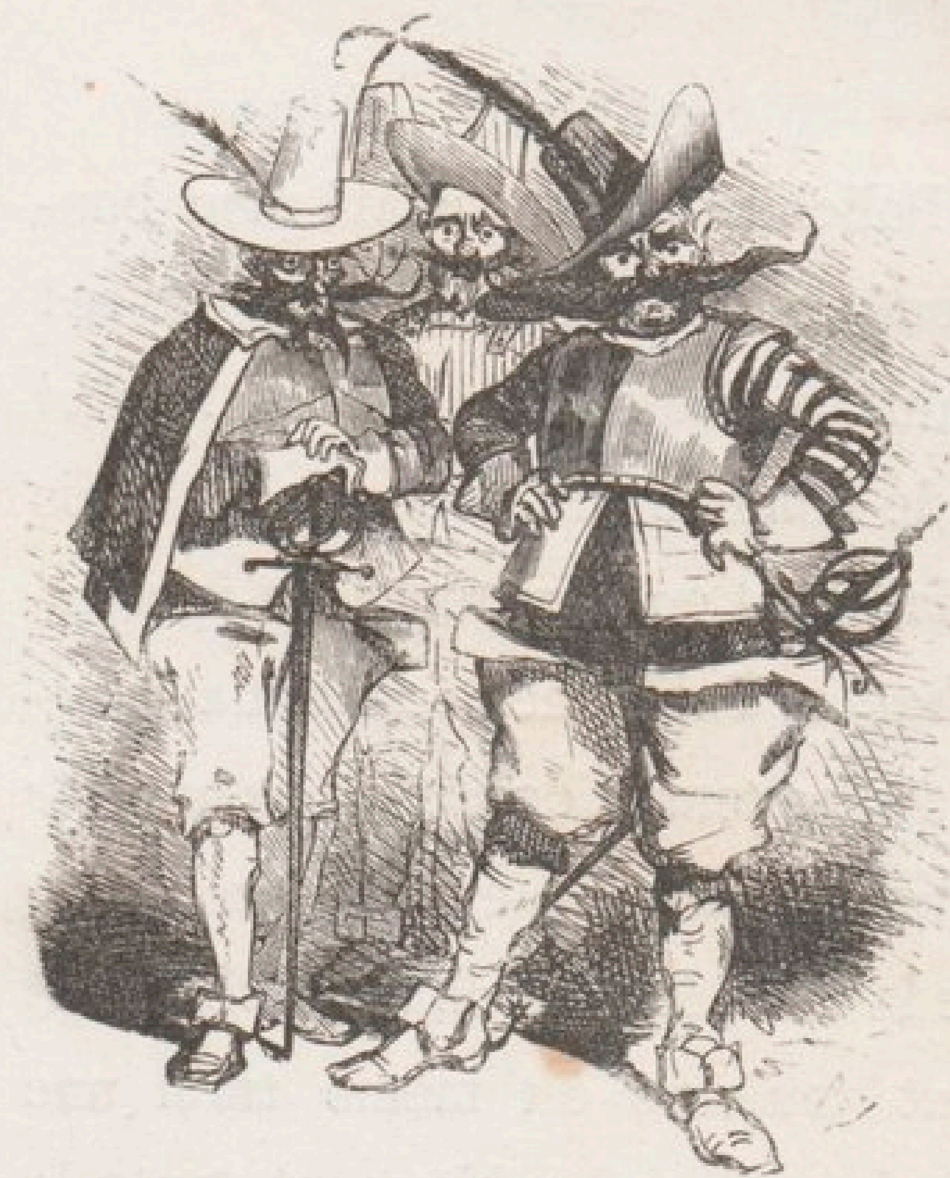


« Sambregoi ! criait Polichinelle, ami chat ! mon bonhomme ! mon gros toutou ! ne dîne-t-on point ? qu'est-ce ? où allons-nous de ce train ? vous êtes trop gaillard ! holà ! Sambregoi ! mon haut-de-chausse fuit sous moi ! » Mais ces beaux discours ne faisaient en apparence qu'éperonner l'ardeur du gros chat, et Polichinelle continua longtemps ainsi de fendre l'air, se tenant de côté pour pouvoir respirer. Or, voici, enfants, quelle fin eut ce surprenant voyage : à la tombée de la nuit, le gros chat, le cheval et Polichinelle traversaient toujours du même train une sombre forêt de châtaigniers, quand subitement toute la cavalcade s'abîma dans la terre, et disparut comme par enchantement.

IX

Parmi quelles gens se trouve Polichinelle, et comment il en met une partie à la broche dans une réjouissance.

Il y avait dans la forêt de châtaigniers, à la place où Polichinelle avait été englouti, une grande trappe fixée par le milieu sur une traverse mobile : à la moindre pression, la trappe faisait bascule, et tournait brusquement sur elle-même, de sorte qu'il suffisait d'appuyer le pied sur une de ses extrémités, pour se trouver l'instant d'après la tête en bas sous la terre.



Polichinelle et son cheval vinrent tomber, les quatre fers en l'air, au milieu d'une trentaine de personnages d'un aspect rébarbatif au dernier point. Outre qu'ils étaient coiffés jusqu'à la moustache d'énormes feutres à plumets, ils étaient ensevelis jusqu'à la ceinture dans des bottes extraordi-

naires par leur taille. Joignez à cela un air de visage assortissant, un équipage de guerre complet, et imaginez-vous cette société éclairée par les reflets mouvants d'une vingtaine de torches.

« Bonjour la compagnie! s'écria Polichinelle, arrivant la tête la première au milieu de cette aimable réunion. — Hourrah! soyez le bienvenu, seigneur Polichinelle, » lui répondirent en riant les voleurs; car on se doute que c'en était. Celui d'entre eux qui paraissait le plus considérable s'approcha alors de Polichinelle : c'était le capitaine Ronflard : un large emplâtre noir lui couvrait un œil et toute une moitié du visage; non content de cet agrément, le farouche Ronflard y joignait celui d'un nez absurde, dont la description viendra en son temps.



« Seigneur Polichinelle, dit le capitaine Ronflard, nous avions besoin dans notre compagnie d'un esprit inventif : nous connaissons le vôtre de réputation; c'est pourquoi

j'ai envoyé à Marseille mon gros chat gris-gris, lequel est un peu sorcier, et Cascaillou, qui est de notre société, afin de vous attirer adroitement dans notre demeure. J'espère que vous allez rester avec nous ; car si vous refusiez, je me verrais forcé, quoiqu'à regret, de vous mettre bouillir vif en un pot.

— Je me connais, je ne vaudrais rien bouilli, dit Polichinelle ; je suis donc à vous, messieurs, corps et âme.

— En ce cas, touchez là, dit Ronflard, et suivez-nous. »

Là-dessus, les voleurs ayant quitté la petite esplanade qui se trouvait au-dessous de la trappe, commencèrent à descendre dans le souterrain par une rampe d'une pente si roide, que Polichinelle avait peine à s'y tenir debout. Arrivé au bas de ce chemin rapide, qui avait bien cinq cents pieds de long, Polichinelle, donnant le bras au capitaine Ronflard, entra dans une enfilade de cavernes, où le soleil ne pénétrait jamais, et qu'éclairaient jour et nuit des lampes suspendues aux voûtes. C'était là que cette troupe de mécréants faisait son séjour, et mangeait en débauches épouvantables le fruit de ses expéditions. Polichinelle, malgré les amitiés dont on l'accablait, s'aperçut bien qu'il était gardé à vue, et qu'il ne devait pas songer à s'échapper de ce vilain lieu par des moyens ordinaires, à moins d'y vouloir laisser sa peau. Aussi passa-t-il la nuit à méditer un plan d'évasion singulièrement hardi ; mais il était résolu de braver mille morts pour se sauver de ce repaire infernal.

Le capitaine Ronflard étant parti en campagne le soir même de l'arrivée de Polichinelle, emmenant avec lui une dizaine d'hommes, notre héros jugea l'occasion favorable pour sa tentative audacieuse, et ne voulut pas la différer.

Le lendemain, dès leur lever, les brigands ayant placé Polichinelle au milieu d'eux, se mirent à table dans la caverne à manger, et commencèrent de gobelotter, les coudes sur la table, comme des goujats qu'ils étaient.



Polichinelle, quand il les vit un peu montés en gaieté :

« Vive Dieu! mes camarades, leur dit-il en riant, voilà une vie charmante que celle-là! Mais j'avoue qu'après ces bombances délectables je ne puis m'empêcher de regretter ce divertissement, si favorable à la digestion, qui charmait à la cour de Naples nos après-dînées!

— Oui-da ! et quel est-il ? s'écria la bande tout d'une voix.

— Je veux parler, reprit Polichinelle, du divertissement des montagnes russes : il consiste, comme vous le savez, à descendre sur une pente extrêmement rapide, dans de petits chariots roulant en ligne droite, par le moyen de rainures ou coulisses qui assurent le jeu des roues. Or, rien ne serait plus aisé que d'établir en un moment un appareil aussi simple, sur la rampe que j'ai descendue hier soir pour arriver ici.

— Sabre ! mort ! pantoufles ! s'écrièrent de tous côtés les brigands, se levant de table en même temps, que ce bossu a d'esprit ! Compagnons, à l'œuvre ! aide-nous, Polichinelle ! nous voulons, avant deux heures, nous livrer à ce plaisant exercice. »

Voilà donc tous mes pendards, la hache, la scie et le



marteau à la main, les uns façonnant de petites roues sur lesquelles ils adaptaient ensuite des caisses d'emballage

en guise de chariots, les autres fixant sur la pente de la rampe des coulisses à rainures où devaient glisser bientôt ces jolis équipages. Polichinelle allait et venait deci et delà, surveillant les travaux, donnant des conseils; disant à l'un tric et à l'autre trac, et, dès qu'il n'était pas vu, gambadant et se frottant les mains en signe d'espoir.

Bientôt tout fut prêt : on monta les vingt chariots, car chaque bandit avait voulu le sien, sur l'esplanade qui était ménagée au-dessous de la trappe de la forêt, et en haut de la rampe; on les engagea l'un derrière l'autre dans les rainures, de façon qu'ils n'attendaient plus pour partir qu'une légère impulsion. Sur l'avis de Polichinelle, et pour donner plus d'éclat à la fête, la voûte et les parois, depuis le haut jusqu'au bas de cette longue côte, avaient été illuminées de torches et de bougies en si grand nombre, qu'il semblait que ce fût l'escalier d'un palais de fées.

Polichinelle ayant demandé à demeurer au bas de la rampe pour jouir du coup d'œil, cela lui fut accordé sans peine; on le pria même de donner d'en bas le signal du départ en frappant trois fois dans ses mains, ce qu'il fit presque incontinent.

Les vingt chariots alors, portant chacun son bandit, se lancèrent sur la rampe escarpée, et commencèrent à descendre avec une effrayante rapidité : mais, grand Dieu! qu'est-ce-ci? Soudain, comme ils sont vers le milieu de

la pente, et au plus fort de leur course, Polichinelle tire de derrière son dos une broche de cuisine longue de trente pieds au moins, et vous la tient en arrêt, la pointe à la hauteur des chariots qui arrivent sur elle bride abattue ! Ah ! mes enfants, quelle terreur, à cette perspective embrochatoire, se peint sur le visage des bandits ! Entendez-vous leurs cris ? Les voyez-vous se démener comme des possédés dans leurs chariots, dont ils ne pourraient sortir sans se briser, tant la vitesse est effroyable ? Il faut donc, bon gré, mal gré, qu'ils continuent de dévaler sur la broche ; ils roulent... ils roulent... et zig, zig, voilà le premier bandit qui arrive comme la foudre, et se passe trente pieds de lame à travers le corps. Les autres, voyant leur camarade à cette sauce, font, comme on pense, de laides mines d'apothicaires, mais il faut bien qu'ils y viennent à leur tour ! ils roulent... ils roulent... et zig, zig, zig, ils s'embrochent tous supérieurement, l'un chassant l'autre ; mort terrible, mais digne fin d'une vie criminelle !



Polichinelle, après ce grand exploit, n'attendit pas le

retour du capitaine Ronflard : il chargea la broche, avec son étonnant gibier, sur une charrette qu'il trouva dans les remises du souterrain, y attela six chevaux, et, prenant la première route frayée qui s'offrit à lui au sortir de la forêt, il arriva en moins de deux heures dans la ville de Chartres.

X

Quelle surprise attendait Polichinelle dans la capitale de la Beauce.

Au bruit que faisait la charrette de notre vainqueur sur les pavés chartrains, les habitants furent bientôt aux fenêtres : ils n'y restèrent que le temps d'entrevoir Polichinelle, et son singulier attelage, et la brochette de bandits qu'il avait dressée sur le devant en guise de pavillon. Des fenêtres on ne fit qu'un saut dans la rue, et tout ce qu'il y a de badauds dans cette ville, la plus badaudière du monde, arriva clopin-clopant avec don Polichinelle, sur la grande place du beffroi municipal, — aujourd'hui la place des Épars.

Polichinelle expliqua en quelques mots son aventure, et ceux même qui avaient d'abord été tentés de railler sa méchante tournure se prirent à lui serrer les mains et à baiser les basques de son habit ; car il n'y avait pas de

nuit que la ville de Chartres n'eût à se plaindre de la férocité de ces bandits, que Polichinelle venait d'exterminer : tantôt c'était une cloche qu'ils volaient dans le clocher, tantôt un canon qu'ils enlevaient dans l'arsenal, tantôt un gendarme tout botté, et cela, malgré la plus active surveillance.

Polichinelle, pressé de se soustraire à l'enthousiasme populaire, s'informa de l'adresse du commissaire, à qui il prétendait faire sa déposition sans plus tarder. Mais la foule, ayant dételé les chevaux, voulut traîner elle-même son libérateur jusque chez ce magistrat.

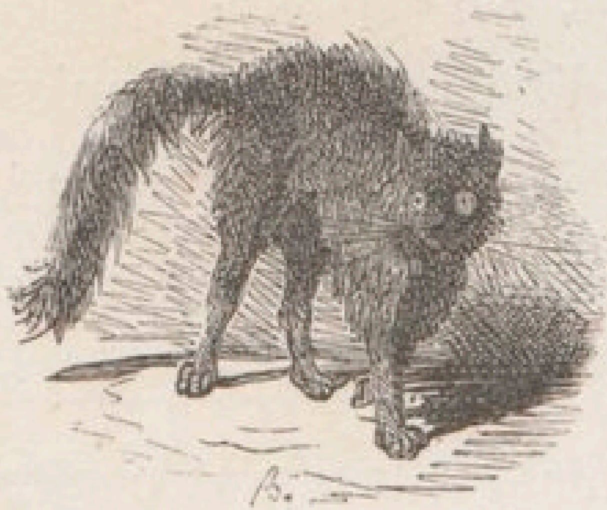


Quand Polichinelie entra dans la salle basse où l'attendait M. le commissaire, il fut un moment comme frappé de stupidité, en reconnaissant dans le nez de cet officier public le propre nez qu'il avait vu la veille au milieu du visage du capitaine Ronflard. Ce nez, en effet, n'était point de ceux qui courent les rues, et qu'on peut oublier après les avoir vus une fois ; c'était un nez tropical, dont on pouvait dire qu'il arrivait toujours un quart d'heure avant son propriétaire, tant la longueur en était mirifique. Il s'élançait, mes amis, tout droit devant lui comme un trait d'arbalète, comme un

canon sur son affût, comme un brancard de voiture, et son extrémité était rehaussée d'une verrue en vedette, sur laquelle croissaient trois poils rouges relevés en panache vers le ciel.

Deux nez pareils ne sauraient exister ensemble sous le soleil : aussi Polichinelle ne s'y trompa point, et, malgré l'absence de l'emplâtre qui la veille couvrait l'œil du capitaine Ronflard, il comprit tout de suite que ce commissaire, par un audacieux cumul, unissait à ses fonctions de police l'odieux métier de chef de brigands. Dès lors, rien n'était moins surprenant que l'inutilité des poursuites de la maréchaussée chartraine, guidée par ce magistrat prévaricateur à la recherche de la bande dont il était capitaine.

Toutefois Polichinelle, se contraignant, feignit de ne pas avoir reconnu Ronflard sous la robe de commissaire, et celui-ci en parut charmé ; il se fit raconter l'évasion de notre héros, et, tout en caressant de la main son gros chat qui grondait à ses côtés, il complimenta Polichinelle sur son courage, et le pria de souper avec lui.



XI

De la rencontre que fit Polichinelle dans une prison. — La queue du diable. Moyen d'évasion jusqu'alors inconnu.

« Souper avec vous, monsieur le commissaire ! » dit Polichinelle, lorgnant du coin de l'œil la table déjà servie où fumait un ragoût de bonne mine, flanqué d'un pâté du cru et de trois flacons poudreux. — Hélas ! mes enfants, c'est en vain que nous aurions voulu dissimuler jusqu'au bout le défaut dont le caractère de notre héros était entaché : il faut l'avouer, — et peut-être son goût déclaré pour les petits riens sucrés vous l'a-t-il déjà fait soupçonner, — Polichinelle aimait à manger presque autant qu'à faire le bien. — C'était aussi, disons-le, une tentation bien forte que ce souper de commissaire qui s'offrait à Polichinelle, avec toutes les séductions d'une chère opulente, dans le moment où son appétit était aiguisé jusqu'au vif par la fatigue de ses exploits.

« Volontiers, » dit-il au faux commissaire ; et oubliant toute prudence, Polichinelle prit place à la table, entre le capitaine Ronflard et le gros chat couleur de suie.

Ce qui se passa dans ce souper, mes amis, on ne l'a jamais bien su : Polichinelle ayant confessé qu'il ne se le

rappelait pas lui-même, quelques-uns en ont conclu qu'il s'y était enivré jusqu'au point de perdre l'esprit. Nous en serions fâché pour sa gloire.



Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en se réveillant le lendemain matin, Polichinelle se trouva couché sur la paille dans un lieu humide, où la lumière du jour ne pénétrait qu'à grand' peine par une étroite meurtrière. Il n'eut pas besoin de longues réflexions pour se douter qu'il était en prison, et que le faux commissaire l'y avait fait jeter pour n'avoir plus de témoin de ses crimes. Là-dessus, il songea que peut-être il ne reverrait plus jamais le soleil dans la campagne, et, tout en rêvant, la tête dans sa main, il se rappela la riante maisonnette qu'habitaient son père et sa mère au milieu des bosquets de citronniers, les tendres

adieux qu'il avait reçus de ces bonnes gens, et comment son âne aussi l'avait regardé d'un air triste quand il prenait congé de lui pour toujours : ces souvenirs le navraient et lui arrachaient des larmes.

« Qui est-ce qui se plaint par là ? dit tout à coup une voix près de Polichinelle.

— C'est, répondit-il en soupirant, un pauvre fils de pêcheur, bossu par derrière et par devant, et dégoûté de la gloire.

— Qu'est-ce à dire ? reprit la voix.

— Hélas ! répliqua Polichinelle, j'ai voulu par mon savoir et mon génie effacer la disgrâce de ma naissance : c'est en vain que je me suis ouvert la porte des palais et l'accès des grandeurs ; l'injustice et la haine m'en ont repoussé. Et vous, qui êtes-vous, pauvre malheureux ?

— Je suis, dit la voix, le bonhomme Patience, et je fais



métier de montrer des marionnettes, pour divertir gratis les pauvres gens et les petits enfants. J'attends, pour faire

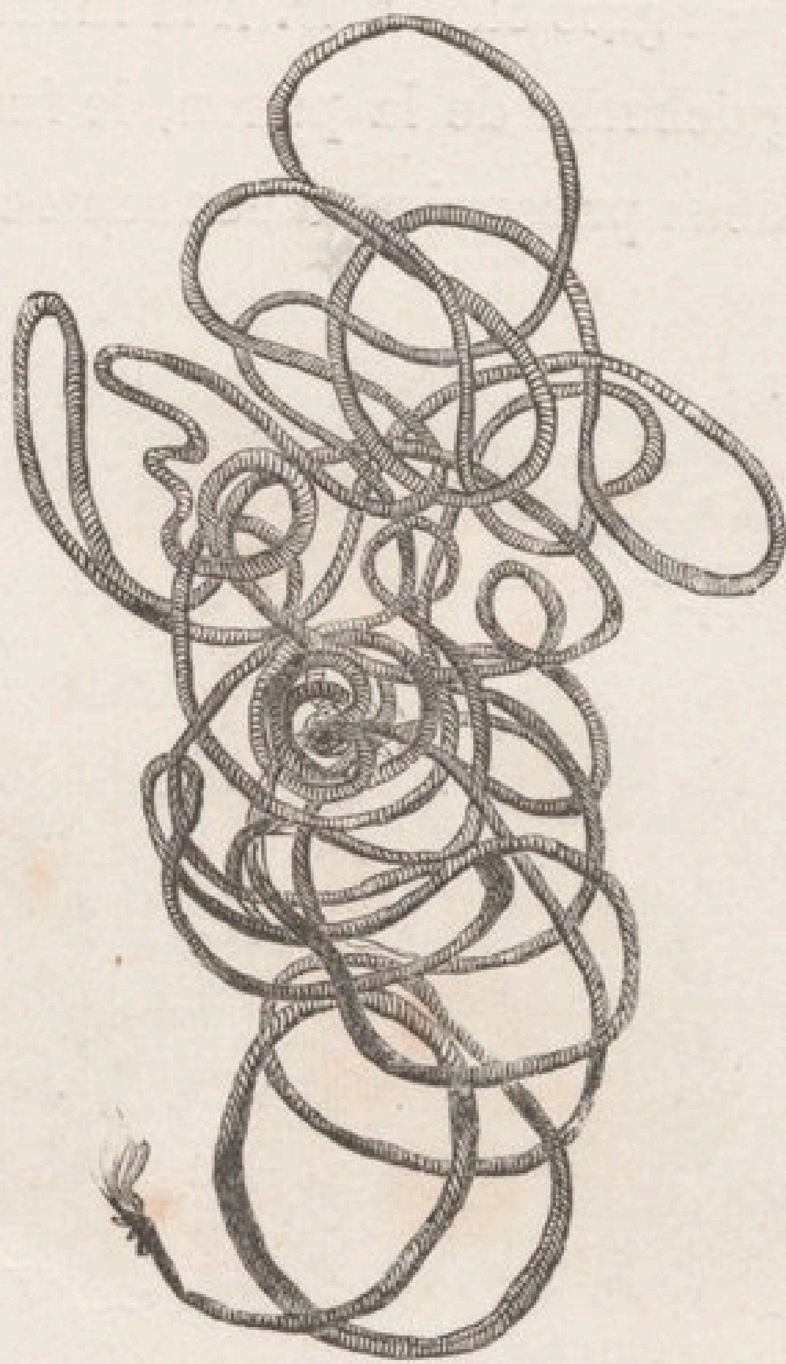
mieux, que le monde devienne meilleur, ce qui ne peut manquer d'arriver un jour ; et, en attendant, je me moque de lui sur mon petit théâtre : c'est ainsi que je me suis attiré la haine du méchant commissaire.

— Par ma figue !... » s'écria Polichinelle ; mais il fut interrompu d'une cruelle façon : la porte du cachot roula sur ses gonds rouillés, et le commissaire entra brusquement, suivi de son gros chat noir. A la lueur d'une torche que portait le guichetier de la prison, le funeste Ronflard fit lecture aux deux prisonniers d'une sentence qui les con-



damnait à être pendus dans une heure, sous le prétexte qu'ils avaient fait partie de la bande de la forêt. Comme Polichinelle voulait se récrier contre cette notoire injustice, le commissaire se retira en ricanant. Polichinelle,

furieux, avisant le gros chat qui sortait à la suite de son maître, se jeta sur la porte et la ferma avec tant d'à-propos que la queue de l'animal diabolique fut coupée net à sa naissance. Incontinent elle changea de forme et prit l'apparence d'une corde tortillée à l'infini et se terminant par une houppette fauve qui répandait une forte odeur de soufre. — Au reste, en voici l'image.



Certifiée conforme /B.

« Ah çà, dit Polichinelle, tenant à la main cette queue singulière, êtes-vous d'avis, mon cher bonhomme Patience, que nous attendions qu'on nous vienne querir pour la potence ?

— Non pas, répondit le bonhomme; mais comment faire?

— Voici, reprit Polichinelle : j'ai de fortes raisons de penser que cette queue est cousine germaine de celle du diable, si ce n'est elle en personne : or, j'ai vu dans un vieux livre que le diable, quand il voyage, n'a pas d'autre monture que sa queue, et qu'il lui suffit de nommer l'endroit où il veut être rendu pour s'y trouver porté aussitôt.

— Essayons, mon cher seigneur, dit Patience : servons-nous, pour combattre le diable, des armes qu'il nous fournit lui-même : cela doit être permis à d'honnêtes gens, et d'ailleurs nous n'avons pas le choix. »



En même temps, Polichinelle se mit à califourchon sur la queue, dont il tenait la houppette en guise de bride; le bonhomme Patience se plaça en croupe derrière lui.

« Y êtes-vous? dit Polichinelle; bon; nous allons voir. Hop ! à Paris ! »

Le commissaire entrait au même instant, accompagné de l'exécuteur : il demeura comme pétrifié sur le seuil en voyant disparaître ses deux prisonniers par la cheminée, et les trois poils rouges de son nez blanchirent à l'improviste.

XII ET DERNIER

Polichinelle aux Champs-Élysées. — Pourquoi cette histoire, afin d'être véridique jusqu'au bout, ne finit pas.



Polichinelle avait à peine eu le temps de s'apercevoir qu'il changeait de place, quand il mit pied à terre avec son compère, le bonhomme Patience, au beau milieu des Champs-Élysées. — C'était par une belle journée de printemps, et cette riante promenade, animée à l'heure de midi par le joyeux gazouillement des enfants, par les chants des musiciens ambulants et les cris des bateleurs, offrait aux yeux l'aspect du plus agréable lieu de divertissement qui puisse être au monde.

« Voilà, s'écria Polichinelle, un endroit de plaisance où

ce me serait une rare douceur de passer ma vie, loin des rois, des grands majordomes et des commissaires.

— Et quel empêchement y voyez-vous, mon cher seigneur? dit le bonhomme Patience en clignant de l'œil.

— C'est que, répondit Polichinelle, je n'ai pas un sou dans ma pochette, tout mon bagage étant resté à Chartres, et, par malheur, je suis d'un naturel, moi, à aimer mieux manger trop — que pas du tout.

— Écoutez, répliqua le bonhomme Patience, j'ai une idée en tête et je la crois bonne : j'établirai en ce lieu-ci mon petit théâtre ; il ne peut manquer d'y prospérer, si vous voulez y paraître comme acteur ; nul doute que votre esprit, joint à votre bizarre figure (pardon, seigneur), ne m'attire bon nombre de spectateurs.

— Peut-être bien, dit Polichinelle, et j'avoue que j'y pensais. Puisque je n'ai trouvé chez les grands qu'envie et malice, quel meilleur usage pourrais-je faire de l'esprit que Dieu m'a donné, que de l'employer à divertir les pauvres gens qui n'ont point d'argent à dépenser pour leur plaisir; et les petits enfants, qui sont tous simples et bons? Je suis pauvre moi-même, et d'une humble condition : la méchanceté des hommes, tant qu'elle sera toute-puissante comme elle est, ne me permettra pas, je le vois bien, de m'élever comme je l'aurais souhaité, pour être plus à portée de soulager ceux qui souffrent. En attendant je leur ferai de tout mon cœur la seule aumône dont le bon Dieu ait mis la disposition en mon pouvoir, je les ferai

rirę. Par la même occasion, je ferai s'épanouir les joues roses de ces jolis enfants qui passent, et ce sera pour moi comme une bénédiction.

— Touchez donc là, dit le bonhomme Patience; dès demain vous débuterez.

— Un moment, reprit Polichinelle; j'y mets une condition : c'est qu'un de vos acteurs sera habillé en commis-



saire, afin que je le puisse bâtonner à mon aise, en souvenir de celui de Chartres.

— Parbleu! de tout mon cœur, s'écria le père Patience, et j'allais vous le proposer, si vous ne m'eussiez prévenu. »

Le lendemain, mes enfants, eurent lieu les débuts de Polichinelle : je vous laisse à imaginer de quelle impres-

sion dut être frappé le public, quand se produisirent devant lui, pour la première fois, toutes ces choses surprenantes dont l'assemblage se nomma Polichinelle : cette tournure grotesque, ces deux bosses panachées, ce menton inattendu, cette voix si enrouée et si charmante, ce jeu de bâton si plein de dextérité. Mais où l'enthousiasme ne connut plus de bornes, ce fut dans le moment où, le commissaire arrivant comme un furieux, le dialogue suivant s'établit entre Polichinelle et ce magistrat :

LE COMMISSAIRE. Comment vous appelez-vous ?

POLICHINELLE. Comme mon père.

LE COMMISSAIRE. Et comment s'appelle votre père ?

POLICHINELLE. Comme moi.

LE COMMISSAIRE. Insolent ! me direz-vous votre nom ?

POLICHINELLE, *montrant son bâton*. Et vous, me direz-vous le nom de ceci ?

LE COMMISSAIRE. C'est un bâton.

POLICHINELLE, *le frappant*. Sambrrregoi ! un bâton ! c'est une flûte !

LE COMMISSAIRE. Aïe ! aïe ! Soit ! c'est une flûte.

POLICHINELLE, *le frappant*. Une flûte ! malheureux que vous êtes ! Ne voyez-vous pas que c'est une trompette ?

LE COMMISSAIRE. Aïe ! aïe ! à l'aide ! miséricorde ! Oui ! c'est une trompette.

POLICHINELLE, *le frappant*. Une trompette ! impertinent ! C'est un clavecin.

LE COMMISSAIRE. Aïe ! aïe ! Oui ! c'est un clavecin !

POLICHINELLE, *l'accablant de coups.* Non ! sambrrregoi ! c'est un bâton ! (*Au public.*) Et voilà, messieurs, mesdames, le moyen d'avoir toujours raison.

Bref, Polichinelle se trouva si heureux de l'amitié que lui témoigna le public et de son paisible séjour dans les Champs-Élysées, après tant d'aventures fatigantes, qu'il s'y fixa, et qu'il semble y jouir d'une jeunesse éternelle. Toutefois, chaque soir, après qu'il a terminé ses représentations, il a coutume d'enfourcher la queue du diable, qu'il a conservée précieusement, et de se transporter à Naples en un moment, pour souhaiter la bonne nuit à ses parents.

Ce fut dans une de ces excursions nocturnes qu'il lui prit fantaisie de se rappeler au souvenir du bon peuple de Naples, et de railler encore une fois les grands du pays, dont il avait été si indignement traité. Il se rendit, dans cette intention, à l'un des théâtres les plus fréquentés de Naples, et, s'étant couvert le visage d'un masque, il monta sur la scène durant l'entr'acte. On crut qu'un des acteurs de la troupe avait revêtu ce costume si célèbre pour jouer quelque momerie, et personne n'imagina que ce pût être Polichinelle lui-même. L'émotion n'en fut pas moins profonde dans le public à cette apparition ; mais les transports éclatèrent avec une bien autre violence aux premiers mots que dit Polichinelle, et il fut subitement comme enseveli sous une pluie de fleurs. Le lendemain toute la ville répétait les saillies de l'acteur mystérieux, au grand déplaisir

des courtisans et des académiciens, contre qui elles étaient dirigées. Encouragé par ce succès, Polichinelle prit l'habitude de se montrer chaque soir de cette façon au peuple de Naples, et de l'égayer aux dépens de leurs ennemis communs. C'est ainsi qu'il a conservé jusqu'à ce jour, en Italie, une popularité sans pareille. Cependant il resta fidèle à sa patrie d'adoption, et aux aimables loisirs qu'il s'y était faits. Une seule fois le père Patience ne le vit pas revenir le soir à l'heure accoutumée, et pendant une quinzaine de jours on ne le vit point paraître sur son petit théâtre des Champs-Élysées. Tous les petits enfants de Paris avaient pris le deuil. — Où était-il? — A Naples, sans doute. — Qu'y faisait-il? quelle affaire l'y retenait? Sur ce point, mes chers enfants, nous en sommes réduits aux conjectures, Polichinelle ayant toujours observé, au sujet de cette sombre période de sa vie, une réserve impénétrable. Seulement, quand il reparut, on remarqua que sa gaieté naturelle était tempérée par moments d'une nuance de mélancolie : une ride, qui semblait creusée par quelque cruauté du sort, altérait la sérénité habituelle de son front; quelquefois on le vit essuyer à la dérobée une larme qui faisait un triste contraste à sa plaisante pantomime. Tout enfin, dans la personne de Polichinelle, parut témoigner qu'il était passé, notre joyeux ami de l'enfance, à l'âge d'homme par la porte commune, celle du malheur.

A partir de ce jour, Polichinelle voulut qu'un nouveau

personnage, habillé en femme, parût à ses côtés sur son petit théâtre, et empochât sa bonne part des coups de bâton distribués si largement au commissaire. Un tel caprice a de quoi surprendre de la part de Polichinelle, qui ne manquait pas de galanterie, et le ressentiment de quelque chagrin d'amour nous paraît seul capable d'expliquer tout ce qu'on voit d'indélicat dans ce procédé.

A ce sujet, un savant napolitain m'a conté, et je pencherais à le croire, qu'en effet Polichinelle avait été retenu pendant quinze jours à Naples par une passion amou-



reuse : la jeune Colombine, fille du bonhomme Pantalon, en était l'objet ; elle s'était montrée insensible comme un

rocher aux soupirs aussi bien qu'aux sérénades du pauvre Polichinelle, et, pour l'achever, elle avait laissé voir, en sa présence, une préférence marquée d'abord pour Pierrot, dont elle trouvait la pâleur intéressante, puis pour Arlequin, dont les vives couleurs annonçaient, disait-elle,



une santé admirable. — Mais aussi pourquoi s'aller rendre amoureux d'une fille aussi capricieuse? — Mes enfants, c'est plus que je n'en sais.

C'est ici que se termine ce qu'il nous est permis de raconter de l'histoire de Polichinelle; comme il la continue lui-même en plein air tous les jours, il faudrait être bien harbi et bien malavisé pour ne pas le laisser parler tout

seul désormais de ce qui le concerne. Allez donc le voir, mes chers petits amis, au premier beau jour ; vous êtes sûrs de m'y rencontrer.

OCTAVE FEUILLET.





VOYAGE

DANS

L'ILE DES PLAISIRS

Après avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins, et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avait aussi des forêts de réglisse et de grands arbres d'où tombaient des gaufres, que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades, nous voulûmes passer en quelque autre pays où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé. On nous assura qu'il y avait à dix lieues de là une autre île où il y avait

des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusait comme on creuse des mines d'or au Pérou. On y trouvait aussi des ruisseaux de sauces à l'oignon. Les murailles des maisons sont des croûtes de pâté. Il y pleut du vin rouge quand le temps est chargé, et, dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent. Pour passer dans cette île, nous fîmes mettre sur le port de celle d'où nous voulions partir douze hommes d'une grosseur prodigieuse, et qu'on avait endormis ; ils soufflaient si fort en ronflant, qu'ils remplirent nos voiles d'un vent favorable. A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit,



car on en manquait souvent parmi tant de ragoûts. Il y avait aussi d'autres gens qui vendaient le sommeil. Le prix en était réglé tant par heure, mais il y avait des som-

meils plus chers les uns que les autres, à proportion des songes que l'on voulait avoir. Les plus beaux songes étaient fort chers. J'en demandai des plus agréables, pour mon argent, et, comme j'étais las, j'allai d'abord me coucher. Mais à peine fus-je dans mon lit, que j'entendis un grand bruit; j'eus peur, et je demandai du secours. On me dit que c'était la terre qui s'entr'ouvrait. Je crus être perdu; mais on me rassura en me disant qu'elle s'entr'ouvrait ainsi toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir avec grand effort des ruisseaux bouillants de chocolat moussé, et des liqueurs glacées de toutes les façons. Je me levai à la hâte pour en prendre, elles étaient délicieuses. Ensuite je me recouchai, et dans mon sommeil je crus voir que tout le monde était de cristal, que tous les hommes se nourrissaient de parfums quand il leur plaisait, qu'ils ne pouvaient marcher qu'en dansant, ni parler qu'en chantant; qu'ils avaient des ailes pour fendre les airs, et des nageoires pour passer les mers. Mais ces hommes étaient comme des pierres à fusil : on ne pouvait les choquer qu'aussitôt ils ne prissent feu. Ils s'enflammaient comme une mèche, et je ne pouvais m'empêcher de rire, voyant combien ils étaient faciles à émouvoir. Je voulus demander à l'un d'eux pourquoi il paraissait si animé : il me répondit, en me montrant le poing, qu'il ne se mettait jamais en colère.

A peine fus-je éveillé, qu'il vint un marchand d'appétit, me demandant de quoi je voulais avoir faim, et si je vou-

lais qu'il me vendît des relais d'estomac pour manger toute la journée. J'acceptai la condition. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets de taffetas, que je mis sur moi, et qui devaient me servir comme douze estomacs, pour digérer sans peine douze grands repas en un jour. A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas était fini, la faim me reprenait, et je ne lui donnais pas le temps de me presser. Mais, comme j'avais une faim avide, on remarqua que je ne mangeais pas proprement : les gens du pays sont d'une délicatesse et d'une propreté exquises. Le soir, je fus lassé d'avoir passé toute la journée à table comme un cheval à



son râtelier. Je pris la résolution de faire tout le contraire le lendemain, et de ne me nourrir que de bonnes odeurs. On me donna à déjeuner de la fleur d'orange. A dîner, ce fut une nourriture plus forte : on me servit des tubéreuses et puis des peaux d'Espagne. Je n'eus que des jonquilles à la collation. Le soir, on me donna à souper de grandes

corbeilles pleines de toutes les fleurs odoriférantes, et on y ajouta des cassolettes de toutes sortes de parfums. La



nuit, j'eus une indigestion pour avoir trop senti tant d'odeurs nourrissantes. Le jour suivant, je jeûnai pour me délasser de la fatigue des plaisirs de la table. On me dit qu'il y avait en ce pays-là une ville singulière, et on me promit de m'y mener par une voiture qui m'était inconnue. On me mit dans une petite chaise de bois fort légère et toute garnie de grandes plumes, et on attacha à cette chaise, avec des cordes de soie, quatre grands oiseaux, grands comme des autruches, qui avaient des ailes proportionnées à leur corps. Ces oiseaux prirent d'abord leur vol. Je conduisis les rênes du côté de l'orient, qu'on m'avait marqué. Je voyais à mes pieds les hautes montagnes, et nous volâmes si rapidement, que je perdais presque haleine en fendant la vague de l'air. En une heure nous arrivâmes à cette ville si renommée ; elle est toute de marbre, et elle était grande trois fois comme Paris. Toute la ville n'est qu'une maison. Il y a vingt-quatre grandes cours, dont chacune

est grande comme le plus grand palais du monde ; et, au milieu de ces vingt-quatre cours, il y en a une vingt-cinquième qui est six fois plus grande que chacune des autres. Tous les logements de cette maison sont égaux, car il n'y a point d'inégalité de condition entre les habitants de cette ville. Il n'y a là ni domestiques, ni petit peuple : chacun se sert soi-même, personne n'est servi : il y a seulement des souhaits, qui sont de petits esprits follets et voltigeants, qui donnent à chacun tout ce qu'il désire dans le moment même. En arrivant, je reçus un de ces esprits, qui s'attacha à moi et qui ne me laissa manquer de rien : à peine me donna-t-il le temps de désirer. Je commençais même à être fatigué des nouveaux désirs que cette liberté de me contenter excitait sans cesse en moi, et je compris, par expérience, qu'il valait mieux se passer de choses superflues que d'être sans cesse dans de nouveaux désirs, sans pouvoir jamais s'arrêter à la jouissance tranquille d'aucun plaisir. Les habitants de cette ville étaient polis et obligeants. Ils me reçurent comme si j'avais été l'un d'entre eux. Dès que je voulais parler, ils devinaient ce que je voulais, et le faisaient sans attendre que je m'expliquasse. Cela me surprit, et j'aperçus qu'ils ne parlaient jamais entre eux : ils lisent dans les yeux les uns des autres tout ce qu'ils pensent, comme on lit dans un livre ; et quand ils veulent cacher leurs pensées, ils n'ont qu'à fermer les yeux. Ils me menèrent dans une salle où il y eut une musique de parfums. Ils assemblent les parfums

comme nous assemblons les sons. Un certain assemblage de parfums, les uns plus forts, les autres plus doux, fait une harmonie qui chatouille l'odorat, comme nos concerts flattent l'oreille par des sons tantôt graves, tantôt aigus. En ce pays-là, les femmes gouvernent les hommes ; elles jugent les procès, elles enseignent les sciences, et vont à la guerre. Les hommes s'y fardent, s'y



ajustent depuis le matin jusqu'au soir ; ils filent, ils cousent, ils travaillent à la broderie, et ils craignent d'être battus par leurs femmes quand ils ne leur ont pas obéi. On dit que la chose se passait autrement il y a un certain nombre d'années; mais les hommes, servis par des souhaits, sont devenus si lâches, si paresseux et si ignorants, que les femmes furent honteuses de se laisser gouverner par eux. Elles s'assemblèrent pour réparer les maux de la république. Elles firent des écoles publiques, où les personnes de leur sexe qui avaient le plus d'esprit se mirent à étudier. Elles désarmèrent leurs maris qui ne demandèrent pas mieux que de ne jamais aller

aux coups. Elles les débarrassèrent de tous les procès à juger, veillèrent à l'ordre public, établirent des lois, les firent observer, et sauvèrent la chose publique, dont l'inapplication, la légèreté, la mollesse des hommes, auraient



sûrement causé la ruine totale. Touché de ce spectacle, et fatigué de tant de festins et d'amusements, je conclus que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent point heureux. Je m'éloignai donc de ces contrées en apparence si délicieuses, et de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans les mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs.

FÉNELON.





TABLE DES CONTES

CONTENUS DANS CE VOLUME

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

